This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

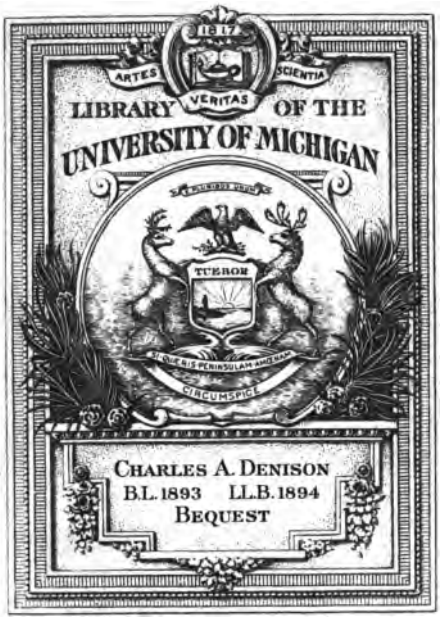
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a39015 01807945 2b


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

DC
146
.N35
A42

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. NECKER.

TOME XIII.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

COMPLÈTES

Jacques

DE M. NECKER,

PUBLIÉES

PAR M. LE BARON DE STAËL,

SON PETIT-FILS.

TOME TREIZIÈME.

PARADÈS DE DAUNANT

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1821.

Denisom
Coffitti
4-14-38
35-96

COURS

DE

MORALE RELIGIEUSE,

IMPRIMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1800.

COURS
DE
MORALE RELIGIEUSE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

La nécessité de la morale se rapporte à la plus grande comme à la plus indestructible des causes, à la nature même de l'homme.

Nous sommes appelés par la diversité de nos sensations à former des vœux continuels; et ces vœux ont dû se multiplier à mesure que les progrès du goût et de l'industrie, effets inséparables du temps, ont varié, ont nuancé les richesses de l'art et les fruits de la terre.

L'homme encore, par son organisation, n'est pas seulement envieux des biens qu'il connoît : l'imagination dont il est doué lui trace le tableau des choses qu'il ne voit point; et c'est par des fictions qu'il accroît encore le nombre de ses convoitises.

Cependant, avec tant de souhaits, avec tant

d'objets qui l'émeuvent et qui remplissent sa pensée, son ambition rencontre à tout moment des obstacles. La vaste demeure où il a été placé n'est pas un jardin enchanté où il puisse cueillir, en se promenant, tout ce qui lui plaît, tout ce qui séduit ses sens. Il faut que le travail devienne la première source de ses plaisirs et de sa richesse; il faut que les saisons secondent ses espérances, et il faut encore que les fruits de son industrie soient mis à l'abri de l'injustice et de l'usurpation.

Enfin, l'homme, en acquérant la connoissance de son esprit, en éprouvant ses diverses facultés, en découvrant surtout ses moyens de perfection, a dû chercher des relations habituelles avec ses semblables; et l'état social, né de la réciprocité des premiers besoins, s'est affermi, s'est consolidé par la communication des lumières et par les étonnantes merveilles que cette communication a produites.

Voilà donc l'homme qui se livre à des intérêts nouveaux: il veut de la fortune, il veut des honneurs, il veut du pouvoir, il veut de la louange; et l'activité de ses concurrens ne lui laisse aucun repos. Il attaque, il se défend, il est en combat continuel, et le monde se présente à lui tantôt comme un champ de bataille

où il peut distinguer ses ennemis, et tantôt comme un labyrinthe où il marche avec inquiétude, où tous ses pas sont incertains.

Quelle disproportion alors on aperçoit entre l'homme et l'immensité de ses rapports, entre l'homme et le nombre infini de combinaisons qui aboutissent à lui!

Comment seroit-il sorti d'une situation si compliquée, si les lois de la morale n'avoient pas simplifié sa tâche; si elles n'avoient pas soulagé son esprit, en fixant d'une manière évidente la conduite qu'il devoit tenir dans le cours habituel de la vie? Que seroit-il devenu sans un pareil guide? Il auroit eu à se demander et à mettre en doute, non pas de temps à autre, mais à toute heure et à chaque instant, s'il lui convient ou non de dire la vérité; s'il lui convient ou non de tenir sa promesse; s'il lui convient de garder ou de rendre ce qu'il a reçu; s'il lui convient de nuire sourdement à la réputation d'un autre, et de lui susciter des ennemis; s'il lui convient de dépiger la vertu, ou d'en affecter le langage; de pousser quelqu'un dans un piège, ou, cette fois, de lui donner un avertissement salutaire; de recourir enfin à telle ou telle fourberie, ou, cette fois, d'user de franchise. Ah! qu'on se représente

un homme prenant son intérêt à conseil, avant de se déterminer à aucune parole, à aucune action, et l'on verra que la réunion de toutes ses facultés ne pourroit suffire à un pareil examen, à un semblable travail. Et si telle étoit notre condition, le premier ministre d'un vaste empire auroit moins d'affaires que le plus simple et le plus obscur des particuliers.

Nous avons donc eu raison de dire que les lois de la morale étoient parfaitement appropriées à notre nature, qu'elles en étoient une dépendance. Et l'Ordonnateur du monde avoit conçu le beau système de ces lois, quand il fit à l'homme le don de la liberté, le don d'un attribut qui seroit devenu notre tourment, si, toujours foibles, et ne devenant sages que par degrés, nous avions été forcés d'appliquer nos délibérations et notre jugement à tous les détails de la vie. L'Être suprême a éclairé notre autorité spirituelle par des lois d'ordre, comme il a éclairé notre autorité physique par un instinct, qui nous aide à discerner des alimens salutaires.

Ces lois d'ordre ont toutes notre bonheur pour motif et pour but, mais notre bonheur considéré dans l'espace assigné à la route entière de la vie.

Les passions, pour nous gouverner, réunissent toutes nos pensées sur un seul moment, sur un seul objet; et la sagesse, ce génie de la morale, voudroit, en nous donnant des conseils, que l'itinéraire de notre voyage au milieu des hommes, que le tableau de nos divers rapports, fussent tracés devant nos yeux; elle voudroit que l'avenir fût éclairé par nous comme le présent, le lendemain comme la veille. Aussi, plus nous serons forts en jugement et en prévoyance, et plus nous rendrons hommage à ce code, ancien autant que le monde, et dont la religion chrétienne a renouvelé les sacrés caractères; à ce code d'obligations réciproques qui sert de soutien à l'ordre social.

C'est à l'abri des lois de la morale, affermies et défendues par les lois civiles, que le cultivateur, sûr de recueillir sa moisson, travaille en paix toute l'année; qu'il provoque avec activité les libéralités de la terre, et qu'il multiplie ainsi les subsistances dont tous les hommes deviendront possesseurs, tous les hommes indistinctement, chacun par un échange, et sans aucun trouble, sans guerre et sans confusion.

C'est à l'abri des lois de la morale que le

négociant étend au loin ses pensées, et s'abandonne avec confiance aux spéculations de son génie, sûr de trouver partout des principes conservateurs de sa propriété.

C'est à l'abri des lois de la morale qu'on fait usage de l'avenir par des promesses; que la circulation des richesses s'anime et s'accélère, et que tous les biens ont des signes dont le mouvement semble imiter l'action de la parole.

C'est à l'abri des lois de la morale que les enfans profitent, par leur soumission, de l'expérience des pères; et qu'au sein des familles, entre les époux, un principe d'ordre, un principe de réunion inspire de la patience; et devient, pour le bonheur commun, une autorité réparatrice.

Enfin, c'est à l'abri des lois de la morale que le foible vit sans inquiétude auprès des pouvoirs dont la force seroit en état de l'opprimer. Pauvres humains! vous cherchez dans les institutions politiques une sauvegarde qu'elles ne peuvent jamais vous donner avec certitude, et vous oubliez que les lois de la morale sont tout pour vous; qu'elles sont la liberté, qu'elles sont l'égalité, qu'elles sont la meilleure représentation de vos intérêts.

Oui, la liberté! car elle seroit aussi entière que le mélange des hommes peut le permettre, si chacun, dans ses actions, observoit la limite de ses droits et de ses devoirs : chacun indistinctement, magistrats et subordonnés, jeunes et vieux, riches et pauvres.

Oui, l'égalité! car nous n'aurions des supérieurs que par fiction, si la même justice appartenoit à tous, et si les véritables sources du bonheur n'étoient jamais détournées.

Oui, la meilleure représentation de nos intérêts! car où est la science qui surpasse en lumière l'esprit de la morale : et comment pourroit-on nous faire le moindre bien, en s'écartant de cet esprit?

Lois de raison et de sagesse, sublimes lois, qu'on ne peut étudier sans admiration! vous nous êtes venues du ciel; et, en réprimant nos passions, en les réglant, en les dirigeant, vous avez mis de l'harmonie entre la véhémence de notre caractère et cet instinct social qui sembloit d'abord incompatible avec les autres conditions de notre nature.

Enfin, loin que la morale doive nous paroître l'ennemie de nos plaisirs, elle en est au contraire la bienfaisante régulatrice : elle nous recommande la modération, mais cette mo-

dération n'est qu'une prudente distribution, une sage économie de nos moyens. Est-ce à nos passions que nous accorderions notre confiance? elles n'ont point de système, et ne règnent sur nous que par emportement; et quand elles nous ont égarés, quand elles ont joui de notre aveugle obéissance, elles nous abandonnent à nos regrets. Nous essayons alors de nous reprendre aux conseils de la raison; mais tout le temps que nous les avons délaissés, nous avons perdu le contentement qui naît d'une parfaite harmonie entre les plaisirs et la sagesse, entre les faveurs de la nature et leur ménagement entendu.

Ces faveurs n'ont pas été répandues sur la terre avec confusion; toutes ont leur temps et leur durée, toutes ont leurs limites, toutes ont un rapport à notre organisation; et c'est avec un sentiment d'ordre que nous devons en jouir. Voilà le devoir que les lois de la morale nous imposent; et jamais ces lois ne sont en contradiction avec le bonheur auquel les hommes peuvent atteindre: les hommes, à la vérité, considérés non pas dans un état d'isolement, mais dans leur communauté sociale, dans cette grande relation où la justice est absolument nécessaire.

Réflexion importante, et dont les conséquences ont une grande étendue.

Les principes de morale sont simples; mais souvent leur influence sur le bonheur n'est pas immédiate : et c'est en les rapportant, comme nous l'avons déjà dit, au cours entier de la vie, que l'expérience a consacré leurs utiles services.

Ces principes avoient donc besoin d'une autorité; et la religion, par sa sublime essence, devoit remplir sur la terre une si auguste fonction.

Que la morale de raisonnement soit présentée seule à l'homme armé de toutes les facultés de l'esprit, il dira que c'est son affaire de distinguer le moment où cette morale sera de ses projets, et le moment où elle fait embarras dans sa route.

Que la morale de raisonnement soit présentée seule aux hommes passionnés, ils la considéreront comme une science abstraite qui ne saurait rien ajouter à l'ardeur de leurs sentimens; et l'étude même de cette science leur deviendroit impossible.

Enfin, et par-dessus tout, que la morale de raisonnement soit présentée seule aux hommes, en si grand nombre, qui sont obligés de dé-

vouer les premiers instans de leurs forces à des travaux corporels, cette morale dépassera leur entendement; et, faute de temps, ils ne pourront jamais en saisir ni l'enchaînement, ni les motifs.

Les instituteurs qui rejettent l'assistance de la religion en enseignant la morale, s'efforcent de montrer que l'intérêt personnel s'unit à l'intérêt public : vérité juste, mais compliquée dans ses développemens, et qu'on rangeroit insensiblement au nombre des préceptes douteux et des maximes contentieuses, si la religion ne leur donnoit aucune sanction.

Il faut aux hommes, tels qu'ils sont et par leur nature et par leur situation dans l'ordre social, il faut aux hommes une autre autorité que le raisonnement pour les attacher à l'observation de leurs devoirs; car ces devoirs commencent avant que l'esprit soit cultivé, et au moment où nous avons le pouvoir de faire du bien et du mal.

Rien donc n'importe plus aux nations, aux communautés sociales, que l'alliance de la morale et de la religion. Elle est vénérable, cette alliance, et par le caractère de majesté que nous y voyons empreint, et par son magnifique but, l'ordre et le bonheur.

Nous aurons à rappeler et à développer une vétité si importante dans le cours entier de l'ouvrage auquel ces réflexions premières servent d'introduction.

Et ne verrions-nous pas déjà le danger et les suites funestes d'une opinion répandue avec autorité; d'une opinion qui établit une séparation absolue entre la religion et la politique, entre la religion protectrice de la morale, et la politique, cette science de l'ordre social? Ah! comment, avec le même but, la politique et la religion pourroient-elles être désunies?

Mais l'opinion dont nous parlons, cette opinion singulière, naquit dans un moment où l'on reprenoit, où l'on renouveloit toute l'organisation du gouvernement, et l'on crut alors n'avoir besoin d'aucun autre aide que du génie de combinaison.

On se tenoit sûr au moins de fonder une autorité sociale, capable de garantir l'ordre public dans toutes ses parties, et habile encore à remplir ce but sans offenser la liberté.

On ne tarda pas à découvrir qu'on s'étoit trompé.

Il n'est aucun pouvoir, même le plus absolu, qui puisse avec ses seules forces, être

le conservateur de la morale. Il fait bien sa ronde autour des actions des hommes ; il la fait avec bruit et avec épouvantement, mais il ne sauroit parcourir qu'à grands pas un circuit de cette étendue. Il n'a pas, comme la religion, des surveillans stationnaires ; il ne règne pas dans la conscience des hommes ; il n'assiste pas au commencement de leurs projets et à l'origine de leurs pensées. Il impose aux scélérats hardis ; il punit, il prévient les complots ; il rend les routes sûres et les cités tranquilles : mais quel obstacle opposera-t-il au dépérissement des mœurs et au progrès journalier de tous les vices ?

Les statuts législatifs ne peuvent aussi régir la conduite des hommes que d'une manière forte et prononcée ; et c'est par des degrés insensibles, c'est par des voies obscures que la morale s'altère et que l'esprit public se corrompt.

Auroit-on présumé que, par un mouvement nouveau donné à l'opinion, son autorité, déjà plus active et plus subtile que l'empire de la loi, remplaceroit efficacement l'influence de la religion ? Mais le genre d'opinion utile à la protection de la morale s'affoiblit au milieu du système de l'égalité ; car il résulte de ce

système une telle multiplication, une telle continuité de prétentions ardentes que, l'attention à la morale devient au moins plus distraite.

Et peut-être encore que chaque gradation détruite, dans la hiérarchie sociale, dérange cette succession de supériorités qui, par une surveillance exercée de proche en proche, entretient les idées d'ordre. (*)

L'opinion même, aux plus beaux jours de son règne, n'auroit jamais pu suppléer à l'influence des idées religieuses. Ses armes sont l'estime et le mépris, et l'on y échappe sous le masque de l'hypocrisie. L'estime d'ailleurs a besoin d'un guide; et comment le trouvera-t-elle, si le beau même n'a point de principe fixe, et si la religion, sans aucun ascendant, sans aucun pouvoir, ne consacre plus d'une manière universelle les actions dignes de louange?

(*) Ingénieuse succession! remarquable même sous un double rapport; car si l'on considère les gradations sociales dans leur descendance, elles sont, comme nous venons de le dire, une garantie de l'ordre : et vues dans leur ascendance, c'est-à-dire, en remontant des derniers rangs jusqu'aux premiers, ces gradations alors résistent par une force insensible à la plus grande des immoralités politiques, le despotisme.

L'estime alors ne sera plus évaluée de la même manière, et par degrés on confondra ses jouissances avec tous les autres avantages que l'on recherche ou qu'on dédaigne selon la mesure des sacrifices auxquels il faut se soumettre pour les obtenir.

Enfin, si les récompenses de l'estime n'ont rien de sensible, rien de figuré, et si elles sont toutes à distance, si le temps seul peut les réaliser, quel usage en ferez-vous avec cette grande masse du peuple dont les intérêts sont instans et les besoins journaliers; avec cette multitude dont l'esprit, faute d'habitude, ne peut jamais saisir que foiblement les idées un peu composées?

Le religion est l'unique puissance morale qui agisse fortement sur le peuple : elle a bien aussi ses images vagues et lointaines; mais elles sont rassemblées en traits frappans, dans l'instruction qu'on donne à la classe nombreuse de la société. Les miracles dont l'homme est environné, ces merveilles qui le préparent à l'adoration d'un Être suprême, et sa conscience qui le dispose à la distinction du bien et du mal; voilà les premiers élémens de l'autorité religieuse; et il est aisé à l'instituteur le moins instruit de s'en servir

efficacement, pour inspirer la crainte d'un Dieu et la soumission aux lois d'ordre.

Cependant le peuple qui, dénué de patrimoine et pressé de gagner sa subsistance par le travail; le peuple en même temps qui regarde toutes les supériorités de fortune comme des supériorités de bonheur et qui s'abandonne à l'envie; le peuple enfin, tel qu'il est dans l'ordre social, deviendroit insensiblement un composé d'êtres farouches, si l'on éteignoit devant lui la resplendissante lumière de la religion; s'il ne voyoit plus aucun culte, et si l'idée d'un Dieu n'avoit jamais été jetée dans son cœur, si l'on avoit refusé de lui rendre cet éminent service, dans l'âge où les impressions sont faciles.

La liberté, au milieu des fausses idées qu'on s'en est faites si long-temps, a plusieurs fois été présentée ou comme un remplacement des idées religieuses, ou comme un bien d'un si haut prix qu'il devoit remplir à lui seul toutes nos pensées.

Il falloit donc, en la considérant ainsi, chercher la liberté qui plaît aux grandes âmes; la liberté qui prête à l'homme de la dignité; la liberté qui s'unit à la morale, qui s'accorde avec la sagesse: et si on l'avoit trouvée,

cette liberté, si on l'avoit obtenue, on l'auroit honorée, on auroit voulu la garder ; mais aucune liberté ne devroit rendre indifférent au secours bienfaisant de la religion.

C'étoit peut-être à l'époque et pendant la durée de l'esclavage, que la religion pouvoit paroître moins essentielle au maintien de la discipline sociale. Chaque patron, chaque maître, à l'aide d'un pouvoir sans bornes, fixoit alors impérieusement la conduite d'un certain nombre d'individus et la garantissoit ; mais plus l'homme est dégagé de liens, plus il devient nécessaire que la religion le guide et le restreigne dans l'usage de ses forces.

Et une perspective lugubre vient s'offrir à nos regards, à la suite de ces réflexions. Ce n'est pas sans doute le rétablissement de l'ancien esclavage que l'on doit craindre aujourd'hui ; mais on s'en rapprochera sous une forme dissimulée, si l'on éprouve que l'autorité la plus active ne peut contenir un peuple affranchi des liens religieux. Oui, l'on se procurera le silence et la subordination de l'esclavage, en levant, en entretenant d'immenses armées, en y jetant la jeunesse, en l'éloignant ainsi de la lutte des passions, en la soumettant au joug militaire, et en se servant de ces

mêmes armées, de leur force rapide et violente, pour inspirer une crainte universelle. O quel remplacement de la morale religieuse, de cette autorité dont les commandemens étoient si doux, l'action si paternelle! Quel échange nous aurons fait! On nous a bien trompés.

Ah! combien la liberté, la liberté dans sa majesté sociale, combien la liberté s'accordoit avec les principes d'une religion simple, raisonnable et pure! est-il rien de plus propre à élever l'âme que l'idée d'un Dieu protecteur, d'un Dieu le maître du monde? Est-il rien de plus propre à inspirer un noble sentiment de fierté? Sera-ce un prince de la terre qui opprimera les pensées d'un homme religieux? elles sont plus hautes que sa puissance. Sera-ce un maître audacieux qui les subjuguera? elles ont le ciel pour asile.

Est-il au contraire une liberté dont le règne pût être de longue durée au milieu de la corruption des mœurs, et au milieu d'une insouciance politique sur les moyens réparateurs qui naissent des principes religieux? La liberté deviendroit alors un sujet de dispute, un jeu pour toutes les passions; on la sacrifieroit à un intérêt nouveau, ou elle resteroit

vendable à de bas prix; enfin, acquise peut-être avec emportement, elle seroit défendue avec tiédeur, et perdue avec distraction.

La morale et la religion sont la garantie de nos biens les plus précieux. Et que seroit l'homme lui-même, s'il existoit sans rapports avec un premier Être, avec une cause intelligente; s'il étoit la créature de la poussière, s'il étoit un des jets innombrables d'une aveugle nature? On pourroit encore s'occuper à le définir; mais toute idée d'honneur et de gloire seroit à jamais séparée de son nom.

Enfin, se voyant lui-même comme perdu dans l'immensité, se voyant rejeté sur sa vie d'un moment par la vanité de toute espérance, il fuira jusqu'à l'aspect de l'avenir; il se déplaira dans les idées sociales qui exigent de l'attente; et laissant là surtout l'intérêt public, qui revient à nous par un si long circuit, il ne vivra que du présent et se séparera de toute autre pensée.

Aucune vertu ne peut s'élever, ne peut exister à cette condition; et la morale n'a plus d'autorité, quand on lui ôte son espace, quand on refuse ses récompenses éloignées, ses dédommagemens à distance.

C'est une superbe pensée primitive au mi-

lieu de notre monde, que ce balancement mesuré entre les passions et la morale religieuse, entre les impressions du moment et l'aspect de l'avenir. Étoit-elle inconnue, cette pensée dont les développemens ont tant d'étendue, l'étoit-elle aux hommes éclairés qui, de nos jours, se sont occupés sans passion des idées sociales? Ils disoient cependant, ils disoient aussi *que la religion n'avoit point de rapport avec la politique.* O aveuglement! Et la religion alors soutenoit encore l'ordre intérieur de ses forces expirantes; et la religion servoit encore les mœurs au moment où l'on renonçoit à son autorité, au moment où l'on ne vouloit plus faire entendre ses commandemens et ses préceptes.

Que sera l'avenir? On s'en inquiétera peut-être, si l'on fait avec nous une remarque importante.

Lorsque par degrés, et sous une domination tyrannique, la férocité se joignit à l'abandon absolu de tous les principes; lorsqu'on insulta publiquement aux signes extérieurs de la religion; lorsqu'on livra des temples à divers genres de profanation; lorsqu'on essaya d'avilir les ministres du culte, et qu'on les poursuivit avec cruauté; enfin lorsque

ces farouches emportemens de l'impiété marquèrent le règne du crime, une partie de la nation se resserra dans l'obscurité vers l'idée d'un Dieu protecteur; et de cette manière le foyer des idées religieuses fut conservé. Mais dans un temps plus calme, la morale continuant à se dégrader, et le malheur n'éveillant plus les besoins sensibles de l'âme, on verra la religion s'affoiblir sans combats, s'affoiblir universellement et par degrés, au milieu de l'indifférence paisible dont l'opinion publique les environnera.

Et se fait-on encore une idée de l'effet que produira l'arrivée successive des générations nouvelles, de ces générations qui n'auront reçu aucune éducation religieuse? Une invasion de ce genre, au milieu du monde social, n'a jamais eu d'exemple, et le temps donnera peut-être une terrible leçon, si les systèmes sur la religion qui dominent actuellement, n'éprouvent aucun changement.

Il est possible aussi que près d'un oubli absolu des opinions religieuses, il y ait par contraste un redoublement d'efforts de la part des personnes restées fidèles à ces opinions; et la nation se trouveroit alors partagée entre deux extrêmes; l'incrédulité sans bornes de

l'athéisme, et les exagérations dangereuses d'une aveugle dévotion. Combien on regretteroit, dans toutes ces suppositions, de n'avoir pas étudié plus soigneusement, s'il étoit vrai *que la religion n'eût aucun rapport avec la politique*; s'il étoit vrai que toutes les éducations de l'esprit dussent être encouragées et surveillées par le gouvernement, et que l'enseignement de la morale religieuse dût seul être excepté de cette loi; s'il étoit vrai que la tolérance et l'indifférence fussent deux idées inséparables.

Les décisions sur ces diverses questions n'eussent pas été telles qu'on les a prononcées; n'eussent pas été telles, même au tribunal de la philosophie, si l'on avoit fait plus d'enquêtes.

Mais les hommes du temps, en se livrant sans réserve aux passions politiques, n'ont voulu reconnoître que les autorités morales dont ils s'étoient faits les instrumens; et ils ont applaudi des premiers aux systèmes qui mettoient la religion hors des débats du monde. Aucun pouvoir aujourd'hui ne la protége; aucun intérêt social ne veut faire alliance avec elle; et la voilà déclarée, en quelque manière,

une opinion de fantaisie. Quel sort inattendu pour une si haute pensée!

Politiques et guerriers! vous croyez que votre science suffit au genre humain, et vous considérez avec dédain les idées religieuses; mais dans l'espace qu'elles comprennent, on vous aperçoit à peine. Et que seriez-vous encore au milieu de notre monde terrestre, si des divisions en souverainetés différentes n'avoient pas fait naître ces rivalités qui ont rendu vos talens nécessaires? Veut-on bien connoître la grandeur comparative des idées religieuses; plaçons le parallèle, non pas dans une de nos cellules politiques, mais au milieu de l'univers; et supposons en imagination l'arrivée miraculeuse sur notre terre de quelques habitans de l'une des sphères célestes jetées, comme notre globe, dans l'immensité de l'espace. Nous avons quelques momens la permission de leur parler, le moyen d'en être entendus. Quelles questions leur ferions-nous? Mettrions-nous de l'intérêt à savoir, si leurs princes vers l'Orient ont de plus grands états que leurs princes de l'Occident; s'ils se font bonne guerre; si leurs généraux, dans les batailles, font usage

de l'ordre profond, ou s'ils aiment mieux l'ordre mince; s'ils connoissent nos boulets serpentans; nos mines souterraines; s'ils ont la conscription; s'ils ont le feu grégeois; de quelles armes enfin, de quelles armes destructives on se sert dans leur monde? Non, ce n'est pas là sûrement la curiosité que nous leur montrerions; nos guerriers mêmes et nos politiques auroient d'autres pensées. Nous voudrions tous apprendre d'eux, si, doués de facultés particulières, ou éclairés par une révélation, ils n'ont aucune notion de plus que nous sur l'origine du monde, sur l'existence d'un Être suprême et sur les vues de la Providence : nous désirerions être instruits de leurs conjectures sur l'avenir, de leurs espérances, de leurs idées religieuses, et de l'influence de ces idées sur leur système social.

Voilà l'homme et ses grands intérêts : et c'est par une primauté accordée à des sentimens d'habitude que nous nous montrons les uns aux autres sous un aspect différent.

Ceux-là donc sont petits, et misérablement petits, qui sont honteux de manifester leurs inclinations religieuses; honteux d'avouer que le secret de l'univers les occupe; honteux d'avouer que l'idée d'un Dieu, d'un moteur

souverain, s'allie à leur raison et soumet leur respect.

Oui, c'est une indigne foiblesse, de trembler devant les ris moqueurs de gens qui en savent si peu sur nos intérêts, qui en savent si peu sur notre destinée, et qui voudroient nous attirer en entier au culte de leurs opinions. Certes, les philosophes religieux, en présence des philosophes politiques, auroient de quoi leur rendre pitié pour pitié, et mépris pour mépris.

Ne vous découragez donc point, amis de la religion, en voyant qu'elle a été traitée avec indifférence par des législateurs, et au milieu d'une nation éclairée; car ces mêmes législateurs ont commis des erreurs sans fin; erreurs en morale; erreurs en politique; erreurs en finance, en commerce, en crédit, et toutes attestées par l'expérience. Et peut-être qu'ils se seroient préservés de ces erreurs, si, fixant haut leurs pensées, ils s'étoient occupés avec gravité des idées religieuses; s'ils avoient examiné ce qu'étoient ces idées à la morale; ce qu'étoit la morale à la politique. Il est des vérités d'une si grande origine, que leur étude est féconde en découvertes utiles; utiles aux hommes, utiles aux sociétés.

Mais toute l'Europe a remarqué avec quelle dégradation insensible on a laissé là le nom même de l'Être suprême : on eût dit que des maîtres d'un jour, des législateurs temporaires, étoient jaloux de la puissance éternelle. O folie des folies !

Je crois que ces différentes réflexions sont une introduction naturelle au nouvel ouvrage que je publie ; mais je voudrois encore qu'elles me servissent d'excuse, si mes forces ne répondoient pas à l'importance de l'entreprise.

Certainement je me suis proposé un but utile, car il importe plus que jamais de donner de l'autorité aux principes religieux, et de les fixer dans l'esprit de la génération présente. J'ose rappeler que j'ai déjà traité ce sujet une fois, et au milieu du tumulte de la société : je le reprends aujourd'hui dans le silence de la retraite ; et peut-être qu'en deux situations si différentes, on considère sous deux aspects toutes les choses de la vie.

Ce fut entre mes deux ministères, qu'effrayé du progrès des idées nouvelles, je composai le livre *de l'Importance des opinions religieuses*. J'ai suivi le même cours de méditations, mais en le dirigeant essentiellement vers les devoirs

de la morale, de la morale publique et particulière.

J'ai divisé mon ouvrage en discours : et si j'ai de plus adopté une forme oratoire, une forme étrangère aux habitudes des gens du monde, ce n'est pas que je me croie aucune aptitude particulière à un genre nouveau pour moi ; mais, considérant les idées religieuses comme tout ce qu'il y a de plus sublime dans le spectacle intellectuel offert à nos regards, j'ai cru que pour en parler dignement, il falloit s'aider de toutes les facultés de notre nature ; la raison, le sentiment et l'imagination : et le discours oratoire est le seul peut-être qui en présente le moyen, dans les sujets religieux.

Il y a de plus des beautés d'un si grand caractère dans beaucoup de paroles de la Bible, qu'on les rappelleroit de choix, même dans un ouvrage purement philosophique.

Il m'a semblé encore, qu'en prenant un texte pour guide, et un texte tiré des Livres saints, on acquéroit plus d'assurance ; car, au moment où l'orateur l'a placé devant ses yeux, il croit avoir une tâche nécessaire, un devoir à remplir, et il ne songe plus à la mesure de ses forces.

Dois-je aussi l'avouer ? Fatigué des arides

abstractions du temps présent, j'ai senti de la répugnance pour le style de nos controverses didactiques, et j'ai aimé la nécessité d'un langage plus ardent ou plus élevé.

Je n'ai pas cependant négligé les réflexions philosophiques qui s'unissoient naturellement à chaque sujet, et j'ai pu le faire avec d'autant plus de convenance, que ces discours sont destinés à être lus, et qu'ils embrassent un système suivi d'instruction : c'est là même ce qui doit les distinguer essentiellement des recueils de sermons; car, dans aucun de ces recueils, il n'existe un enchaînement entre les diverses matières traitées par l'orateur; et souvent l'on y trouve les idées fondamentales de la religion précédées ou suivies d'une dissertation purement mystique, ou d'une discussion de controverse : le lecteur alors ne peut se former à lui-même un plan d'étude et de méditation, et il échappe aussi trop subitement aux impressions qu'il reçoit.

Enfin, les jeunes ecclésiastiques, comme tous les autres hommes, pressés de se faire connoître et d'attirer sur eux l'attention, ont souvent agrandi leurs premiers sujets; et de cette manière ils ont dépouillé les seconds des richesses qui leur appartenoient naturellement.

Il est un usage observé dans les discours oratoires sur la religion, et dont je me suis écarté. On associe constamment l'autorité de la révélation aux instructions que nous donnent l'esprit et la réflexion ; mais la nature de mon plan m'obligeoit à suivre une marche différente. J'ai d'abord emprunté de la seule raison les lumières qui devoient m'aider à fonder l'autorité de la morale religieuse ; et j'ai montré ensuite, d'une manière générale, l'heureuse assistance que le christianisme prêtoit à la religion naturelle.

Les textes dont j'ai fait choix, et par leur enchaînement et par la force de l'expression, m'ont paru former à eux seuls un code succinct de morale religieuse. On les a rassemblés dans une table placée immédiatement après ce discours préliminaire ; et si l'on trouvoit qu'entre les paroles remarquables des Livres saints, les plus douces et les plus sensibles eussent guidé mes réflexions, on jugeroit de cette manière, à l'avance, du genre d'enseignement auquel j'ai donné la préférence.

J'ai supposé, par une fiction permise, qu'un pasteur, et un pasteur d'un âge avancé, prononçoit les discours dont cet ouvrage forme la réunion ; et comme je me suis ainsi trans-

porté dans la situation d'un orateur religieux, en empruntant le langage de la chaire, j'ai rempli les conditions de convenance que la gravité des sujets m'imposoit.

Je me suis placé, sans dessein, au milieu de la France, en composant ces discours, parce que ma pensée est le plus souvent là; et en portant ma réflexion sur les principaux devoirs de la morale, si je me suis approché quelquefois des circonstances politiques, ou avec une émotion douloureuse, ou avec un sentiment d'indignation, on n'oubliera point, en le remarquant, que plusieurs de ces circonstances ont changé durant le cours d'une composition prise et reprise à divers momens, dans l'espace de trois ou quatre années.

Le spectacle affligeant que j'ai eu souvent devant les yeux, et des observations générales, m'ont laissé une opinion que je soumets aux esprits éclairés. Les idées religieuses, un des premiers élémens de l'harmonie sociale, sont peut-être plus nécessaires à la nation française qu'à tout autre peuple. Cherchez en effet ce qui peut manquer à cette nation pour son propre bonheur : ce n'est pas certainement des qualités brillantes; la nature lui a donné tous les genres d'esprit, tous les moyens d'atteindre

à un but, même nouveau pour elle; mais ses mouvemens animés, et en même temps ses aperçus fins, délicats et flexibles, sont peut-être en contradiction avec la stabilité qu'exigent les sentimens et les opinions. Voyez comme elle s'est conduite en politique : c'est presque toujours avec son imagination qu'elle a manié les idées colossales de liberté, d'égalité, d'hérédité, de représentation nationale. Aussi, faisant des lois avec rapidité, c'est en peu d'années qu'elle a parcouru le cercle social; et pourtant, arrivée au point de lassitude, je ne sais si l'on pourroit encore désigner, avec une pleine confiance, son dernier avis et son dernier souhait.

Dira-t-on qu'on auroit tort de reprocher un manque de tenue, un manque de sérieux, du moins, à une nation où, pendant un trop long intervalle, les controverses politiques ont produit des violences sans bornes, des atrocités sans modèle? Mais l'histoire verra dans ces excès les symptômes d'une épouvantable ivresse, et n'y trouvera la preuve d'aucune disposition à des idées fixes. Le sérieux, dans les affaires publiques, se caractérise d'une manière absolument opposée : on le distingue à une juste mesure, à une sage appréciation des

choses et de leurs rapports; à une constance surtout, l'effet d'une volonté ferme et d'une détermination approfondie : on le reconnoît à ces traits; jamais, ou rarement, à la véhémence des actions ou à l'exagération des paroles.

Il faut donc à une telle nation, plus qu'à aucune autre, une loi majestueuse, antique et immobile; une loi propre à lui imposer; une loi qui la retienne autour de l'ordre social, ou qui l'y rappelle après des excursions passagères. Il faut en même temps, et toujours au milieu d'une telle nation, il faut, par un mélange singulier, ouvrir un grand espace à l'imagination; mais un espace où l'on puisse s'abandonner sans risque, où l'on puisse s'abandonner en devenant meilleur.

Je ne vois que la religion capable de remplir ces diverses conditions; la religion affranchie, comme elle l'a été par le temps, de l'intolérance fanatique, de cette funeste addition que les hommes y avoient faite; la religion rendue à sa belle nature; la religion enfin telle que le christianisme nous l'a donnée, chef-d'œuvre de morale, et que tant d'idées magnifiques, tant d'espérances environnent : religion majestueuse par sa simplicité; et reli-

gion antique, non pas seulement à cause de son époque première, à dix-huit cents ans de distance, mais à cause de son intime affinité, de sa pure union à l'idée éternelle d'un Dieu, d'un seul Dieu, l'auteur, le génie du monde.

Et pourtant cette nation, qui, seule entre toutes, a été soudainement dispensée de rendre un hommage éclatant au Maître de la nature; cette nation qu'on a voulu faire ingrate envers l'Être suprême, avoit-elle été abattue par la misère, découragée par ses privations? et, dans les distributions de la Providence, avoit-elle paru déshéritée? Non, non, elle étoit appelée plus qu'aucune autre à l'espoir et à la reconnoissance : tout lui avoit été donné; riche sol, beau climat, air suave et tempéré, fruits précieux, fruits divers, et plusieurs en patrimoine exclusif; situation encore au centre de l'Europe, et au milieu des nations les plus civilisées; communication en même temps avec les extrémités du monde, à la faveur des mers qui baignent ses rivages; enfin, tant de richesses du domaine moral; esprit inventif, pénétrant, animé; la patience unie au courage; l'oubli si prompt après ses peines; et, en modèle aux autres peuples, toutes les parures de la grâce et de l'imagina-

tion. Certes elle avoit été bien-douée, cette nation ; et nous avons pu dire avec raison qu'aucune n'étoit plus appelée au sentiment précurseur de la piété, à la reconnoissance.

Qu'elle me pardonne donc de l'avoir eue particulièrement présente à ma pensée dans le nouvel essai que je fais de mes forces pour ranimer l'esprit de la religion. Et si, au milieu des sentimens tumultueux où tant d'événemens l'ont placée, son attention ne pouvoit être fixée par aucune idée générale, nous lui dirions que des réflexions sur la morale religieuse sont aujourd'hui d'un intérêt prochain; qu'elles appartiennent essentiellement à la force et au bonheur; qu'elles ont même un rapport immédiat avec les finances et avec les débats politiques. Fondez en effet, fondez, élevez sur une double et triple base la justice et la vérité ; et la confiance naîtra d'elle-même. Fondez encore, fondez, élevez sur une double et triple base la justice et la vérité ; et les premiers soutiens de vos droits réciproques une fois affermis, ce sera par-delà les colonnes de l'ordre social que les ambitieux se disputeront l'honneur ou le plaisir de vous gouverner.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

C'EST par Sections que les Discours sont classés.

La première en renferme quatre, où l'on développe les principales notions propres à servir de base à la religion naturelle et à la morale.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet l'existence de Dieu.

Et l'Éternel dit à Moïse : Je suis *celui qui suis. Il dit, tu diras aux enfans d'Israël, celui qui s'appelle* Je suis *m'a envoyé vers vous.* (Genèse.)

Le Discours second, les perfections de Dieu, et les rapports de la morale avec ses perfections.

Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal. (Habacuc.)

Le Discours troisième traite de la Providence céleste.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Éternel. (Ésaïe.)

Le Discours quatrième, de l'immortalité de l'âme.

La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. (Ecclésiaste.)

La seconde Section est destinée à l'examen des devoirs auxquels les hommes sont soumis, dans tous les états et dans toutes les situations de la vie.

Le Discours premier de cette section a pour sujet le meurtre et l'indifférence à la vie des hommes.

Et Dieu dit à Caïn : Qu'as-tu fait? voici, la voix du sang de ton frère s'élève de la terre jusqu'à moi. (Genèse.)

Le second, la justice publique et particulière.

La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples. (Proverbes.)

Le troisième, la charité publique et particulière.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, qui lui rendra son bienfait. (Ésaïe.)

Le quatrième, l'indulgence et la miséricorde.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. (Saint Jean.)

Le cinquième, la reconnoissance et l'orgueil.

Et que tu ne dises pas en ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis toutes ces choses. (Deutéronome.)

Le sixième, la vérité.

L'Éternel a débat avec les habitans du pays, parce qu'il n'y a point de vérité et qu'il n'y a que mensonge. (Osée.)

La troisième Section est destinée à l'examen des devoirs particuliers aux différens âges de la vie, et à quelques états marquans dans l'ordre social.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet le mariage et les obligations mutuelles dans cette importante union.

Et l'éternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui. (Genèse.)

Le second, les obligations envers l'enfance.

Voici, Les enfans sont un héritage de l'Éternel. (Psaumes de David.)

Le troisième, les devoirs des enfans envers leurs pères.

Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils ont fait pour toi ? (Ecclésiaste.)

Le quatrième, le respect dû à la vieillesse.

Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore

le vieillard, et crains ton Dieu; je suis l'Éternel. (Lévitique.)

Le cinquième, les conseils utiles à la jeunesse.

Souviens-toi de ton Créateur, aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. (Ecclésiaste.)

Le sixième, les devoirs des ministres de la religion.

Il lui dit encore une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? Oui, Seigneur, tu sais que je t'aimes. Eh bien! pais mes brebis. (Saint Jean.)

Le septième, le devoir des princes et des magistrats suprêmes.

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être, et par votre conduite et par vos œuvres? (Saint Pierre.)

La quatrième Section est destinée à l'examen des sentimens intérieurs et des habitudes qui peuvent nous rendre coupables ou malheureux.

Le Discours premier de cette Section traite de l'envie et des moyens propres à réprimer ce sentiment, ou à en adoucir l'amertume.

Ne crains point, quand tu verras quelqu'un

enrichi, et quand la gloire de sa maison sera multipliée; car quand il mourra, il n'emportera rien; sa gloire ne descendra point après lui. (Psaumes de David.)

Le Discours second aura pour objet la vanité.

Qu'il ne s'assure point sur la vanité qui le séduit, car la vanité sera sa récompense. (Job.)

Le troisième, l'ambition.

On ne peut servir deux maîtres. (Saint Matthieu.)

Le quatrième, le travail et le jour du repos.

Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre; mais le septième est le repos de l'Éternel ton Dieu : tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là. (Exode.)

Le cinquième, l'ordre dans sa fortune, et l'ordre dans la direction des finances publiques.

Qui ne gouverne pas par ordre sa maison, aura le vent pour héritage, et le fou sera serviteur du sage de cœur. (Proverbes.)

Le sixième, les secours que l'on peut tirer de la raison dans les peines de la vie.

L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a ôté; le nom de l'Éternel soit béni. (Job.)

Le septième, le besoin des consolations de la religion, dans plusieurs situations aux-

quelles la raison ne peut apporter aucun adoucissement.

Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi? (Job.)

Le huitième, les habitudes.

Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde. (Proverbes.)

Le neuvième, la mort.

La vie n'a point de défense, quand il faut aller au tombeau. (Ecclésiaste.)

La cinquième Section réunit aux principes de la religion naturelle l'autorité de la religion révélée, et retrace les beautés principales de la morale évangélique.

On examine ensuite, et l'on combat les idées du temps et les systèmes irréligieux.

Le Discours premier de cette Section a pour sujet la religion chrétienne, et l'on a choisi pour texte ces paroles mêmes de Jésus-Christ : *Ils m'ont haï sans cause ;* paroles dont chacun sentira la juste application aux opinions nouvelles et au système politique qui les a consacrées.

Le Discours second traite, d'une manière générale, des systèmes irréligieux et de leurs dangers.

Prends garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres. (Saint Luc.)

Un dernier Discours est destiné à consacrer, par des actions de grâces, le retour annuel des fruits de la terre.

Les campagnes sont revêtues de troupeaux, et les vallées sont couvertes de froment; elles en triomphent et elles en chantent. (Psaumes de David.)

SECTION PREMIÈRE.

BASES DE LA RELIGION NATURELLE ET DE LA MORALE.

DISCOURS PREMIER.

De l'existence d'un Être suprême.

Et l'Éternel dit à Moïse : *Je suis celui qui suis.* Il dit : *Tu diras ainsi aux enfans d'Israël, celui qui s'appelle* Je suis *m'a envoyé vers vous.* Exode, Chap. 3, ℣. 14.

Lorsque nous entreprenons de traiter le grand, le majestueux sujet empreint si fortement dans les belles paroles de notre texte, une première réflexion se présente à notre esprit, et nous nous étonnons un moment de voir les hommes, cette race dispersée sur l'un des globes innombrables qui remplissent les voûtes célestes, de voir cette peuplade que notre terre entraîne dans son cours, de voir enfin des créatures sans force et sans durée, des créatures qui s'ignorent elles-mêmes, discuter

cependant l'existence d'un Dieu suprême, et quelquefois la mettre en doute avec hardiesse. On est effrayé de voir de faibles mortels interroger l'esprit qui les régit; et, du milieu de leur vie d'un moment, appeler en cause et en jugement les temps et l'éternité. Mais cette raison, dont nous faisons usage dans nos recherches et dans nos méditations, cette raison superbe est un don du ciel; et il nous est permis de la laisser aller où elle peut atteindre. Ah! n'en doutons point, elle nous rendra respectueux envers la religion; elle nous retiendra près des autels d'un Dieu unique et suprême; d'un Dieu l'ordonnateur souverain de tout ce qui vit, de tout ce qui existe, de tout ce qui se passe et sur cette terre, et dans les régions célestes, et dans l'immensité de l'univers. Développons cette vérité, en rapportant nos réflexions aux paroles de notre texte: *Alors Dieu dit à Moïse: Je suis celui qui suis. Il dit: Tu diras ainsi aux enfans d'Israël, celui qui s'appelle* Je suis *m'a envoyé vers vous.*

Je suis celui qui suis. Qu'elle est grande, qu'elle est imposante, cette expression, pour nous donner une idée de l'essence du Créateur et du Maître du monde! C'est comme s'il eût été dit aux enfans d'Israël, et par eux à toute

la terre : Aucune définition, aucune image, ne peuvent expliquer à votre esprit, ne peuvent représenter à vos sens un Être éternel, un Être infini, qui a mis une distance immense entre lui et le plus haut période de vos facultés morales ; entre lui et le dernier terme des recherches et des conquêtes du génie.

Oui, les cieux des cieux sont entre Dieu et l'homme ; qui pourra les franchir ? Hélas ! notre propre intelligence, nous ne pouvons l'entendre ; notre volonté est un secret dont nous ne pouvons pénétrer l'organisation ; et l'essence de notre liberté est de même hors de notre atteinte. Nos propriétés naturelles, nos qualités les plus magnifiques, sont déposées en nous sous le sceau de l'Éternel ; nous ne pouvons le rompre. Oui, l'homme médite, l'homme réfléchit ; mais la spiritualité qui forme sa pensée lui est inconnue : il choisit, il délibère, il hésite, il compare, il se résout ; mais il ignore, et comment ses pouvoirs sont guidés, et par quels moyens ils se succèdent : enfin l'homme a une volonté, et ses forces vitales y obéissent ; mais le principe et le développement de ce phénomène sont des secrets pour lui. Et s'il essaie de pénétrer le mystère de son intelligence, s'il essaie de monter, pour ainsi dire,

à la cime de son esprit pour observer l'origine et l'action première de la pensée, il éprouve à l'instant sa foiblesse et l'inutilité de ses tentatives. On diroit qu'il y a là, sur les hauteurs de notre empire intellectuel, des gardes qui en défendent l'approche et qui semblent nous dire : Ici sont les premiers symboles de l'essence mystérieuse de la Divinité; l'abord en est interdit aux foibles mortels; attendez le jour solennel des grandes révélations, l'époque et le temps où vous serez promus à des connoissances nouvelles.

Cependant, si telle est la consigne immuable qui, au dedans de nous-mêmes, arrête nos recherches et borne nos conquêtes, comment nous formerions-nous une idée de l'Être suprême?

Nous ne pouvons le concevoir, ce grand Être, le Dieu unique, le Maître de la nature; nous ne pouvons le concevoir, nous ne pouvons en parler qu'en empruntant des expressions dont le sens vague dépasse notre pensée. Et en est-il aucune, entre ces expressions, en est-il aucune où la majesté paisible de l'Éternité soit plus fortement empreinte que dans les paroles de notre texte? « Alors Dieu dit à « Moïse : *Je suis celui qui suis.* »

Les siècles se sont écoulés, depuis l'époque sacrée où Moïse instruisoit les Hébreux au nom de l'Éternel, et dans l'intervalle qui sépare cette époque de l'âge présent, les connoissances se sont étendues, les découvertes se sont multipliées, et avec un tel progrès, que le résultat a donné de l'orgueil aux enfans des hommes. Ils ont cru, ils croient encore témérairement, qu'aucune vérité ne peut échapper à leurs recherches; et cependant les paroles de notre texte renferment toute leur science sur l'Être suprême, ils ne peuvent rien dire au-delà.

Nous venons toutefois vous entretenir aujourd'hui de cet Être infini, notre Dieu, notre Maître, l'objet de notre culte et de notre premier respect; nous venons vous retracer les preuves de son existence, et raffermir votre confiance dans une vérité qui est le commencement de toutes les idées religieuses, le principe de nos devoirs, la source de nos espérances.

Hélas! fut-il jamais une époque où cette méditation ait paru plus nécessaire, où elle ait été plus appelée par les circonstances et par l'esprit du temps? Exista-t-il jamais une époque où l'on ait éprouvé davantage le besoin de

retremper les armes de la foi, et de donner au courage de la piété de nouveaux moyens de défense contre les attaques des ennemis de la religion, contre la philosophie destructive des uns, et l'indifférence licencieuse des autres ?

Oui, il existe, ce Dieu que l'univers atteste; il existe, il se montre avec magnificence, et dans la splendeur des cieux et dans les richesses de la terre. Partout on voit l'empreinte d'une intelligence suprême, l'utilité dans le but, l'ordre dans l'exécution, l'harmonie dans l'ensemble.

Racontez-nous les plus grandes merveilles, vous qui avez su découvrir la marche régulière des globes célestes, vous qui les suivez dans leur cours, vous qui voyez, qui contemplez avec admiration la ponctuelle obéissance de leurs mouvemens à une loi simple et majestueuse. Annoncez-nous les plus grandes merveilles, vous qui vous êtes placés, par votre génie, au milieu des astres lumineux dont le firmament étincelle; au milieu de ces soleils innombrables qui servent à éclairer des sphères planétaires, à diriger leur rotation et à les rendre habitables; à éclairer partout des êtres animés, des êtres sensibles, et plus sages, peut-être, plus reconnoissans que nous. An-

noncez encore les plus grandes merveilles, vous qui, par des calculs astronomiques, les uns positifs, les autres conjecturals, nous présentez comme vraisemblable l'existence de cinq cent millions de masses terrestres parcourant dans une orbite elliptique la vaste étendue de notre système solaire (*), et qui nous montrez ainsi le rapport de cet immense espace avec la multiplication des êtres, avec ce but si superbe et si généreux. Annoncez enfin les plus grandes merveilles, vous qui, secourus par de nouveaux instrumens, avez déjà reconnu d'une manière certaine et dans une petite portion du firmament, cent seize mille étoiles fixes; dites que si les autres parties de la sphère céleste étoient également peuplées, on pourroit croire à l'existence de près de quatre milliards huit cent millions d'étoiles fixes, visibles de notre globe, et visibles à l'aide seulement du meilleur des télescopes connus; et que si ces quatre milliards huit cent millions d'étoiles fixes, ces quatre milliards

(*) Voir le *Système du monde*, ouvrage de Lambert, publié par Mérian. C'est à la partie de ce Système, relative aux comètes, qu'on applique ici le mot de *conjectural*.

huit cent millions d'astres de feu avoient, comme notre soleil, cinq cent millions de masses terrestres à mouvoir et à éclairer, le calcul et son résultat seroient presque effrayans. Et néanmoins tout marche, tout procède avec ordre et sans confusion, dans l'espace assigné à ces globes innombrables. Enfin une lueur s'aperçoit au-delà des limites ou l'art des astronomes a pu s'étendre, et cette lueur nous annonce des soleils encore inconnus; elle nous annonce des mondes nouveaux et la prolongation de l'univers.

Nous ne sommes donc, avec tous nos pas en avant, qu'aux premières barrières de l'immensité, et sur le seuil de ses portes. C'est uniquement à notre imagination qu'il appartient de s'en former une idée. Et que dis-je encore? cette imagination elle-même n'est qu'un organe moral dont l'action est de beaucoup dépassée par l'imagination des êtres mieux doués que nous. Et les tableaux que se forment tous les mortels disséminés dans l'univers ne sont rien peut-être auprès des perspectives qui appartiennent aux esprits célestes; et celles-ci rien encore auprès des réalités dont un seul Être a la science. O grandeurs incommensurables! nous manquons de

signes pour les tracer et d'expressions pour marquer notre étonnement. Abîmes que nous ne pouvons sonder! hauteurs que nous ne pouvons atteindre! Espaces, nombres, temps, que l'infini dévore, vous êtes pourtant, dès les commencemens, par-delà nos regards, par-delà notre pensée; mais notre ignorance, comme notre savoir, nos vaines recherches comme nos premiers succès, tout nous appelle également à baisser un front respectueux devant les ouvrages de l'Éternel. « Alors Dieu dit à Moïse: « *Je suis celui qui suis.* Il dit aussi, tu diras aux « enfans d'Israël celui qui s'appelle *Je suis* m'a « envoyé vers vous. »

Nous avions à pénétrer vos cœurs, nous avions à remplir votre pensée d'une puissance infinie; et nous avons d'abord élevé vos regards vers ces hauteurs où les grandes masses de l'univers, où des terres et des soleils sans nombre annoncent par leur ordonnance et par leurs mouvemens réguliers une volonté souveraine, une intelligence parfaite. Cependant nous n'avions pas besoin de ces majestueux phénomènes pour éveiller votre attention et pour vous unir par un saint respect à l'idée d'un Être suprême; car des miracles de science et des secrets magnifiques sont autour

de nous ; et le moindre de tous suffit pour accabler notre entendement.

Il y a des systèmes de vie, des systèmes de végétation plus admirables encore que les systèmes solaires ; et l'infini se découvre dans la diminution successive des grandeurs, comme dans leur extension continuelle.

Nous marchons en maîtres sur cette terre abondante en richesses, et nous ne saurions répondre aux brins d'herbe que nous foulons de nos pieds, s'ils nous interrogeoient sur le principe de leur organisation et sur le genre d'action ou de mouvement qui les fait sortir d'un germe inanimé, qui détermine leur croissance, vivifie leur tissu, anime leurs veines, diversifie leur coloris, et les abandonne ensuite à une puissance destructive, à une puissance également inconnue, qui les flétrit et qui les dessèche. Ah! tout est obscurité pour l'homme, quand il entreprend d'expliquer les premiers secrets de la nature; mais le but a été mis en dehors, et les causes finales ne nous sont point cachées.

Ce but est le bonheur des êtres animés, et nul autre terme ne s'offre à nos regards, au milieu du monde que nous habitons. Nous ignorons le principe des forces concurrentes

qui meuvent avec harmonie la multitude innombrable des sphères célestes; mais nous voyons que la distance établie entre notre terre et son brûlant soleil assure avec précision le degré de température nécessaire au maintien de notre existence. Nous ignorons les propriétés élémentaires des rayons de lumière qui viennent éclairer notre demeure; mais nous savons que leur ténuité est exactement proportionnée à la délicatesse de notre vue, et nous pouvons nous étonner que les émanations d'nne masse de feu, dont la circonférence est d'un million de lieues, se trouvent en rapport parfait avec ce champ de quelques lignes dont la prunelle de notre œil est formée, qu'elles y soient encore avec ce point imperceptible, le foyer visuel des insectes découverts par nos microscopes; avec le foyer visuel de l'animalcule vingt-sept millions de fois plus petit que le ciron.

O prodiges! prodiges! et qui passent notre entendement. Mais tout se fait dans l'univers, tout s'explique par deux principes éternels; la toute puissance du Maître, et son immense bonté.

Encore un moment de votre attention avant de quitter, sur un si beau sujet, les témoi-

gnages de la nature. Nous ignorons par quelle impulsion notre terre tourne sur son axe, et poursuit en même temps avec rapidité son cours annuel autour du soleil; mais ne verrions-nous pas avec surprise que les habitans d'une demeure en si grande agitation n'entendent aucun bruit, n'éprouvent aucune sensation pénible, et pourroient tous imaginer qu'ils sont placés dans un monde contenu par une ancre, ou reposant sur des colonnes immobiles?

Qu'une autre combinaison singulière attire encore notre attention. La terre, par son mouvement diurne sur elle-même, laisse tour à tour sans clarté l'un de ses hémisphères, et cette alternative répond au besoin que nous avons tous d'abandonner le travail pour nous livrer au sommeil. Ainsi, non-seulement rien n'est mal, mais rien n'est perdu pour le grand but que nous supposons au régulateur des mondes, au maître de nos destinées. Majestueuse vérité, qui reparoît sans cesse dans le tableau de la création!

Regardons maintenant autour de nous, et nous apercevrons partout que l'Être suprême, en se couvrant d'un voile aux regards curieux de notre esprit, s'est communiqué sans ré-

serve à nos sentimens et à notre amour. Nous ne connoissons pas les lois mystérieuses de la végétation, mais chaque année nous voyons la terre se plaire à charmer nos sens, en renouvelant pour nous sa brillante parure; nous la voyons plus généreuse encore, et ponctuelle dans ses bienfaits, nous prodiguer aux mêmes saisons les fruits nécessaires à notre subsistance; et comme une tendre mère, se défiant de notre inconstance ou de notre satiété, elle varie ses dons et les distribue encore dans l'ordre de succession le plus conforme à nos vœux et à nos besoins. Les plus douces sensations nous appellent à en jouir, mais nous sommes avertis de n'en point abuser par un instinct fidèle et toujours éclairé. Et c'est ainsi que d'autres éveils, inhérens également à notre nature, nous garantissent des dangers, nous servent de défense ou de précautions; et qu'indépendans du raisonnement, ils diminuent la tâche de notre esprit dans le gouvernement de nous-mêmes.

Quels nombreux et riches détails ne trouverions-nous pas encore dans la belle ordonnance de la nature, qui tous nous rappelleroient à l'existence d'une souveraine intelligence! La terre en est parsemée; et, depuis la

source des fleuves, depuis les hauteurs des montagnes jusqu'aux profondeurs souterraines où les métaux sont enfouis, on trouve à chaque pas, non-seulement des merveilles éparses, mais encore des systèmes complets de sagesse dans tous les genres de productions.

Mais tant de phénomènes, dont un seul pris au hasard seroit un sujet perpétuel d'étude et d'admiration; tant de phénomènes et tant de prodiges, que sont-ils tous ensemble près du miracle de l'homme et de son intelligence? Il remplit, ce miracle, et bien au-delà, toute notre capacité de voir et d'observer; et il épuise à l'instant notre méditation. L'homme est *nous*, et nous ne pouvons l'entendre; l'homme est *nous*, et nous ne pouvons l'étudier qu'imparfaitement. C'est en lui toutefois, c'est dans son incompréhensible nature, que nous voyons paroître l'image confuse d'un Être créateur, d'un Être ordonnateur, d'un Être au-dessus de ses œuvres!

Sans doute avant l'homme, ou à part de lui, il a pu exister un spectacle abondant en merveilles; mais pour approcher de l'idée d'un Dieu, il falloit un exemple de l'intelligence, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exem-

ple de l'esprit d'ordre et de combinaison, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exemple de la mémoire et de la prévoyance, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exemple de la liberté, et l'homme nous l'a donné; il falloit un exemple de la volonté, et l'homme nous l'a donné; il falloit enfin, et par-dessus tout, un exemple de la puissance active de cette volonté, et l'homme encore nous l'a donné.

Ah! qu'il est imposant, un pareil exemple, pour amener et pour fixer la croyance dans l'existence d'un Dieu. Et déjà nous serions étonnés et presque épouvantés, si, après avoir étendu, multiplié dans notre imagination les dons, les pouvoirs et tous les riches attributs de notre nature, nous les rassemblions dans un seul Être. Cependant, au milieu des mondes innombrables qui remplissent les voûtes célestes, et à la vue d'un temps, d'un espace sans bornes, comment oserions-nous penser que nous sommes à l'extrémité de la chaîne, en aucun genre de facultés? N'en doutons point; si l'on s'adressoit à des êtres habitans de quelqu'une des planètes dont le firmament est parsemé; à des êtres nos égaux ou nos supérieurs en intelligence, mais doués d'une

nature différente de la nôtre, ils regarderoient peut-être comme fabuleux, comme incompréhensible, tout ce qui leur seroit raconté d'étranger à leurs notions et à leur expérience. Et, sans étendre si loin la supposition, sans porter nos regards au-delà de notre globe, au-delà de notre île aérienne, ne savons-nous pas qu'au milieu de nous l'homme de génie est un être inconnu pour le plus grand nombre de ses spectateurs; et si nous pouvions connoître l'opinion d'instinct ou de raisonnement qui appartient à l'abeille, nous verrions l'industrieuse ouvrière, éprise de son talent et fière encore de son agilité, considérer sa ruche et le cercle où elle voltige comme le but de la création et les limites du monde.

Cette dernière réflexion nous donne une idée juste de l'orgueilleuse vanité des philosophes de notre siècle. Ils mesurent, ils apprécient tout avec leur raison, cet instrument imparfait dont ils ont l'usage; et là où les forces de leur intelligence s'arrêtent, ils marquent le terme des miracles de la nature, ils fixent des bornes à l'infini. L'homme a sa ruche comme l'abeille, et il la prend aussi pour l'univers dans les momens où il dénie l'existence de tout ce qu'il ne sait point.

Cependant, au milieu de notre demeure, nous sommes témoins de tant de merveilles, que si nous n'en avions pas l'habitude, et si nous les avions découvertes par succession, aucun des doutes de l'incrédulité n'auroit combattu les opinions religieuses.

Vous, en effet, à qui l'observation d'un phénomène éclatant, mais isolé, n'auroit pas inspiré l'idée d'une cause première, ne l'auriez-vous pas adoptée, ne l'auriez-vous pas fait avec transport, au moment où une harmonie universelle seroit devenue le résultat des élémens et des forces de la nature?

Vous à qui cette harmonie n'eût pas encore suffi, et qui auriez demandé, pour condition de votre foi, d'apercevoir un but moral près des magnificences du monde physique, n'auriez-vous pas été satisfaits; n'auriez-vous pas été pénétrés d'une religieuse admiration, en apprenant que la terre se couvroit d'êtres animés, d'êtres doués de divers sens, l'origine ou l'appel des jouissances les plus variées? N'auriez-vous pas été satisfaits, n'auriez-vous pas été pénétrés d'admiration, en voyant tous les miracles de la terre, tous les miracles de l'univers correspondre immédiatement avec la félicité de l'homme, et en voyant ainsi le

système des causes finales se développer et s'étendre d'une manière universelle, et avec autant de régularité que de précision ?

Et vous encore, vous qui, pour être entièrement persuadés de l'existence d'un ordonnateur suprême, auriez osé former un vœu de plus, quel eût été ce vœu ? Nous le cherchons et nous le présumons. Vous auriez demandé quelques notions sur un phénomène prodigieux sans doute; vous auriez demandé s'il étoit concevable qu'un Être, par l'acte seul de son commandement, pût diriger, modifier, animer les élémens, les atomes, l'esprit et la matière. Et nous nous représentons votre extase, au moment où vous auriez vu les mouvemens et les actions de l'homme obéir à l'instant; obéir avec la rapidité de l'éclair à un simple désir, à un simple souhait, à cette autorité mystérieuse que nous avons appelée *la volonté.*

Enfin, pour dernier terme à votre étonnement, et pour combler en quelque manière le vague de votre imagination, on vous auroit montré les globes innombrables qui peuplent la voûte céleste; on vous auroit appris que ces globes lumineux sont autant de soleils destinés, selon les apparences, à éclairer des

mondes habités; habités, comme la terre, par des êtres intelligens; et que, de nous à ces êtres, et des uns aux autres, il existe peut-être des degrés de facultés qui atteignent par leur succession à une connoissance distincte du Dieu de l'univers.

N'en doutons point; si des observateurs philosophes avoient assisté au développement que nous venons de supposer, à ce développement graduel du système du monde, ils seroient devenus les plus fervens adorateurs d'un Être suprême. Mais le miracle de la nature s'est offert à leurs regards dans son entier; leur esprit, s'y accoutumant de bonne heure, a considéré ce miracle comme un fait simple; et jamais un mouvement de surprise n'est venu les exciter à contempler l'Éternel dans ses œuvres. Étudiez-les, ces œuvres magnifiques, et suivez-en le cours majestueux; étudiez-les, et vous verrez que l'existence d'un Dieu nous a été annoncée dans la forme la plus solennelle, et avec l'éclat qu'exigeoit une proclamation de la première des vérités. Et s'il est un dernier mot qui nous manque encore, il nous sera dit au temps marqué par la sagesse éternelle.

Devancez ce temps par votre pensée, et en

vous aidant de tous les moyens d'instruction qui vous ont été donnés. Votre esprit, votre sentiment, votre conscience, seront pour vous des sources de lumières ; écoutez ces inspirations secrètes qui vous annoncent l'existence d'un Dieu protecteur ; écoutez cet instinct qui vous fait chercher un ami dans le ciel, lorsque les hommes vous oppriment ; et ne disputez jamais dans votre cœur contre les impressions qui vous ramènent, de tant de manières, à l'idée d'un Être suprême.

C'est ici, toutefois, que nous croyons entendre les athées nous adresser un reproche, et nous dire : Nous craignez-vous, que vous n'osiez faire entendre notre principale objection contre l'existence d'un Être suprême, et contre toute espèce de système religieux ? Nous leur répondons : Sans doute, on doit vous craindre, puisque vos argumens, vos paroles blessent notre sentiment, et s'attaquent à tout ce que nous avons de plus cher ; mais nous ne voulons pas dissimuler votre raisonnement aux fidèles qui nous écoutent. Appelés qu'ils sont à vous entendre, à vivre près de vous et au milieu d'une société que vos leçons, que vos doutes corrompent, ils ont besoin peut-être d'un soutien ; et leur

ami, leur pasteur, doit leur prêter assistance. Plus heureux pourtant les hommes qui, soumis sans réserve aux principes de la piété, ne se mêlent jamais aux conversations des philosophes du siècle, n'entrent jamais en lutte avec eux, et suivent avec sécurité les inspirations d'un cœur sensible, et les avertissemens d'une conscience éclairée par une lumière céleste.

Ils disent, les chefs d'une secte infortunée, ils disent que la beauté du monde ne leur échappe point; qu'ils y découvrent aussi un rapport entre le but et les moyens, un ordre admirable dans la succession des effets et des causes, une harmonie générale dans l'ensemble; mais ils ajoutent qu'ils ne rejettent pas moins l'idée d'un Dieu créateur, puisqu'aucune matière, aucun corps, aucune chose ne peut sortir du néant; qu'ainsi tout ce qui existe doit exister de tout temps, et sans la médiation d'un Être éternel : quelques-uns seulement se bornent à admettre l'éternité d'une matière divisible à l'infini, et attribuent ensuite au hasard, secondé par des chances innombrables, la formation de l'univers.

Observons d'abord que les deux supposi-

tions se rapportent à un même système, à l'éternité du monde. Car une matière organique propre à servir d'élément à toutes les forces productrices de la nature, propre encore à composer des êtres animés, à créer des penseurs et des pensées; une telle matière, existant de tout temps, seroit un phénomène peu différent de l'éternité du monde. Et où placeriez-vous en imagination l'époque de cette conversion d'atomes en mondes réguliers? Choisissez un moment; il sera toujours tardif d'une éternité; car tous les momens ont une éternité qui les précède, comme une éternité qui les suit.

C'est donc uniquement l'éternelle existence de l'univers qu'il faut mettre en parallèle avec l'éternelle existence d'un Dieu créateur.

Vous ne comprenez pas, dites-vous, comment aucune puissance auroit eu la faculté de faire sortir la matière du néant; mais quand vous la rendez éternelle, cette matière, vous accablez aussi notre entendement. Le néant, il est vrai, n'est plus alors à la vue de notre imagination, mais il demeure en abstraction le cercle idéal d'une existence éternelle. Notre esprit va toujours le chercher, ce néant primitif, tant l'absence d'un commencement dans

les objets successifs et variables, dans les objets de notre nature, est une proposition que nous ne pouvons saisir. Nous reculons le passé pour y parvenir; et en arrière des temps que nous connoissons, nous rattachons des jours à des jours; mais nous n'allons pas loin dans cette marche rétrograde de notre esprit, et nous apercevons bientôt le dernier terme de nos efforts.

Cependant les athées se placent avec avantage, lorsqu'ils attirent le combat sur les bords de l'infini; car là toutes les pensées des hommes deviennent égales, tant elles sont en disproportion avec l'objet de leur méditation!

Qu'il nous soit donc permis, en descendant d'un degré de la plus haute métaphysique, de rendre ainsi notre discussion moins vague et moins abstraite.

C'est l'apparition hors du néant des premiers élémens de la matière que les ennemis de la foi, que les athées rejettent comme inconcevable. Nous supposerons donc, pour un moment, l'existence éternelle de ces premiers élémens; et nous dirons, que cette hypothèse ne seroit point en opposition avec l'existence d'un Être suprême. Oui, nous aurions égale-

ment notre Dieu, lorsqu'il seroit seulement le régulateur des cieux et de la terre, l'ordonnateur des mondes et de l'univers, l'âme et le mouvement de tout ce qui respire, le maître souverain de nos destinées. Oui, nous aurions également notre Dieu, lorsque les premiers matériaux de ses œuvres seroient en coïncidence avec son existence éternelle.

De quel argument alors se serviroit-on pour défendre le dogme de l'athéisme? Essaieroit-on de nous persuader qu'un ordre parfait, existant de lui-même, fût une supposition plus vraisemblable qu'un ordre parfait allié à une puissance morale, à une puissance éclairée, et fixé, soutenu par elle? Essaieroit-on de nous le persuader, et refuserions-nous d'assigner à l'univers entier un guide et un maître, lorsque nous avons la connoissance d'une magistrature individuelle, destinée à régler et à gouverner le système de nos actions? Ce que nous voyons en petit, ne le soupçonnerions-nous pas en grand? Ah! n'en doutons point, le majestueux univers a son moteur, a son maître, comme notre organisation a le sien; et les perfections de cet Être suprême, sa puissance et la force de sa volonté, sont, avec nos facultés agissantes, dans la proportion qui doit exister

entre l'atome et la grandeur infinie, entre notre moment et l'éternité.

O Dieu! vous nous avez assez donné, puisque vous nous avez mis en état de connoître votre existence, de la préjuger du moins avec une confiance éclairée. Vous nous avez assez donné, puisque vous avez joint aux lumières de notre esprit un avertissement intérieur qui nous appelle à vous par la crainte et par l'espérance. Vous nous avez assez donné, puisque vous nous avez permis de vous aimer, de vous adorer, de recourir sans cesse à votre protection paternelle.

Hélas! pour l'homme capable de réflexions, l'image d'une collection immense d'êtres sensibles, jetés çà et là dans l'univers, sans aucun patron, sans aucun défenseur, seroit tellement effrayante, qu'en s'y arrêtant, ne fût-ce qu'un moment, on éprouve un saisissement dont aucune de nos émotions ne peut donner l'idée. Eh quoi! nos sentimens, nos pensées, ne répondroient à rien; nos larmes ne seroient point aperçues; nos gémissemens ne seroient point entendus; et une abstraction silencieuse serviroit d'abîme à nos vœux et à nos espérances! Nous serions sous l'empire d'une fatalité aveugle; et dans l'immensité des combi-

naisons appartenant à un tel règne, dans cette immensité placée au milieu de l'éternelle durée, le malheur continuel et la douleur sans terme seroient une chance aussi probable qu'une autre! car l'épreuve d'un jour que nous faisons sur la terre ne pourroit être reçue en garantie dans les calculs de l'infini.

Oui, l'univers existant sans cause, sans ordonnateur; l'univers sans relation avec une sagesse suprême, avec une volonté éclairée; l'univers, sans aucun assujettissement à une puissance morale, ne seroit plus pour nous qu'une nature insensible, une nature étrangère à la distinction du bonheur et du malheur; et les bases constitutives de notre repos ne subsisteroient plus.

Quel abri nous resteroit-il, en effet, dans le vague de l'avenir? La mort, diriez-vous; mais nous ne nous sommes point encore trouvés après elle : et dans la marche inconnue d'une nature sans guide, serions-nous certains de n'être pas rappelés à des souvenirs et à des peines? Et en supposant que le *nous* d'aujourd'hui fût éteint, serions-nous sans intérêt au sort de tous les êtres qui, dans la succession infinie des siècles, pourroient être le jouet et les victimes souffrantes d'une impassible fata-

lité? Ces êtres ne sont pas *nous*, mais ils ne sont pas *eux* encore; et si, par une force aveugle, ils devoient être précipités dans un abîme de ténèbres, ou dans un gouffre de feu; si, par une force aveugle, ils devoient y conserver le sentiment, serions-nous étrangers à ces horribles chances, par la seule raison qu'il n'y a point d'identité sans souvenir? Et nous croirions-nous suffisamment rassurés par une idée métaphysique, même la plus juste en apparence?

Ah! fuyons, fuyons ces épouvantables pensées. Qu'elles avertissent, qu'elles effraient les athées, des conséquences de leur système; mais que jamais elles n'altèrent notre paix et notre repos. N'en doutons point, la nature a son maître: et l'univers, l'harmonieux univers, vous l'atteste; la nature a son Dieu, et ce Dieu, c'est le nôtre; c'est lui qui règle tout, aux cieux et sur la terre; c'est lui qui est notre défenseur, notre ami secourable; c'est lui qui entend nos prières et qui veille sur notre sort. O Dieu! vous existez, vous régnez sur les mondes, et c'est un des rayons innombrables de votre bonté qui tombe sur nous; c'est un de ces rayons innombrables qui a gravé dans nos cœurs votre image et qui nous a donné

l'espérance. Nous ne pouvons parler dignement du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, et nous ne pouvons atteindre, ni par la pensée, ni en imagination même, à un Être éternel, à un Être infini ; mais nous répéterons ces paroles sacrées, nous les répéterons avec respect et avec tremblement : « Et Dieu dit à Moïse : *Je « suis celui qui suis.* Et il dit aussi : Tu diras « ainsi aux enfans d'Israël : celui qui s'appelle « *je suis* m'a envoyé vers vous. » O qu'il est grand, notre Dieu ! nous l'adorerons en présence des anges qui environnent son trône, et nous le célébrerons avec tous les peuples de la terre. Il nous a dit ce qu'il étoit, et un jour peut-être nous apprendrons de lui ce que nous sommes, ce que nous sommes dans l'ordre général de ses conceptions et de ses vues ; un jour nous connoîtrons le secret de notre destinée ; un jour peut-être nous serons appelés à considérer les merveilles *que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues ;* un jour enfin nous approcherons de ces sources fécondes de félicité qui annoncent la demeure de l'Éternel. Mais pour mériter tant d'honneur et pour devenir les élus de notre tendre père, il faut que nous puissions lui offrir le tribut de notre vie, *car ses yeux sont trop purs pour*

voir le mal; belle parole des Livres saints, qui sera le sujet de notre premier Discours. Puissent nos forces s'accroître, en continuant notre route ! Puisse notre amour suffire à votre instruction, et notre zèle répondre à la tâche que nous avons entreprise ! O Dieu ! soutenez l'interprète timide de vos grandes pensées ; élevez son esprit, animez son langage, et que la piété des fidèles appelés à l'entendre soit de jour en jour excitée et rendue plus fervente, par les inspirations de votre grâce et de votre souveraine puissance.

DISCOURS II.

Union de la morale aux perfections divines.

Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal. *Habacuc, Ch.* I, ℣. 13.

L'HOMME qui s'est convaincu de l'existence d'un Être suprême; l'homme qui s'est pénétré de cette vérité, et qui en a, pour ainsi dire, abreuvé son cœur et nourri sa pensée; l'homme qui vit au milieu des consolations et des espérances attachées à une si douce croyance, est appelé sans doute à réfléchir sur l'usage qu'il doit faire des dons de son maître, et des largesses de son bienfaiteur. Nous ne vivons pas sous l'empire absolu d'un instinct qui nous marque à chaque instant notre route. Un examen précède nos vœux; un doute, nos résolutions : nous avons reçu le glorieux pouvoir de juger, de comparer, de choisir, et l'esprit qui multiplie nos idées, l'attention qui les fixe, la prévoyance qui étend au loin nos calculs et nos combinaisons,

cette union majestueuse de propriétés morales, tout nous avertit que sur la scène du monde nous avons un rôle à jouer, et des devoirs à remplir. Nous sommes liés à un but hors de nous, et notre intérêt propre doit être en traité continuel avec l'intérêt des autres : telle est la condition, tel est l'effet nécessaire du libre essor de nos actions et de nos pensées.

Que devons-nous donc faire pour nous conduire avec sûreté dans ces routes croisées, et dans une carrière qui nous est inconnue, au sortir du néant? Nous devons examiner s'il n'existe point de principe régulier destiné par la nature à nous servir de guide : nous en trouverons un à l'origine de nos idées et au commencement, pour ainsi dire, de tous nos intérêts ; c'est le désir, c'est l'ambition de correspondre aux vues de celui qui nous a donné le jour, qui nous a placés sur la terre ; car nous le savons bien, nous existons, nous allons de la vie à la mort, sans aucun pouvoir dérivant de nous-mêmes. Mais connoîtrons-nous les vues de notre souverain maître, si nous nous plaçons, comme nous le faisons à présent, avant les lumières de la révélation? Oui, nous pouvons les connoître, les préjuger du

moins, en nous étudiant nous-mêmes, en élevant nos regards vers les cieux, en les promenant sur la terre, en réfléchissant sur l'esprit et le but d'une si vaste et si merveilleuse ordonnance.

Nous apercevons alors deux grandes vérités : l'une, que la formation de l'univers appartient à un sentiment de bonté; l'autre, que l'amour de l'ordre éclate éminemment dans les œuvres de l'Éternel. Développons davantage ces deux vérités, avant de tirer les conséquences qui doivent servir de fondement à notre système de morale.

Que l'Auteur divin des mondes et de la nature soit un être bon, généreusement bon; pouvons-nous en douter? N'est-ce pas à sa volonté, comme à sa puissance, que doit être rapporté ce système ingénieux des sensations diverses, source constante et féconde de tant de plaisirs? Et quelle part abondante n'avons-nous pas obtenue dans les riches dispensations de notre père et de notre Dieu! Hélas! il nous seroit permis de croire que tout a été fait pour l'homme, pour cet être de choix aux regards de la souveraine intelligence. Il n'est aucune des merveilles prodiguées autour de lui qui n'ait une relation avec sa faculté de jouir, avec

ses besoins ou avec ses vœux; et depuis les hauteurs des cieux, d'où l'astre du jour jette en torrens sur notre demeure ses magnifiques rayons, jusqu'aux retraites cachées où germent en silence les plantes salutaires et les fleurs destinées à embellir la terre, partout nous pouvons distinguer l'empreinte d'une intention bienfaisante. C'est par les délices du goût, c'est par l'attrait d'une saveur mystérieuse, que le Roi de la nature nous appelle à profiter des sucs nutritifs devenus nécessaires à notre subsistance; et c'est par d'autres enchantemens qu'il nous appelle à l'accomplissement de ses vues. Toujours des formes douces et séduisantes pour nous fixer à notre intérêt; il semble nous dire : Mes amis, mes enfans, je vous demande, je vous prie de vivre et d'être heureux. Mais la mort, la douleur !..... Attendez. Nous examinerons les objections des uns, les reproches des autres; laissez-nous parler encore des signes éclatans de la bonté suprême.

Nous tenons de notre Maître le don, le précieux don de l'intelligence; mais, en nous attribuant cette glorieuse prérogative, il a limité notre gouvernement, et ne s'est reposé sur nous du soin de notre conservation qu'a-

vec une mesure véritablement paternelle. Il a tracé le cercle extérieur où notre liberté pouvoit agir; mais il s'est réservé l'entretien tutélaire du mécanisme admirable, le ressort de nos sens et de nos plaisirs. C'est lui qui, par sa seule puissance, met en état de vie ces fibres délicates et ces muscles nerveux assujettis à l'empire de notre volonté; c'est lui qui, par sa seule puissance, anime notre sang et le fait circuler à travers les vaisseaux innombrables dont notre organisation se compose. Toute cette partie de nous-mêmes subsiste et se perpétue sans nous, sans nos conseils et sans notre génie; ou, du moins, nous ne concourons à ce but que par des soins faciles et dans les limites de notre instinct. Notre esprit reste donc libre pour la tâche morale qui lui est confiée, et nous pouvons le consacrer tout entier au sage emploi de la vie, au progrès de nos connoissances, au culte d'amour et de gratitude que nous devons à l'Être suprême. Nous pouvons, par lui, jeter un regard sur l'avenir, et jouir à tout moment des délices de l'espérance. Ah! qu'il y a de bonté dans cette division de notre être en deux administrations, et que l'idée en est magnifique! Le libre essor de notre intelli-

gence, ce libre essor qui nous semble propre, nous auroit fait oublier la dépendance où nous sommes d'une autorité divine; mais notre organisation matérielle nous ramène sans cesse à cette idée, en nous donnant le sentiment intime d'un assemblage harmonieux de moyens et de forces que nous n'avons point formé, et dont nous ne pouvons pas même pénétrer le mystère.

Étudions le système de nos facultés physiques et de nos facultés morales; étudions les vues de notre divin Maître et leurs rapports avec notre bonheur; regardons en nous et autour de nous, chacun selon le degré d'attention dont nous sommes susceptibles; et nous découvrirons chaque jour de nouveaux sujets de reconnoissance.

Quelle bonté encore dans l'idée sublime de l'espérance; dans cette association du présent aux jouissances de l'avenir; dans ce vague indéfinissable qui, terminant d'une manière douce et insensible notre horizon moral, achève et complète le système admirable du monde spirituel, et le rend parallèle au système du monde physique!

Elles sont attrayantes, sans doute, les perspectives dessinées par notre imagination,

puisque nous quittons pour elles les plus beaux spectacles de la nature !

Ah ! qu'elles paroissent grandes et variées, les grâces que l'Éternel nous a faites ! Mais nous nous y accoutumons, nous naissons, nous vivons avec elles, et l'habitude nous y rend insensibles. Combien nos idées seroient changées, si nous obtenions par degré les divers dons du ciel ! Et pour faire mieux sentir cette vérité, servons-nous encore de la supposition dont nous avons fait usage dans notre Discours précédent, mais en l'appliquant d'une manière différente.

Admettons un moment que l'homme fût un être riche seulement de trois ou quatre sens : un cinquième, un nouveau dont il ne pouvoit se former aucune image, lui est tout à coup accordé ; il en éprouve les délices, et des cris de bénédictions s'élèvent de la terre, pour célébrer les bontés du Dieu tout-puissant. Oui, l'on remplit les temples, on y court, on s'y presse, on verse des larmes de joie, et l'on ne sait de quelles expressions se servir pour manifester les divers sentimens dont on est pénétré.

La même reconnoissance, le même enthousiasme éclateroit en tous lieux et d'un mou-

vement unanime, si nous acquérions pour la première fois l'une des facultés morales dont notre puissance spirituelle est composée. Ah! quels seroient nos élans vers le ciel, notre ferveur religieuse, et l'abandon, le délire de nos actions de grâces, si, jusqu'à nos jours, simples êtres pensans et méditatifs, le miraculeux empire de la volonté sur l'action et le mouvement nous étoit enseigné; si, peu de temps après, il s'associoit à nos autres prérogatives, et formoit ainsi, comme à notre vue, un des accroissemens de notre apanage!

C'est donc pour avoir reçu toutes ensemble les magnifiques largesses de notre souverain bienfaiteur, que nous ne fixons plus nos regards sur sa bonté; et ce sont nos longues jouissances qui nous ont faits des ingrats.

Je viens à vous maintenant, téméraires censeurs des intentions généreuses du Dieu de l'univers; oui, je viens à vous et avec tristesse, car je vous plains de contester ou de mettre en doute l'idée la plus nécessaire à l'homme. La vie, dites-vous, est un mélange de peines et de plaisirs; souvent même elle est importune, et la mort que se donnent plusieurs individus atteste cette vérité. Comment donc concilier un tel ordre de choses, ou avec

la toute-puissance ou avec la bonté parfaite?

Nous pourrions d'abord répondre : Ce n'est pas à nous, ce n'est pas à des créatures bornées dans leur esprit, bornées dans toutes leurs facultés, que l'on doit demander de mettre en accord parfait deux idées infinies, deux grandeurs incommensurables. Nous ne connoissons de la puissance de Dieu que ses immenses ouvrages; et c'est assez pour notre respect, assez pour accabler notre entendement. Cette puissance pourroit avoir des limites, que nous ne le saurions pas. Nous voyons d'ailleurs que l'objection dont nous venons de parler doit avoir un défaut, puisqu'elle subsisteroit dans toute espèce d'hypothèse figurée par notre imagination; dans toute espèce de supposition, même la plus libre et la plus fantastique. En effet, si tous les êtres connus de nous étoient complétement heureux, on pourroit encore, en opposant la puissance infinie à la bonté infinie, demander pourquoi le nombre de ces êtres n'est pas plus considérable; on pourroit demander pourquoi la matière inanimée, les rochers, les métaux, les sables de la mer; pourquoi les feux du soleil, les rayons de lumière occupent dans l'univers un si grand

espace? L'Être tout-puissant, sollicité par sa bonté, ne devoit-il pas réserver cette place à des êtres susceptibles de bonheur? Enfin, après avoir admis toutes les multiplications d'êtres que l'imagination peut concevoir, l'objection ne seroit pas détruite; car on pourroit encore demander pourquoi d'un être animé on n'en a pas fait plusieurs; et à l'aide de la subdivision à l'infini, ce principe de l'école, qu'on ne peut ni admettre ni contester, l'argument n'auroit point de fin. Ah! fuyons les embarras que nous donne notre petite science, en faisant l'aveu de notre foiblesse. Nous ne pouvons définir ni connoître l'esprit moteur qui régit l'univers; et nous ne pouvons nous placer, même par la pensée, au milieu des perfections divines. Le poids que nos bras lèveront est fixé par des lois immuables; et de même le période auquel nos facultés morales atteindront, est irrévocablement déterminé. Tu iras jusque-là, nous a dit l'Éternel, et tu ne passeras point cette borne. Qu'il nous suffise donc de concevoir la suprême puissance, en regardant les miracles sans nombre dont nous sommes environnés. Qu'il nous suffise de concevoir la suprême bonté, en considérant les rapports établis entre le système

général de la nature et notre bonheur habituel.

Ce sont les grandes masses qui doivent nous frapper, et non les exceptions en petit nombre dont nous ne pénétrons pas le secret. Vous exagérez les peines semées sur notre route; et en citant quelques suicides, l'expression peut-être d'un sentiment instantané, vous ne tenez aucun compte de cet amour de la vie si généralement senti; vous dissimulez les soins continuels de l'homme pour conserver ses jours, non pas seulement dans la jeunesse, mais encore à cet âge où déjà le tableau du monde commence à pâlir, et où l'espérance redemande ses couleurs et son pinceau.

Enfin, vous vous rappelez toujours la puissance de l'Auteur de la nature, quand vous voulez accuser sa bonté; mais avez-vous songé que non pas cette grande puissance dont nous ignorons la limite, mais une puissance de quelques degrés seulement supérieure à la nôtre, eût suffi pour faire de la demeure des hommes une vallée de larmes et de gémissemens? Nous le savons, et quelques tyrans nous l'ont appris; les œuvres de persécution sont faciles: et si le maître souverain de l'univers n'eût pas été bon, ce n'est pas lui qui auroit

manqué de cavernes ténébreuses pour nous y renfermer, et d'apprêts infernaux pour varier nos tourmens et perpétuer nos douleurs.

Ainsi, lorsque le plus commun de tous les degrés de puissance auroit suffi pour condamner les êtres animés à un malheur sans interruption, ne croirons-nous pas à la bonté divine, en voyant la terre et les cieux s'unir et s'accorder ensemble pour composer nos plaisirs! Oui, nous y croirons, à cette bonté, nous y croirons avec émotion, avec reconnoissance, avec tous les sentimens qui peuvent être offerts en hommage au souverain arbitre de nos destinées. Hélas! nous en avons besoin, de cette bonté, lorsque nous offensons si souvent notre protecteur par des plaintes injustes ou par nos murmures.

O Dieu! vous nous pardonnerez. Nous sommes, envers vous, notre souverain maître, ce que sont les enfans à notre égard; nous les environnons de notre surveillance, nous leur prodiguons nos soins; et à la moindre privation, au plus léger refus, ils murmurent ou se dépitent. Nous les aimons toujours; vous en ferez de même, généreux bienfaiteur, être des êtres, qui n'avez aucun besoin de nos louanges et de nos hommages. La bonté est en

vous le complément de vos perfections; elle est essentiellement unie et à votre suprême sagesse et à votre puissance infinie. Oui, la bonté a marqué le but de vos œuvres; elle est ainsi de part dans leur magnificence : car selon nos idées, l'utilité est une des conditions du beau, du vrai beau, du beau pour le temps et les siècles : ainsi la conception de l'univers, ces mondes sur des mondes, ces astres rayonnans de lumière, cette pompe des cieux et les richesses particulières de la terre, celles que nous parcourons de nos regards, que notre esprit admire; tant de merveilles enfin ajoutées à tant de merveilles, que seroient-elles encore sans le but que nous voyons par tout, le bonheur des êtres animés?

Oserions-nous le dire? la bonté est l'intérêt personnel d'un être sans rival, d'un être au-dessus de tous les autres. Notre imagination du moins ne peut lui en attribuer aucun autre.

Oui, nous devons chercher notre Dieu dans tous les symboles qui annoncent la bonté. Il est, il vit essentiellement pour nous dans les plus doux mouvemens, dans les plus touchantes impressions de la nature; il est, il vit à perpétuité dans le bonheur de ses créatures,

dans ses vues présentes et dans ses projets paternels; il vit, et dans le moment dont nous sommes témoins, et dans cet avenir qu'il a préparé pour ses élus. Il veille sur notre sort, il écoute nos plaintes, et il nous dit à tous, *quelle affaire as-tu, Élie?*

Nous venons de retracer les principaux motifs de notre confiance à la bonté du Dieu de la nature; cette confiance est la vôtre sans doute; vous seriez trop malheureux, s'il en étoit autrement. Aussi, dans ce moment, nous avons moins songé à vous rassurer qu'à montrer dans son éclat la première perfection de la Divinité, celle qui doit servir de fondement à notre système de morale, et qui nous garantit la vérité des paroles de notre texte : *Car ses yeux sont trop purs pour voir le mal.*

Oui, ses yeux sont trop purs pour voir le mal; donnons à ce grand principe de nos actions un nouvel appui. Nous le trouvons encore dans le cercle de la religion naturelle, le seul que nous parcourons en ce moment.

Dieu aime l'ordre, nous n'en pouvons douter. Il y a un but et une marche régulière dans tous ses ouvrages; une pensée bienfaisante, un sentiment moral, sont en rapport continuel avec les lois qui régissent toutes les

puissances physiques de l'univers. L'Auteur de la nature veut répandre le bonheur; voilà le terme qu'il se propose; et, guidé par cette généreuse intention, il donne des sens aux êtres animés : et les rayons de lumière, la température de l'air, le cours des saisons, la variété, la saveur des plantes, tout, aux cieux et sur la terre, est mis en relation avec ces mêmes sens, les premières sources de nos plaisirs. Un pareil enchaînement, une égale sympathie, se font remarquer dans cette admirable union des deux élémens qui forment notre essence. L'esprit et la matière, l'action et la volonté, les réalités et les espérances; tout est combiné avec une harmonie parfaite; et la méthode semble placée au milieu même des mystères dont nous n'apercevons que les effets. Enfin, notre force a sa mesure; notre intelligence son étendue; notre imagination son cours; notre liberté sa consigne, et notre système moral, considéré dans son ensemble, n'est pas moins un prodige en régularité qu'un miracle perpétuel de pouvoir et de science.

O Dieu! quel ordre magnifique est déployé devant nous! Nos regards en sont étonnés, et notre esprit s'élève aux plus hautes pensées; mais pour suivre notre sujet, c'est à nos obli-

gations et à nos devoirs que nous voulons en ce moment ramener votre attention.

L'homme, enrichi de tous les dons qui peuvent l'enorgueillir, découvre aisément, en s'examinant lui-même, que l'état social est sa destination sur la terre. La faculté de communiquer nos pensées, la faculté de les transmettre jusqu'aux générations les plus éloignées; les progrès que nous faisons dans la science par l'émulation; les encouragemens que la louange nous donne, et l'assurance qu'acquièrent nos idées au milieu des comparaisons et des parallèles; ces divers résultats qui s'accordent si complétement avec la perfectibilité dont nous sommes susceptibles, nous marquent distinctement notre route, et nous apprennent que nous sommes appelés par la nature à vivre avec nos semblables.

Nous la trouverons belle, cette vocation, si nous réfléchissons qu'elle nous associe aux vues générales de l'Être suprême, de l'Être éminent en bonté, de l'Être qui se répand sans cesse autour de lui pour semer et multiplier le bonheur; de l'Être enfin qui exécute avec ordre et avec régularité tous les projets conçus dans son amour, tous les desseins tra-

cés par sa sagesse. Oui, les vertus sociales et le système de moralité qui en forme la base, sont une imitation des grandes pensées de notre Dieu, et en même temps le plus beau culte que nous puissions lui rendre!

La vie solitaire tient oisives et inutiles une grande partie des facultés dont le ciel nous a doués; et ce n'est pas là ce que veut de nous notre souverain maître. Mais, pour se réunir avec ordre en communautés nombreuses, pour établir un concert entre les intérêts de chaque individu, pour apaiser le tumulte des passions rivales, il faut y élever avec respect l'autorité de la morale religieuse; autorité précieuse, l'image ou la ressemblance de cette force toujours agissante choisie par l'Être suprême, pour tenir en harmonie tous les élémens et toutes les substances de l'univers. Conformons-nous dans notre empire terrestre, dans cet empire confié à notre pouvoir intellectuel; conformons-nous à l'esprit des lois divines, et recherchons, étudions nos devoirs dans le plus magnifique et le plus imposant de tous les livres, dans les œuvres de l'Éternel.

Ces œuvres, nous l'avons dit, rappellent sans cesse à notre esprit l'ordre dans l'exécution, la bonté dans le principe. Et la morale

est-elle autre chose que l'union de l'ordre avec la bonté? la bonté, distinctement exprimée par la tendance de tous nos devoirs à l'affermissement du bonheur commun; et l'ordre, également nécessaire lorsque, sous le nom de *justice*, il sert de garant aux propriétés, de mobile au travail, de sauvegarde à la paix intérieure, et de soutien perpétuel au système ingénieux et bienfaisant des sociétés politiques.

La bonté de Dieu est infinie comme son amour; l'ordre qu'il fait observer est vaste comme sa pensée.

La morale des hommes s'applique à une administration circonscrite, à une administration proportionnée au petit espace dont nous avons été rendus possesseurs; mais cette morale est de même empreinte, et empreinte uniquement, des deux caractères sublimes que nous remarquons dans la formation et le gouvernement du monde.

Ce rapprochement fixera sans doute votre attention; il grandit, il relève nos fonctions sur la terre; et nous devons nous plaire à retrouver partout le sceau du même maître.

Enfin, je suppose un moment les hommes devenus indifférens aux leçons que leur donne

le grand spectacle de l'univers, aux leçons que leur donnent les œuvres du Très-Haut, cette image vivante de ses perfections ; je les suppose encore absolument distraits, et devenus incapables de recevoir aucune instruction par la méditation de leur esprit ; n'auroient-ils pas un intérêt secret qui leur serviroit d'éveil ; n'auroient-ils pas une conscience, un œil intuitif, où les principaux traits de la Divinité, où ses rayons se réfléchiroient ?

D'où vient en effet ce mouvement général de la part des hommes, ce mouvement naturel qui les porte à invoquer l'Être suprême, au milieu de leurs inquiétudes et de leurs alarmes ; d'où vient-il ce mouvement presque involontaire, si ce n'est du sentiment qu'il existe au ciel un Dieu de bonté ?

D'où vient en même temps ce combat, ce remords de la part des hommes, quand ils enfreignent ouvertement les lois de la morale, quand ils s'abandonnent à des actions criminelles ; d'où vient-il, ce remords, si ce n'est de la conviction que, par une telle conduite, ils offensent un maître puissant *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal?* Ils ne peuvent méconnoître, ils ne peuvent oublier, même dans l'étourdissement de leurs passions,

qu'ils ont un usage à faire de leur vie, un compte à rendre de leur liberté; et ils ne sauroient sans peur dire à l'Etre suprême : Nous avons tourné contre vos vues bienfaisantes l'esprit que vous nous aviez donné, la force que vous nous aviez communiquée, les facultés dont vous nous aviez enrichis.

Ah! n'en doutons point, la tranquillité du vice et la croyance en Dieu sont incompatibles. Ce Dieu que nous adorons, ce Dieu qui a formé les cieux et la terre, réunit en son essence le beau moral dans le plus haut degré de perfection; et nous ne saurions concevoir autrement sa nature et son être. Oui, c'est en lui que nous pouvons, que nous devons chercher le pur, l'inaltérable modèle des vertus que nous estimons sur la terre. Heureux que nous sommes d'être placés sous la protection d'un tel maître! heureux que nous sommes d'élever avec espérance nos regards jusqu'à lui!

Hélas! nous serions d'abord effrayés, en pensant que nous adressons nos prières à celui qui tient de la même main la trame de notre existence et les ressorts des cieux; à celui qui, de la même force, anime notre souffle de vie, et met en mouvement les mondes innombrables dont le firmament est peuplé;

mais nous sommes plus que les cieux, plus que les mondes, auprès d'un Dieu de bonté; auprès d'un Dieu qui s'est épris du bonheur dont il pouvoit être la source. Douce consolation ! adorable pensée! et qui nous conduit naturellement à vous montrer un nouveau rapport de la morale avec les perfections divines.

Nous sommes aimés de notre Créateur; ce nom que nous donnons au Dieu de l'univers, ce nom seul, l'expression d'une relation sublime, doit nous remplir d'espérance. Nous sommes aimés de notre Créateur; nous en sommes aimés. Nous devons donc aider ses vues pour le bonheur des êtres intelligens et sensibles qu'il a faits à son image; et pour atteindre à ce but, le seul moyen qui nous soit donné, c'est la morale, la morale et les devoirs qu'elle impose. Nulle association politique ne peut subsister sans elle; et, de même, nulle confiance entre les particuliers, nulle union dans les familles, nulle sûreté dans le commerce, nul repos dans la possession, nul pacte de durée entre les nations, nulle tempérance même dans les mesures du gouvernement. Jugez si la morale n'est pas bienfaisante de sa nature, et s'il est sur la terre un

autre tribut digne d'être offert en reconnoissance à l'Être des êtres, au Dieu qui nous anime, et qui, du haut des cieux, nous protége par sa puissance, et s'unit à nous par sa bonté.

La morale, considérée dans nos rapports d'homme à homme, est une sympathie raisonnée; et dans nos rapports intimes, dans les relations de nous avec nous, elle sert de guide à nos déterminations et de frein salutaire à notre liberté. La morale est encore dans l'ordre social la plus douce des autorités; et dans l'administration, dans le maniement des affaires publiques, elle est la meilleure sagesse. La morale enfin, sous l'aspect de la religion, est le point de réunion des pensées de l'homme avec les pensées du Créateur; et, rapprochée de nos intérêts à venir, elle devient le principe de nos espérances, puisqu'elle indique la route où nous pouvons obtenir un mérite auprès d'un Dieu de justice, auprès d'un Dieu de compassion et de charité.

La morale réunit ainsi les plus grands caractères; et c'est encore un de ses traits remarquables, d'être sans cesse présente à nos regards ou à notre souvenir; de l'être autant par le remords, au moment où nous nous éloignons

d'elle, que par la paix de l'âme, au moment où nous lui rendons un culte. O Dieu parfait, c'est de vous que nous tenons une législation dont l'esprit sublime se rapporte exactement et à notre nature, et à notre félicité! Elle nous vient de vous, cette législation gravée au fond de notre conscience; elle nous vient de vous, et nous ramène à vous.

Ah! quel hommage de reconnoissance pourrons-nous offrir chaque jour à notre généreux bienfaiteur! Nous sommes ses créatures; que ferions-nous pour lui? Nous n'avons point d'héritage à part de ses dons; nous ne possédons rien qu'il ne puisse reprendre. Ah! du moins nous nous dirons, nous nous souviendrons *que ses yeux sont trop purs pour voir le mal*, et nous chercherons à rendre dignes de son approbation nos actions et nos pensées. Nous nous dirons, nous nous souviendrons qu'il est le Dieu de bonté, le Dieu de l'ordre, de l'ordre universel; et nous observerons les lois de la morale, ces lois de sagesse et de charité; enfin, toujours respectueux envers l'Être suprême, nous voudrons que notre conduite soit en rapport avec ses perfections; et notre vie d'un moment, avec les temps éternels dont il dispose. Veuille l'Être suprême

seconder nos efforts, et nous guider par sa lumière dans le chemin difficile que nous avons à parcourir! Ce chemin mène à lui, manquerions-nous de courage? Ce chemin mène à lui, y entrerions-nous avec nonchalance, y marcherions-nous d'un pas incertain?

O notre Dieu, que vos regards paternels ne se détournent point de nous! *Vos yeux sont trop purs pour voir le mal;* mais voici: nous renoncerons à nos habitudes vicieuses, et nous renaîtrons à la vertu; nous renaîtrons aux sentimens que vous aimez, et nous nous réjouirons d'être aperçus de l'Éternel; nous nous réjouirons de sa toute présence. Malheur à celui qui craindroit cette pensée. Malheur à celui qui demanderoit aux ombres de la nuit de l'environner, et aux ténèbres du sépulcre de le couvrir. Hommes infortunés, qui fuiriez la justice de l'Être suprême, et qui ne connoîtriez pas sa miséricorde; que la religion, ses enseignemens, ses consolations, vous préservent d'un si triste sort, en préservent chacun de vous en particulier! Ah! puisse cette religion sainte vous purifier, vous éclairer et vous mettre en état de paroître sans frayeur aux regards du Maître du monde, aux regards de celui *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal!*

DISCOURS III.

Sur la Providence.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Éternel. *Ésaïe, Chap.* 55, ℣. 8.

Les hommes doivent se défier de leurs lumières ; les hommes doivent se montrer réservés et circonspects, lorsqu'ils se permettent de juger les décrets de la Providence ; *car mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Éternel.*

Les réflexions que nous offrirons sur ces belles paroles, auront un rapport immédiat avec les enseignemens retracés dans notre précédent Discours.

Nous avons montré que la morale étoit essentiellement fondée sur la connoissance des perfections de Dieu, sur la connoissance des perfections d'un maître *dont les yeux sont trop purs pour voir le mal.*

Vous aurez remarqué peut-être qu'en approfondissant, comme nous l'avons fait, une

vérité première dans l'ordre des vérités religieuses, nous avons gardé le silence sur une objection importante ; mais nous nous étions proposé de la traiter séparément, et nous le devions, puisqu'elle se trouve unie à un vaste sujet, à l'idée que nous pouvons nous former de la Providence divine.

On dit, on le répète : Comment croirions-nous à la peinture qui nous est faite des perfections de l'Être suprême, à son amour pour la vertu, à sa haine du crime? comment y croirions-nous, lorsque nous voyons sans cesse le triomphe des méchans et le malheur des justes? Ou le roi des cieux n'a point de puissance, ou il détourne ses regards de la conduite des hommes, appréciant avec indifférence le bien et le mal, la sagesse et la déraison. Voilà le langage de l'impiété ; voilà l'argument dont se saisissent les hommes sans principes, sans mœurs, et que l'idée d'un surveillant inquiète ; voilà l'argument aussi qui jette dans le doute plusieurs âmes honnêtes, mais craintives, et trop souvent en défiance de leur jugement, de leur instinct, de leurs premiers sentimens.

Méditons en commun sur une difficulté digne sans doute de notre attention. Hélas! il

en est plusieurs dans le système du monde moral, comme dans le système du monde physique, qui peuvent embarrasser notre esprit; car l'objet de nos études est immense, et l'étendue de nos facultés est bornée. Elles disparoissent cependant, ces difficultés, elles s'affoiblissent du moins sensiblement, lorsqu'on cherche l'instruction de bonne foi, et qu'on désire sincèrement d'affermir sa confiance aux idées religieuses, idées si fécondes en vérités simples, et la source en même temps de nos plus précieuses consolations.

L'intervention continuelle de la Providence au milieu des actions des hommes; la prompte récompense des unes, la punition subite des autres; cette intervention, toujours agissante, seroit incompatible avec le système universel que Dieu s'est proposé dans sa haute sagesse; elle seroit une sorte d'atteinte à la beauté de notre nature morale; elle seroit encore destructive de nos plus chers intérêts. Voilà les grandes vérités que nous aurions à examiner, avant d'accuser la justice divine, avant de nous livrer à d'aveugles murmures. Soutenez ici votre attention.

Dieu a voulu placer au milieu de ses œuvres des êtres intelligens et libres : cette superbe

conception, ce dessein magnifique de la part du souverain auteur de la nature, a dû régler et dominer, pour ainsi dire, toutes les autres dispositions émanées de sa sagesse.

La liberté de l'homme n'eût point existé, n'eût existé du moins qu'imparfaitement, s'il eût subi une punition, s'il eût joui d'une récompense, à mesure qu'il se seroit éloigné ou rapproché des lois de la morale. Guidé alors dans toute sa conduite par des motifs instans et décisifs, sa raison, sa prévoyance, lui seroient devenues inutiles. L'avertissement de la douleur, ou l'appel à un plaisir prochain, auroient fixé toutes ses déterminations; et son esprit eût été soumis à des lois aussi impérieuses que son être physique. Ce n'est point là le système que Dieu s'est proposé dans la formation de l'homme moral, de l'homme intelligent, de l'homme libre. Nous lui demanderions d'agir dans un sens différent de ses hautes pensées, si nous attendions sans cesse au milieu de nous l'intervention de son pouvoir suprême. Ce seroit alors un autre plan, une autre architecture, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et cette combinaison n'auroit pas pu s'accorder avec la dignité que le Maître du monde vouloit donner à notre nature. On

pourroit presque le dire, ce seroit aspirer au rang d'automates, que de solliciter des récompenses et des punitions soudaines, et de ne laisser ainsi aucun champ, aucun espace à l'action de la liberté, au jeu de la raison et de la prévoyance. *O Éternel! nos voies ne sont pas vos voies, nos pensées ne sont pas vos pensées!*

Voyons maintenant comment le même ordre de choses, que nous semblons regretter, seroit destructif de nos plus précieux intérêts.

Notre vie sur la terre n'est que d'un instant; mais la perspective de l'avenir, une espérance vague, indéterminée, animent, embellissent notre rapide passage. Nous nous voyons environnés de l'éternité, et nous sommes doués d'un esprit qui s'étend à une distance infinie, d'un esprit qui franchit les plus grands intervalles. Nous avons ainsi, même sans le secours de la religion, une confiance plus ou moins affermie dans le retour ou la continuité de notre existence. Or cette confiance, si douce, si précieuse, seroit-elle la même si, par des punitions et des récompenses soudaines, notre sort étoit complété sur la terre? Ah! nous ne voudrions pas que cette vie fût notre unique apanage; nous désirons qu'elle soit un com-

mencement dans notre destinée, et nous devons aimer le système qui l'offre sous cet aspect à nos regards. Nous sommes ainsi liés à l'avenir par les objections mêmes que nous trouvons à faire au présent.

Bénissons donc notre Dieu d'avoir mis le dernier but loin de nous, si c'est à ce prix seul que nous sommes libres, si c'est à ce prix seul que nous acquérons un mérite. Et rendons hommage aux lois de sa providence, à cette belle ordonnance morale, toujours en rapport avec la dignité de notre nature, toujours en rapport avec les espérances qui charment notre cœur et l'associent aux jouissances de notre imagination. Respectons les mystères que nous ne pouvons pénétrer. Nous sommes les créatures, et non les conseillers du Très-Haut; nous sommes l'œuvre de ses mains, et non les agens de sa force, ou les régulateurs de sa puissance.

Fixons, arrêtons nos regards sur les grandes vérités qui nous rendent certains de la bonté de notre souverain Maître, et recherchons leur abri; retirons-nous vers elles, quand notre foible raison ne peut ni tout expliquer ni tout entendre. *Ce sont les hauteurs des cieux : qu'y*

ferois-tu ? C'est une chose plus profonde que les abîmes : qu'y connoîtrois-tu ?

En développant, comme nous venons de le faire, la contradiction formelle qui existeroit entre le beau système du monde moral et l'intervention immédiate de la Providence au milieu des actions des hommes, nous nous sommes proposé un but cher à votre cœur, et digne, sous tous les rapports, de l'intérêt des fidèles. Nous avons voulu repousser les objections dont se servent les hommes irréligieux pour supposer à l'Être suprême un sentiment d'indifférence au bien et au mal.

Vous vous garderez, sans doute, de donner à nos réflexions une étendue qui en dénatureroit et l'esprit et le sens. Dieu n'a pas voulu rendre vaine la liberté, il n'a pas voulu rendre inutile l'intelligence de l'homme, en se montrant à chaque instant le rémunérateur ou le vengeur de nos actions et de nos pensées. Mais on s'aveugleroit volontairement, si l'on refusoit de reconnoître l'amour de l'Être suprême pour la vertu, et sa haine du crime. Il apparoît, ce sentiment, non pas dans un jugement instantané qui nous travestiroit en esclaves, mais dans le plan général auquel la race hu-

maine est unie. Il apparoît, ce sentiment, dans les rapports habituels de la morale avec le bonheur: rapports que les exceptions seules obscurcissent à nos regards.

Les gens de bien, dites-vous, sont malheureux, et les méchans triomphent. Oui, quelquefois ; mais la société, l'ensemble de la vie, nous présente un autre spectacle. Venez à notre aide, lorsque nous soutenons cette vérité; venez à notre aide, hommes vertueux, vous qui avez été fidèles aux lois du devoir ; vous qui avez respecté les droits des autres, et qui n'avez point enté votre intérêt sur leur dommage; vous qui avez fait du bien selon vos forces, et qui avez aimé Dieu dans votre prochain, venez à notre aide et parlez-nous du bonheur dont vous avez joui, lorsque vous rentriez en paix au dedans de vous-mêmes, et lorsque vous cherchiez avec confiance les regards de l'Être suprême. Parlez-nous du bonheur dont vous avez joui, lorsque vous trouviez toujours un guide dans la morale, et que vous ignoriez ainsi les tourmens de l'incertitude et les persécutions du remords. Dites-nous si vous avez jamais regretté les avantages qu'auroit pu vous procurer une action malhonnête, et si l'estime que vous avez recueillie ne vous a pas mieux

servis, dans vos calculs personnels, que la fraude ou l'injustice n'auroient pu le faire?

Mais nous n'avons pas besoin de vous interroger; la sérénité qui règne sur votre visage, et qui peint si bien le repos de votre âme; cette sérénité, l'apanage du juste, répondroit seule à tous nos doutes. Vous avez été jeunes avec pureté; vertueux à l'âge mûr, et vous entrez dans la vieillesse environnés de souvenirs qui vous donnent de la confiance et vous prêtent de la dignité. Ah! que cette dernière empreinte d'une belle vie a d'expression pour nous; elle marqueroit seule la récompense attachée à l'observation rigide et soutenue des principes de la morale. L'homme vertueux a connu comme d'autres les traverses de la vie; il a éprouvé de même ou les persécutions de la haine, ou les traits de la calomnie; mais on ne l'a point abattu, on n'a jamais troublé sa piété. Il a dit au fond de son cœur : *Mon droit est auprès de l'Éternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu.*

Qu'elle est différente, la destinée des hommes d'un caractère opposé! c'est eux-mêmes que nous appellerions en témoignage; et n'en doutons point, si, parvenus au terme de leur carrière, ils jetoient un regard sur le temps

qui n'est plus pour eux; s'ils le considéroient fixement, et s'ils nous racontoient leurs pensées, ils diroient presque tous, qu'en abandonnant le culte de la religion et de la vertu, ils n'ont fait aucun profit en bonheur. Ils ont quelquefois obtenu, par des voies répréhensibles, l'objet de leur ambition; mais les jouissances qu'ils se promettoient se sont flétries, et le mécontentement d'eux-mêmes leur est resté. Qu'ils l'avouent; ils ont considéré avec envie la marche assurée de l'homme de bien, et ils regrettent les sacrifices qu'ils ont faits à des illusions. Ah! si nous pouvions, disent-ils, recommencer la vie; si nous pouvions faire usage de notre expérience, nous ne quitterions pas la sagesse : cette sagesse, c'est la morale.

Tel seroit encore le langage intérieur de tous les hommes, même de ceux qui ont le moins de reproches à se faire aux regards du monde. Hélas! en est-il qui n'aient pas à joindre le souvenir d'un revers au souvenir d'une faute? Les peines attachées à la violation de nos devoirs deviendroient une vérité commune et générale, si les hommes ne résistoient pas à l'aveu de leurs foiblesses; s'ils ne dissimuloient pas leurs repentirs; s'ils ne ren-

fermoient pas au-dedans d'eux-mêmes, et sous le scellé de leur amour-propre, les instructions acquises par leur expérience; instructions quelquefois sévères et que nous ne dévoilons jamais en entier, même à nos plus intimes confidens, tant nous avons le goût, le besoin, l'habitude de nous parer aux yeux des autres. N'en doutons point; si nous pouvions connoître ou suivre de près les actions de ceux qui accusent la Providence, et qui la dénoncent comme indifférente au bien et au mal; si nous pouvions parcourir le registre de leur conscience et les feuillets qu'ils passent eux-mêmes, nous remarquerions peut-être que les disgrâces douloureuses d'un ambitieux ou d'un ardent ami des honneurs, du pouvoir et de la fortune, se lient par un rapport immédiat, ou par un enchaînement prolongé, à une faute, à un premier pas, dont une observation plus rigide de la morale les auroit préservés.

Oh! non, ce n'est pas le système du monde qui est en discord, ce n'est pas son auteur qui se méprend; mais quand nous pourrions tout expliquer par nos torts et par nos foiblesses, nous échappons à la vérité, et nous sommes séduits par un négociateur rusé qui

cherche à nous égarer; ce négociateur, cet intermédiaire, c'est nous-mêmes; défenseur toujours prêt à nous excuser et à rejeter sur la destinée le résultat de nos erreurs et de nos passions criminelles.

Nos réflexions sur la connexion fréquente du malheur des particuliers, avec l'usage qu'ils ont fait de leur intelligence et de leur liberté, s'appliqueroient de même aux sociétés politiques. L'histoire, toujours tardive dans ses instructions, ne nous transmet qu'une partie des élémens propres à former notre jugement; mais nous voyons en l'étudiant, que de grandes fautes en morales, ou de la part des nations ou de la part des gouvernemens, ont été souvent l'origine première des adversités éclatantes dont les annales du monde ont conservé la mémoire.

Demanderoit-on, pour embarrasser notre foi, quel étoit le mérite des vainqueurs, et de quelles vertus ils avoient à se renommer? Nous répondrions qu'ils pouvoient être de simples instrumens dans l'ordre de la Providence; et qu'au sein même de leurs triomphes ils songeoient aux disgrâces dont ils étoient menacés; et quelquefois, devenus oppresseurs, ils n'apercevoient, au faîte de leur pouvoir,

que la profondeur des abîmes dont ils se trouvoient environnés.

Ne les avez-vous pas vus, ces désolateurs de la France, ces tyrans sanguinaires, ces monstres cachés sous nos traits? Hélas! étoient-ils pour nous le *fléau du Seigneur?* ou devons-nous uniquement leur apparition à la corruption du siècle et au cours inconnu des passions, qui sont une dépendance de notre nature? Ils disoient avec triomphe : Le crime nous réussit, et nous seuls en avons découvert la puissance; nous savons employer avec habileté la violence et l'hypocrisie; nous avons asservi le peuple à des mots auxquels nous ne croyons pas nous-mêmes, et nous l'avons habitué à nous chercher des victimes; nous avons sacrifié l'innocence selon nos goûts et notre caprice; nous avons fait comparoître devant nos tribunaux abominables les femmes et les enfans, les malades et les vieillards; et là, nous les avons tenus attachés comme des brebis aux portes d'une boucherie. Nous avons invoqué la justice, pour ravir le bien d'autrui; la liberté, pour multiplier les chaînes et pour interdire les plaintes; l'humanité, pour arroser de sang les places publiques. Ils disoient encore : Nous avons mis en mépris tous les

devoirs, et nous avons offert à la dérision toutes les vertus ; le père a désavoué son fils, le fils a paru comme accusateur de son père; et, pour allumer toutes les haines, nous avons encouragé le mensonge, récompensé la calomnie, et salarié le faux témoignage. Enfin, nous jouant du ciel autant que de la terre, nous avons renversé les autels de la religion, et nous avons chassé des lieux saints les adorateurs du Maître du monde. Nous avons fait tout cela, ont dit les impies, et les foudres du ciel ne nous ont point frappés, et la lumière du jour ne s'est point obscurcie. Le Dieu des vengeances ne songe point à nous, il nous laisse vivre en triomphe au milieu de nos victimes, et il n'a point brisé le couteau destiné à nos sacrifices. Chaque jour, au contraire, notre force s'est accrue, notre autorité s'est élevée; et cette grande nation, que nous appelions *nos concitoyens* par moquerie, s'est agenouillée devant nous.

Ils parloient ainsi dans leur aveuglement, ces hommes devenus célèbres par tant de crimes; ils parloient ainsi, et le plus haut période de *leur orgueil* a été l'heure de leur défaite et le signal de *leur écrasement.* Ils ont été renversés, maudits et foulés aux pieds;

et leurs derniers momens ne leur ont présenté qu'un désert; aucun regard de pitié, aucune parole de consolation, n'ont adouci les tourmens de leur conscience, n'ont calmé leur épouvante sur l'avenir, n'ont suspendu la rage qu'excitoient en eux une humiliation si honteuse, un abaissement si précipité. Enfin, ils ont disparu de la terre, aux cris de joie de la nation dont ils avoient été les tyrans, aux cris de joie de tous les peuples auxquels ils avoient offert un spectacle d'horreur. Quelle fin! quelle chute!

Ce résultat d'un règne si passager, peut-il faire dire à personne que le sort des méchans est heureux, que leur destinée est digne d'envie? Et si nous avions le courage de fixer encore un instant nos regards sur ces hommes, dont le triomphe sembloit une exception à l'ordre éternel de la Providence, nous jugerions leur mort moins affreuse pour eux que leur vie. Le calme, le repos, leur étoient inconnus; et, poursuivis par des pensées dévorantes, ils étoient leurs démons et portoient l'enfer avec eux. Ils avoient rempli, refoulé leur âme de crimes et de crimes, et leur nature en étoit forcée; leur nature perverse ne pouvoit y suffire. O justice du ciel, que vous avez été prompte;

que vous l'avez été, même pour nous qui apprécions le temps à une si petite mesure; même pour nous, possesseurs d'un seul de ces instans qui se détachent de la durée des siècles, qui passent avec la rapidité de l'éclair, et qui tombent à flots de l'éternité!

Oui, le méchant fait une œuvre qui le trompe. Cette belle expression des Livres saints n'eut jamais une application plus évidente et plus précise qu'aux jours funestes et à l'époque désastreuse dont nous venons de vous rappeler le souvenir.

J'ai vu le méchant terrible, et verdoyant comme un laurier vert; mais j'ai passé, et voilà, il n'est plus.

Ils sont tombés, ces hommes si puissans; ils ont péri, ces tyrans de la France, ainsi que les premiers compagnons de leurs forfaits; et le châtiment qu'ils ont subi, la mémoire qu'ils ont laissée, serviront d'épouvante aux êtres de leur espèce, si jamais la nature en reproduisoit de semblables.

Ici néanmoins, je vous entends, ou je lis dans votre pensée. Voilà pour les bourreaux, dites-vous; mais leurs victimes, leurs innocentes victimes, quelle protection ont-elles reçue du ciel! Elles ont en vain réclamé l'as-

sistance du souverain Maître du monde. Leurs pères, leurs enfans, leurs épouses éplorées, ont en vain étendu vers lui des mains suppliantes, ont fait en vain retentir les airs de leurs cris pitoyables. Nul secours n'est venu, nul bras libérateur ne s'est déployé, et l'on a consommé tous les sacrifices. Pleurez, familles infortunées ; pleurez, vous en avez le droit ; vos larmes ne seront point injurieuses à l'Éternel, et il répandra sur vous ses consolations ; nous l'en prions du moins, nous l'en conjurons de toute la puissance de notre âme. Mais vous qui, avec l'esprit seul, et quelquefois avec un sentiment d'indifférence, insultez à la Providence et voudriez la faire comparoître devant votre tribunal pour demander une explication de ses décrets ; vous qui êtes ainsi, qu'attendez-vous d'un ministre du Seigneur, et quel discours vous adressera-t-il en entendant vos accusations et vos murmures ! *Contestera-t-il* avec vous au nom de l'Éternel ? Non : il vous dira que les lois générales de la Providence, ces lois tutélaires, ces lois abondantes en bienfaits, doivent imposer à vos doutes et à vos inquiétudes. Un instant qui embarrasse votre esprit, cet instant pris dans l'immensité des temps, ne

peut altérer les sentimens d'admiration, de reconnoissance et de respect dont nous sommes pénétrés chaque jour de notre vie, dont nous sommes pénétrés en apercevant le rapport constant des merveilles de la nature et des œuvres célestes avec le bonheur de la race humaine. Nous n'avons pas été appelés à connoître dans toute son étendue le vaste enchaînement du monde moral, et nous ne pouvions pas l'être, puisque cet enchaînement déborde la vie présente, ainsi que nous vous le rappellerons bientôt. Loin donc qu'il nous soit permis de faire usage d'une exception pour inculper l'ordre universel, c'est à nous d'interpréter cette exception dans le sens des grandes choses qui, par une harmonie frappante et par leur invariable uniformité, ne peuvent jamais cesser d'être le principe véritable, le principe élémentaire de nos opinions et de notre confiance. Ah! sans doute, en considérant les preuves éclatantes, les preuves innombrables de cette Providence tutélaire, nous aurions le droit de répondre à ceux qui nous adressent leurs murmures, à ceux qui fixent toute leur attention sur une époque particulière, et qui nous en demandent compte, nous aurions le droit de répondre :

Allons adorer notre Dieu; allons *sur la montagne sainte* raconter, célébrer ses grâces infinies et ses bontés éternelles.

Non, vous ne serez point effrayés, vous dont le cœur est affermi par la piété; vous ne serez point effrayés d'une exception apparente aux idées que vous avez conçues de la Providence divine. Le système général établi par l'Être suprême n'est point ébranlé, il subsiste en son entier; et si votre esprit, avide de tout expliquer, de tout entendre, s'inquiétoit de ses doutes ou de son ignorance, vous vous rappelleriez ces belles paroles de notre texte : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, a dit l'Éternel.*

Vous l'aurez remarqué sans doute; c'est uniquement en arrêtant vos regards sur les œuvres connues du Dieu de l'univers, que nous avons tâché d'affermir votre foi dans sa Providence. C'est du passé, c'est du présent, que nous avons tiré nos preuves; et l'avenir, ce temps sans mesure, reste là tout entier pour compléter vos motifs de persuasion.

Il y a dans ce temps qui vient après nous, dans ce temps sans mesure, des moyens de compensation pour les distributions dont

vous vous plaignez. Vous reconnoissez un Être suprême, et vos murmures l'attestent; car voudriez-vous adresser des reproches à une aveugle nécessité? Laissez donc faire à celui qui abonde en puissance. *Nous ne voyons que les bords de ses voies*; mais une heureuse pensée ne nous quittera point. Les conceptions du Dieu fort ne sont pas terminées; sa volonté n'est pas anéantie au moment où nous disparoissons de la terre. Il étoit avant son système; il le suit, le maintient; il l'achèvera. Il appellera les justes à lui, et les regardera d'un œil favorable; il leur réserve une place qui sera le second degré de leur destinée, qui les dédommagera des traverses attachées à leurs premiers pas. Et alors, selon l'expression des Livres saints, *ce sera le temps de chaque chose.*

Considérons donc la vie comme ce qu'elle est en effet, comme l'ouverture d'une vaste scène dont le dernier terme nous est inconnu; et ne jugeons pas un commencement comme une œuvre complète. Quelquefois la justice se consomme sous nos yeux; quelquefois elle tarde, et quelquefois elle est gardée pour les *assises* solennelles du Roi de la terre et des cieux. Heureux les hommes dont la cause sera portée à ces

grands jours; heureux s'ils ont aimé Dieu, s'ils l'ont servi, s'ils ont eu confiance en leur juge! *Et Dieu dit à Noé : Entre, toi et toute ta maison, dans l'arche, car je t'ai vu juste devant moi en ce temps.*

Nous avons vu de nos jours une révolution qui nous a paru semblable à un déluge; et nous aurions pu dire avec Moïse, en parlant par images, que *toutes les fontaines du grand abîme s'étoient rompues, et que les bondes des cieux s'étoient ouvertes.* Un juste, entre plusieurs, avoit frappé vos regards; il étoit élevé sur le trône, et tous les symboles de la grandeur, tous les rayons de la gloire environnoient sa personne; mais surtout il aimoit le bien, il cherchoit à le faire, et il rapportoit à son Dieu le pouvoir dont il étoit dépositaire. Vous l'avez vu dans l'abandon, poursuivi par ses ennemis, en proie à leur aveugle fureur; et vous avez attendu jusqu'au dernier moment sa délivrance. Vous avez cherché des yeux l'arche sainte qui pouvoit lui servir d'asile; elle n'est point venue : et quand vos espérances ont été trompées, vous avez murmuré contre la Providence, et vous avez osé l'accuser dans votre cœur et dans vos discours. Y pensiez-vous? Ah! que n'avez-vous imité l'inno-

cente victime ! elle étoit environnée des horreurs de la mort, que son âme continuoit à bénir le nom de l'Éternel. Oui, celui qui faisoit tant de pertes en quittant la vie se confioit à son créateur; et jamais une incertitude ne vint le troubler; jamais du moins il ne se permit un murmure contre le souverain dispensateur des événemens. Ah! n'en doutons point, il l'aura trouvée, cette arche de salut que vous réclamiez pour lui; il l'aura trouvée; non pour se mettre un moment à couvert des méchans en passage sur la terre, mais pour arriver au séjour de l'éternelle paix. Ne la voyez-vous pas, la barque du Seigneur, qui vient chercher les justes au moment où la mort les a séparés de leur séjour d'épreuve; la voilà qui sillonne le temps, cet océan sans bornes, et qui va de mondes en mondes y prendre les élus du Dieu de l'univers. Nous le reconnoissons, ô notre souverain maître! les cieux et les abîmes vous sont ouverts pour récompenser ou pour punir; et les petites gradations qui marquent ici bas votre justice et votre providence, sont imperceptibles dans l'immensité de vos plans, dans la succession infinie de vos répartitions et de vos décrets.

Ah! vous nous l'avez bien dit : *Vos pensées*

ne sont pas nos pensées, et vos voies ne sont pas nos voies. Dieu de bonté, faites grâce à notre impatience, à nos discours inconsidérés, à nos criminels murmures. Voici, nous serons plus sages; et, renonçant à nos censures orgueilleuses, nous ferons un meilleur usage du plus beau de vos dons, de cette raison que nous tenons de votre magnificence. Oui, nous respecterons vos voies; nous nous humilierons devant vos pensées, et nous adorerons votre providence éternelle: *Elle a soin des lis des champs, qui ne sèment ni ne moissonnent.* Comment nous abandonnerait-elle, nous qui avons été appelés à connoître les merveilles de votre puissance et la grandeur de votre bonté? Nous sommes l'œuvre de vos mains, et nous serons encore vos enfans par notre amour, par notre reconnoissance, par une confiance exempte de doutes. C'est à votre voix que les ténèbres du néant se sont changées pour nous en clarté, et ce sera de même par votre volonté toute-puissante, que les notions vagues et ressemblantes des habitans de la terre se fixeront un jour, et deviendront pour eux une science certaine. Temps heureux que nos vœux appellent, époque de lumière et de gloire, pouvons-nous l'espérer,

pouvons-nous l'attendre? Ce sera le sujet de notre premier Discours; revenez le méditer avec nous, et demandez humblement à l'Être suprême d'animer votre piété, d'affermir votre foi, afin que ses promesses vous touchent et que sa parole vous soit agréable. Ah! puisse-t-il nous aider à verser dans votre âme de nouvelles consolations; puisse-t-il nous aider à vous parler dignement et avec une sainte autorité du dernier accomplissement de sa Providence, de cette vie future où un compte nous sera demandé, un compte dont nos craintes ou nos espérances sont déjà le présage; nos agitations, nos remords, le formidable signal.

O Dieu! soyez avec nous; et si votre justice nous effraie, que votre bonté, votre inépuisable bonté, nous donne la paix. Et à ceux que vous aimez, laissez-leur espérer *que s'ils ont semé quelquefois avec larmes, ils moissonneront avec chant de triomphe.* Être des êtres! Dieu de charité! ne nous rejetez pas; et vous souvenant de notre foiblesse, daignez nous tendre une main secourable. Nous ne sommes rien sans vous, rien que par vous; et dès notre naissance, dès nos premiers pas dans la vie, nous sommes l'expression et le type

de votre Providence. C'est elle qui nous garde et qui nous rassure; invoquons son secours, mais attendons ses jugemens avec espoir et avec patience. Le Maître du monde, présent à tous les temps, présent à tous lieux, nous entend, nous écoute; il nous répondra quand il le voudra; et comme *nos voies ne sont pas ses voies, et nos pensées ne sont pas ses pensées*, de même aussi nos espaces ne sont pas ses espaces, et nos momens ne sont pas ses momens.

DISCOURS IV.

De l'immortalité de l'âme.

La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. *Ecclésiaste, Chap.* 8, ℣. 3.

Nous venons vous entretenir aujourd'hui du premier, du plus grand de vos intérêts; d'un intérêt devant lequel la fortune, les honneurs, la gloire du monde, ne sont rien. Toutes ces vanités périssent avec vous, et souvent leur ruine précède la vôtre; souvent elles nous délaissent au milieu de cette vie d'un moment que nous avons à parcourir; *mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*, et c'est là le texte que nous avons choisi pour méditer avec vous sur l'immortalité de l'âme, sur cet immense avenir qui doit attirer toute notre attention et remplir toutes nos pensées. O Dieu! c'est en tremblant que votre serviteur regarde le sujet dont il doit parler au peuple qui l'entoure, aux fidèles qui viennent chercher dans votre temple des paroles de consolation. Ah! faites

qu'ils s'en retournent avec espérance; faites qu'ils s'en retournent pénétrés de confiance dans les éternelles bontés de leur souverain Maître et dans sa puissance infinie. Qu'un rayon d'en-haut les éclaire, et répande dans leur âme une douce lumière; que la grâce du ciel leur inspire d'avance ce calme, ce repos, heureux avant-coureurs de tous les sentimens religieux. *Alors j'entendis une voix du ciel qui me disoit, écris : Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur; oui, dit l'esprit, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.*

C'est dans les Livres saints, écrits avant la révélation, que nous avons choisi notre texte : *L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Cette parole est de Salomon; et nous venons développer la vérité qu'elle atteste, sans recourir en ce jour au langage solennel du Nouveau Testament; ainsi, nous déduirons nos preuves des perfections de l'Être suprême et de notre propre nature. Ce seroit intervertir l'ordre et la succession des idées, que d'en appeler de prime abord aux déclarations et aux promesses de la religion chrétienne; elle viendra, cette religion, augmenter, affermir nos espérances; et nous lui rendrons cependant

un hommage à l'avance, si nous cherchons dans nos sentimens les plus élevés le type ou la première trace du plus important de ses dogmes. Et n'est-ce pas de tous les temps que Dieu s'est révélé à l'homme, puisque, dès l'origine du monde, il a déployé dans l'univers le spectacle de sa puissance, les miracles de sa sagesse, les signes éclatans de sa bonté ?

Entrons dans le sujet que nous nous proposons de traiter.

Dieu nous rappellera-t-il à lui, quand notre passage sur la terre sera terminé, ou nous rejettera-t-il de sa présence après nous avoir aimés ? Nous éteindra-t-il dans le néant, après nous avoir ornés d'une portion de ses attributs, après nous avoir permis de le connoître et de l'adorer ? Et le dernier trait de sa puissance sera-t-il la vie ou la mort ? Quel doute et quelle alternative ! et il s'agit pour nous de l'éternité !

Suivons notre route, et cherchons les vérités ou les vraisemblances qui doivent fixer notre jugement.

Dieu peut-il faire que notre âme soit immortelle ; Dieu le voudra-t-il ? Voilà les questions que nous sommes obligés d'exa-

miner; et la première fixera d'abord notre attention.

Si nous n'avions pas été les témoins du déclin de nos forces physiques et de l'engourdissement de nos sens, jamais l'homme en pleine vie n'auroit eu la prévoyance ou le soupçon de sa mort, tant la prolongation de l'existence est une idée plus simple que sa discontinuité. Pourquoi donc regarderions-nous comme une disposition surnaturelle, comme un résultat impossible, la conservation de notre âme, la perpétuité de cette autorité spirituelle dont le terme, s'il en est un, échappe à nos observations? Dira-t-on que notre âme est matérielle, et qu'elle doit suivre la destinée de l'être corporel dont elle est la souveraine; qu'elle doit avec lui s'évanouir ou se disséminer, se changer en poussière? Mais où est l'homme mortel qui l'a vue, cette âme; où est l'homme de génie qui l'a connue autrement que par les facultés miraculeuses dont elle est douée?

Nous appelons l'âme un esprit, et nous ne l'honorons pas encore assez. Plus clairvoyans, peut-être nous lui trouverions un rapport avec l'essence divine. Ah! que ne pouvons-nous un moment nous séparer de nous-mêmes,

pour contempler en simples observateurs ce foyer de tant de pensées, ce principe moteur de tant de volontés efficaces! nous nous prosternerions alors devant une existence mystérieuse, dont les attributs sont si merveilleux. Mais, occupés à diriger vers un but nos facultés spirituelles, nous ne donnons pas un moment à l'admiration du majestueux pouvoir dont nous avons reçu l'investiture du Roi de la terre et des cieux. Nous sommes le plus étonnant des phénomènes, et nous n'y pensons jamais; ou si nous le faisons, c'est avec distraction, souvent avec dédain, quelquefois même avec injure. Oui, vous vous insultez vous-mêmes, vous qui, sur la foi périlleuse de prétendus philosophes, assimilez votre âme à une matière organique, et qui mettez en doute jusqu'à votre liberté dont vous avez cependant un sentiment si réel. Ah! cessez de vous montrer les disciples ou les imitateurs de ces hommes tellement égarés par une fausse vanité, qu'ils sacrifient la gloire de leur plus belle prérogative au mérite de la singularité, et au petit honneur d'un petit système.

OEuvre magnifique du Dieu fort! âme sublime! ils ne parviendront point à vous avilir; vous portez l'empreinte de votre Auteur, les

signes de sa puissance; et parce qu'il est éternel, vous serez immortelle. Sans doute l'instrument qui vous a été confié sur la terre est périssable, mais vous êtes distincte de lui; et comme l'Être suprême reste le même au milieu des modifications diverses de ses mondes et de ses créatures, vous qu'il a formée à son image, âme intelligente et spirituelle, vous subsisterez après la séparation des élémens matériels qui ont été soumis à votre empire. Et déjà ne voyons-nous pas que, si notre pensée s'obscurcit ou devient pénible, lorsque notre corps s'affoiblit, le sentiment du *moi* demeure en son entier. Ce sentiment singulier n'est suspendu que pendant le sommeil, et suspendu même imparfaitement; mais il renaît ensuite, et il règne en observateur et en maître au milieu des combats de notre esprit contre nos sens. Nous éprouvons même qu'il pourroit subsister abstraitement, et sans aucune de nos facultés physiques.

Il y a donc tout à la fois liaison et séparation entre notre être matériel et cette puissance spirituelle qui combine, prévoit, médite et réfléchit; de même qu'il y a liaison et séparation entre notre faculté pensante et notre volonté; de même enfin qu'il y a liaison

et séparation entre notre système intellectuel tout entier et le sentiment intime de nous-mêmes ; entre toutes les parties de notre organisation, et ce *nous*, ce *moi*, placé au centre, et le chef, pour ainsi dire, de notre république individuelle.

Encore un moment de votre attention, avant de terminer une méditation métaphysique que nous n'aurions pu écarter sans négliger une partie essentielle de notre sujet.

La trame du sentiment intuitif qui compose notre identité, qui constitue en quelque manière la possession de nous-mêmes, cette trame est formée par le souvenir ; et, en l'admettant, nous serions *nous* encore dans un autre corps ; nous serions *nous* encore avec de nouvelles facultés spirituelles. La continuation de ce souvenir suffiroit donc pour consacrer notre immortalité. Diroit-on cependant de cette continuation, qu'elle est au-dessus des pouvoirs du souverain Auteur de la nature ? Quelle démence ! Et si nous osions appliquer les mots de plus ou moins aisés, plus ou moins difficiles, à des miracles qui passent notre entendement, nous dirions que la perpétuité de souvenir nécessaire pour maintenir notre être individuel, est un phénomène supérieur en

apparence à la création de notre esprit, à la formation première de tout ce qu'il y a d'admirable dans notre existence.

Prenons-y garde ; le doute sur l'immortalité de l'âme n'est introduit, n'est favorisé, que par le doute sur l'existence d'un Être suprême; car si l'on étoit pleinement convaincu qu'un Dieu créateur a fait sortir l'univers du néant, qu'il en est l'ordonnateur et le soutien, comment disputeroit-on sur aucun des degrés de sa toute puissance? *Il a dit, et la chose a eu son être ; il a parlé, et la chose a comparu.* Ah! si vous croyez à ces paroles, si vous recevez l'idée sans bornes qu'elles présentent, pourquoi rejetteriez-vous la vérite annoncée dans notre texte : *La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné?*

Nous venons d'examiner notre sujet dans ses rapports avec la puissance divine : étudions-le maintenant d'une autre manière, et en cherchant à nous former une idée juste des intentions de l'Être suprême, une idée juste, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de ses vues et de ses projets sur nous.

Nous nous proposons encore, en remplissant cette tâche, de prendre uniquement notre

raison pour guide; et de nous tenir ainsi, comme nous l'avons annoncé, hors du cercle lumineux tracé par la religion révélée.

Quels sont les premiers élémens de nos recherches sur les desseins de l'Être suprême; quels sont les premiers secours offerts à l'homme, de tous les temps et de tous les pays, pour asseoir sa croyance ou ses conjectures dans une question si vaste et si profonde? C'est, il nous semble, l'aspect des œuvres de la Divinité; l'étude de nous-mêmes; de nous, êtres les plus distingués entre les êtres; et par-dessus tout, une méditation attentive sur les perfections du Maître du monde.

Nous jugeons, nous croyons Dieu d'une puissance sans bornes, en contemplant les phénomènes innombrables dont l'univers est le glorieux assemblage. Nous sommes remplis de confiance dans sa bonté, en observant que toutes ses œuvres ont un rapport avec la félicité des êtres animés. Enfin, nous croyons à la grandeur de ses conceptions, à la hauteur de ses pensées, en voyant le système entier de la nature empreint d'une majesté qui saisit notre admiration et nous remplit d'étonnement.

C'est en nous rappelant ainsi les perfections

de l'Être suprême, c'est en nous les représentant de tous nos moyens, que nous pourrons juger avec vraisemblance de ses projets sur la race humaine, et de la part qu'il nous a faite dans l'ordre universel dont il est l'auteur.

Remarquons d'abord une vérité importante, et qui exige de votre part un peu d'attention. Tout semble annoncer que dans le plan du Créateur il y a deux systèmes distincts : l'un a pour but le maintien uniforme des espèces; l'autre la perfection progressive des individus; et l'homme seul, dans sa nature, appartient à ce dernier système. Il est bien classé dans une espèce, comme les plantes et les animaux, mais son mérite distinctif est individuel; car il n'est pas soumis aux lois toujours égales de l'instinct ou de la végétation. Il est doué d'intelligence; il jouit de la liberté; et, selon l'usage qu'il fait de ces nobles facultés, il devient plus ou moins moral, plus ou moins parfait; enfin, il y a d'homme à homme de telles différences, que, sous le rapport de l'esprit et du sentiment, chacun d'eux paroît un être particulier. Peut-être même que la plus grande beauté de l'homme tient à des qualités personnelles; car ce n'est point en commun avec son espèce qu'il s'améliore, qu'il se perfectionne,

qu'il étend ses lumières et qu'il prend possession de l'avenir par la force de son génie. Nous croirons donc avec vraisemblance que Dieu, en traçant la carrière des hommes, en réglant leur durée, ne les a pas réduits à cette rotation de vies, de morts et de renaissances, qui forme dans la nature la perpétuité des espèces; mais il les a rangés sur une autre ligne; et après les avoir appelés à cette variété d'actions et de pensées qui dérive de la liberté; après avoir regardé leur marche, leurs progrès vers la perfection, il fera leur sort, un à un, dans les temps éternels dont il dispose.

Et déjà, ne nous a-t-il pas donné des arrhes de l'immortalité, en offrant l'avenir à notre prévoyance, en permettant à notre imagination de le parcourir; et plus que tout, en nous pénétrant d'une ardente espérance? Ces beaux attributs de notre âme ne seroient-ils qu'une illusion; ne seroient-ils, avec ce monde, qu'une apparition théâtrale? Tant de facultés merveilleuses seroient-elles un vain ornement, et, pour ainsi dire, un simple cothurne, que les générations se passeroient les unes aux autres? Et cette suite de fictions, cette scène mouvante, nous la réunirions à l'idée d'un Dieu de vérité et d'un Dieu qui peut tout!

Guidés par notre respect, considérons autrement le maître souverain de l'univers; ce qu'il nous laisse entrevoir, il nous le destine; ce qu'il nous a permis d'espérer, il nous le tient prêt. Il n'est aucune illusion, aucune fausse apparence dans les vœux de nos sens, et tous ont un terme effectif; pourquoi serions-nous trompés par nos désirs les plus sublimes, par les convoitises et par l'attente de notre esprit? Enfin, tout est en communication dans la nature; comment nos espérances, comment nos pensées intérieures n'appartiendroient-elles qu'à elles-mêmes?

Faites encore avec nous une observation importante. Nous sommes au milieu d'un système physique où tout est complet, où tout semble achevé. Les sphères célestes suivent avec une régularité parfaite la route qui leur est tracée. Les plantes et les fruits de la terre obéissent de même, et toujours uniformément, au principe de végétation qui les anime. Toutes les forces de la nature ont le degré d'action qui leur est propre; et les divers élémens, par leur admirable harmonie, répondent exactement aux vues du Créateur; enfin, les animaux, renfermés dans les limites de leur instinct, y font leur tâche aussi, et l'acquittent

en son entier. Tout semble donc autour de nous avoir atteint son but, ce but fixé par le souverain Auteur des mondes et de l'univers. L'homme seul, avec une carrière immense offerte à ses regards, n'y fait durant sa vie que des pas incertains ; il voit un terme, il voit la perfection, et il n'y arrive jamais ; jamais, à son jugement même, et de son propre aveu. Est-ce en effet sous le rapport de la morale et de la vertu qu'il s'examine et se considère ? Il s'adresse des reproches ; il vit de regrets ; et rarement à la fin du jour est-il en pleine paix avec sa conscience. Quelquefois ses passions l'ont détourné de sa route, et plus souvent ses foiblesses ont ralenti son courage. Il se repent, il forme des projets d'amélioration ; mais il les assigne au lendemain, et ce lendemain ressemble encore à la veille. L'homme donc, sous le rapport de la morale, a toujours à gagner, a toujours des progrès à faire.

Enfin, à côté d'un monde physique où tout est complet, où les moyens sont en accord avec le but, le monde moral nous paroît dans une sorte de confusion ; mais les caractères de beauté dont nous le voyons empreint, suffisent pour nous apprendre qu'il est la plus

grande œuvre de l'Éternel, et que toutes les autres y sont subordonnées ; ainsi, n'en doutons point, le temps l'achèvera. Et jusque-là soyons contens, soyons glorieux d'être les héros du système conçu par notre Dieu, et dont il n'est permis qu'à nous sur la terre de chercher le secret et d'approfondir le mystère.

Le dernier but est encore pour nous à distance, mais un jour nous le connoîtrons ; et pourtant c'est avec ce but, avec ce magnifique terme, que notre âme immortelle est dès à présent en rapport et en harmonie : dès à présent ; vérité importante et sur laquelle nous arrêterons un moment votre attention.

Examinez l'homme avec nous dans son essence morale, dans les développemens de son esprit. Il observe, il étudie, il rassemble des connoissances ; et malgré ses travaux, malgré tous ses efforts, sa vie entière ne paroît qu'un commencement, ne semble qu'un apprentissage ; et en regardant ce singulier tableau, on est toujours entraîné à chercher dans un avenir inconnu la suite du présent et son interprétation. Ah ! si j'avois su, si je pouvois savoir ! voilà le langage secret de tous les hommes, soit qu'ils s'occupent de leurs intérêts person-

nels, soit qu'ils se livrent à des méditations plus générales. Ils sont en mouvement continuel, ils sont toujours en marche; et le point de repos, le point d'arrivée, qui n'est pas sur la terre, doit exister ailleurs. Oui, il y a dans nos facultés morales quelque chose qui passe ce monde. Et déjà ne voyons-nous pas que tout a été fait pour l'avenir dans notre organisation spirituelle; ne voyons-nous pas que nos sens seulement ont le présent pour consigne, mais que tous les plaisirs, toutes les jouissances de notre esprit, tiennent ou au moment qui va suivre, ou au moment que notre imagination a placé dans un plus grand éloignement? Ainsi, lorsque nous travaillons avec courage, c'est que notre attention se livre alternativement ou à l'espoir de vaincre une difficulté prochaine, ou à l'attente d'un salaire, ou simplement à la perspective du repos dont nous jouirons au terme de notre entreprise, à la fin de notre tâche.

Ainsi, c'est toujours l'avenir qui occupe notre pensée; c'est lui qui devient, pour ainsi dire, le siége de notre existence morale; notre esprit n'est au présent qu'en apparence. Il en est de même des triomphes de notre amour-propre; car la louange ne nous rend heureux

qu'en réveillant en nous l'idée de notre supériorité, idée à laquelle des avantages vagues ou lointains sont attachés dans notre opinion. Il en est de même encore de la conquête et de l'accumulation de l'argent. Il en est de même des promotions aux honneurs et aux dignités; enfin, de tout ce qui est plaisir d'imagination et de perspective : ainsi cet esprit dont nous sommes investis, cet esprit qui compose notre essence et notre autorité, cet esprit *qui doit retourner à Dieu qui l'a donné*, est, dès cette terre, une image, un signal de l'avenir; et il appartient évidemment à un autre règne que notre organisation matérielle.

O Éternel! vous n'avez pas voulu que nous eussions sur notre propre nature des notions plus éclairées; mais l'ignorance où nous sommes tenus, cette ignorance, rapprochée de la vaste étendue de nos découvertes, a quelque chose de mystique; et, en nous préparant à la foi religieuse, elle doit élever notre pensée à ce Dieu tout-puissant, seul ordonnateur, seul dépositaire des miraculeux secrets au milieu desquels nous sommes placés, et dont nous faisons nous-mêmes partie.

Nous avons osé fixer un moment nos observations sur tout ce qu'il y a de plus fin dans la

métaphysique de notre constitution morale. Nous voulions y chercher un renseignement, un indice de plus, sur notre destinée future. Nous allons maintenant vous montrer un signe plus visible de la réalité de nos espérances; et c'est encore dans notre propre nature que nous croyons le trouver. Ne nous refusez pas votre attention, lorsque nous vous entretenons d'un si haut intérêt.

Qui de nous ne connoît pas ce sentiment intérieur présent à toutes nos actions, à toutes nos pensées, et auquel nous avons donné le nom de *conscience;* tribunal redoutable où nous comparoissons nous-mêmes devant nous-mêmes; magistrature suprême placée en nous et au-dessus de nous, et peut-être le plus merveilleux phénomène de notre nature spirituelle? Je le demanderai maintenant: cette conscience, notre juge sévère, auroit-elle une fausse mission, un pouvoir usurpé? Non sans doute; et pourtant sa voix imposante, son auguste langage, seroient évidemment en disproportion avec les questions que nous aurions à résoudre, si nos spéculations et nos pensées avoient pour tout espace le cercle étroit de la vie. Certes le juge seroit trop grand, le tribunal trop majestueux pour un si petit district.

Qu'alors même il seroit aisé de refuser son hommage et son obéissance à cette autorité intérieure, et de disputer son titre ! on entreroit du moins en controverse avec elle ; on opposeroit à ses préceptes le triomphe des méchans, les revers des justes, et l'on se joueroit de ses condamnations.

C'est au nom de l'avenir que notre conscience nous intimide, et c'est à notre âme impérissable qu'elle s'adresse : sa patente lui vient d'en-haut; c'est du Dieu des temps quelle l'a reçue, et c'est de lui qu'elle tient le courage et la force dont elle a besoin pour être respectée.

La conscience de l'homme est encore, sous un nouveau rapport, le signe et le présage d'une seconde vie. C'est elle, c'est notre conscience qui nous avertit de bonne heure du mérite de la morale, et qui nous entraîne au culte de la vertu dans tous les momens où nos passions nous laissent à nos sentimens naturels. Enfin, c'est elle qui nous porte à réunir l'idée d'un Dieu et l'espoir de lui plaire, à notre respect pour les droits des autres hommes, et à notre bienfaisance envers nos semblables.

L'impression rapide, involontaire, que fait

sur notre âme le récit d'une action généreuse n'est inconnue de personne, pas même des méchans; car ils ne sont devenus tels que par degrés, et souvent ils ont commencé par rendre hommage aux lois morales et religieuses: ils étoient jeunes alors; et nouvellement engagés dans la carrière de la vie, ils conservoient encore l'empreinte de la nature; mais c'est au fond des cœurs restés fidèles à leurs premiers penchans que la vertu se peint avec des caractères célestes, et qu'elle nous paroît un gage de l'immortalité. Ah! vous, que le hasard ou votre destinée auroit appelés à connoître parmi les hommes, un être de choix dont les perfections auroient frappé vos regards, une personne remarquable par la pureté de ses mœurs et l'innocence de ses pensées; une personne animée de la plus douce et pourtant de la plus sérieuse piété; en adoration devant son Dieu, et n'aimant pas moins sur la terre tout ce qu'elle devoit aimer; pleine de reconnoissance pour l'Auteur de ses jours, et cherchant à l'exprimer par des œuvres de compassion envers l'infortune; sage et modeste dans les succès; patiente et résignée dans les revers; indulgente envers les autres, et sévère pour elle seule;

enfin, toujours émue, toujours craintive en réfléchissant aux foiblesses inséparables de la nature humaine, et ne reprenant un heureux courage qu'après avoir saisi par la foi les espérances religieuses, après s'être fait une image vivante des inépuisables bontés du Maître du monde : ah! si le hasard ou votre destinée vous avoit appelés à connoître, à contempler un être si parfait, si préparé pour un céleste séjour et par ses espérances et par ses vertus angéliques, comment pourriez-vous croire à la fausseté d'un si beau signe de l'immortalité de l'âme, et comment pourriez-vous adopter l'épouvantable système d'une destruction sans retour? Non, non, vous direz, vous répéterez avec le Sage : *La poudre retourne dans la terre d'où elle est sortie; mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.*

Et que seroit-ce encore, si un homme dont les qualités morales attiroient votre hommage, n'avoit connu de la vie que ses traverses; s'il étoit accusé, poursuivi par la haine; s'il succomboit sous les atteintes de la calomnie; si, toujours bon, toujours juste, il étoit entraîné dans les réduits obscurs destinés à la vengeance des lois; s'il y restoit sans amis et sans défenseurs; s'il périssoit enfin, la vic-

time des méchans, et la proie sanglante du crime? Ah! croiriez-vous que nulle réparation ne lui fût destinée? croiriez-vous qu'une sentence exterminatrice, rendue au nom de la tyrannie, fût son dernier jugement? croiriez-vous que le monde, ce chef-d'œuvre d'harmonie, eût été formé pour devenir le théâtre du désordre moral? Et en est-il de plus grand que l'injustice? Croiriez-vous enfin que l'avenir fût sans correspondance avec le passé? Non, l'Éternel est toujours l'Éternel et le Tout-Puissant: le Dieu de l'univers ne reculera point devant des pygmées qui insultent à ses lois, et qui veulent être inhumains, quand il est pitoyable; haineux, quand il pardonne; despotes absolus, quand il a daigné nous donner la liberté pour guide; et destructeurs de tout, quand il a tout créé. Laissez, laissez venir le jour des éclaircissemens, et vous saurez avec certitude qu'il n'est rien d'incomplet dans les œuvres du Seigneur. Laissez venir le jour où l'Éternel, ami de la justice et de la bonté, interrogera *cet esprit*, cette âme immortelle *qui doit retourner à lui*; et sa parole alors, qui fera trembler les uns, qui consolera les autres, sera pour tous les êtres intelligens une in-

struction solennelle, et l'éclatante explication de ce magnifique univers.

La nature de notre esprit, le mystère de notre conscience, le culte involontaire que nous rendons aux idées de morale, l'oppression fréquente des gens de bien, et, par-dessus tout, la bonté, la sagesse, la puissance infinie de l'Être suprême; voilà les principales considérations qui nous ont servi à diriger ou à soutenir votre croyance au dogme précieux de l'immortalité de l'âme.

Nous devons maintenant vous présenter un nouveau motif d'espérance. Nous le cherchons, nous le trouvons encore en nous-mêmes, dans cette nature sublime où tant de phénomènes sont réunis et où nous distinguons l'empreinte de la Divinité mieux que dans aucune autre de ses conceptions magnifiques.

Nous aimons, nous savons, nous désirons aimer; et ce sentiment, inaltérable en nous, répand une grande lumière dans la route que nous suivons; c'est un guide de plus pour atteindre à la connoissance de notre avenir. Et d'abord, rendons hommage au Maître du monde de ce qu'il nous a fait part du premier de ses plaisirs: oui, le premier sans doute;

car s'il n'avoit pas aimé, auroit-il multiplié comme il l'a fait les êtres animés, et les auroit-il doués de tant de sensations fortunées? Ah! soyez à jamais béni, ô notre Dieu! pour avoir daigné dire en nous créant : Qu'ils aiment et qu'ils soient aimés; pour avoir daigné nous appeler à cette prérogative suprême de l'âme, dont le charme est inépuisable, et qui semble nous approcher de vos perfections adorables.

Une réflexion s'offriroit à nous, si nous voulions examiner, étudier avec l'esprit, ce sentiment qui nous transporte dans un objet chéri, et qui place en lui tous nos intérêts. N'est-ce pas là l'image d'une seconde vie? n'est-ce pas une transformation de l'amour de nous-mêmes, de cette nature imparfaite, en une plus pure et plus indépendante de nos liens personnels; n'est-ce pas enfin le symbole de la continuité du *nous* avec une nouvelle essence? L'idée est trop vague pour être soumise à l'appréciation d'un raisonnement méthodique; mais notre imagination ne la rejette pas; et nous avons besoin de plus d'un sens moral pour pénétrer avec nos seules forces dans les mystères qui sont devant nous.

Laissons là néanmoins, quand nous le pouvons, les aperçus métaphysiques, et considérons dans toute sa simplicité le sentiment qui ouvre notre âme à de nouvelles espérances. Nous aimons, nous savons, nous désirons aimer; et le plus souvent nous y sommes contraints par une autorité inconnue, par un empire indéfinissable. Nous vivons alors en entier dans l'objet de notre tendresse et de notre prédilection. Tout autre intérêt s'éloigne de nous, et nous devenons, ou nous croyons être étrangers à nous-mêmes. La mort, la terrible mort, est-elle venue briser l'idole de votre cœur, elle n'a pu vous enlever ce profond souvenir qui vous retrace à chaque instant l'objet de votre culte. Il n'existe plus en notre présence, l'ami que nos regrets poursuivent; il échappe à nos regards, mais nous communiquons avec lui par la pensée; il n'est plus sur la terre, et nous lui parlons, notre âme le cherche, notre âme le trouve encore; et s'élançant dans l'avenir, elle voit, par l'espérance, le terme de ses vœux, ce lieu de réunion où toutes les pertes seront réparées, où toutes les larmes seront taries. O Dieu qui, en éloignant de nous, selon votre volonté, cette tendre mère, cet enfant chéri, ce mari fidèle,

cette épouse adorée, nous avez toutefois permis de garder dans notre cœur leur vivante image; ce n'est pas sans motif que vous l'avez fait; vous vouliez, généreux protecteur, nous laisser un gage de vos dispositions futures, de vos intentions bienfaisantes. Confiez-vous, âmes sensibles, à cette garantie; ce n'est pas d'une illusion que l'Être suprême se seroit servi pour adoucir vos peines : il est le dispensateur, le dépositaire éternel des réalités; que pourriez-vous craindre? Et pourquoi voudroit-il associer une fiction à tout ce qu'il y a de plus beau dans notre nature morale, à l'amour et à la fidélité? N'est-ce pas avec ces sentimens, ces émotions sublimes, que nous adorons notre Dieu, que nous sommes près de lui, nonobstant son infinité? Aimons, aimons toujours, et nous revivrons. Sortons de nous-mêmes par un mouvement de tendre affection, et nous croirons appartenir à une autre existence; et nous découvrirons à l'avance cet asile hospitalier qu'un Dieu d'amour et de bonté promet aux âmes sensibles. Ah! nous vous y trouverons, vous que nous pleurons, vous qui nous avez assigné ce rendez-vous et par vos dernières paroles et par vos derniers regards. Nous n'en serons pas rejetés;

ce sont les Anges d'un Dieu de miséricorde qui en défendent l'enceinte. Non, vous ne nous avez pas dit un éternel adieu, lorsque vos forces abattues ont expiré sur un sein fidèle, lorsque cette vie d'un jour s'est évanouie dans nos bras. Votre âme immortelle est retournée vers son Créateur, plus épurée que jamais; elle est peut-être aujourd'hui, par ses invocations et par ses prières, notre soutien, notre meilleure assistance. O notre Dieu! nous n'oserions vous dire, à l'aspect de tous les biens dont vous avez enrichi la terre; nous n'oserions vous dire, donnez-nous-les encore : car un jour, un seul jour, étoit déjà trop pour nos droits; mais en nous permettant d'exister dans un autre, vous avez en quelque manière ennobli les vœux que nous formons pour une seconde vie, et nous ne craignons point de vous les adresser.

Ah! vous avez aussi de pareils vœux à former; vous, âmes tendres, âmes aimantes, et qui n'avez jamais pu trouver sur la terre une association digne de la délicatesse de vos sentimens. Consolez-vous, vivez dans l'espérance; il y aura pour vous un avenir où la perfection de votre nature trouvera son accord.

O Dieu! quand arrivera-t-il, ce temps que

vous avez caché dans les secrets de votre sagesse; ce temps de bonheur et de gloire, où les justes que vous aurez élus entoureront votre trône et célébreront vos louanges? Ah! qu'il vienne, le jour du Seigneur; qu'il vienne, et que nos cœurs s'y préparent en rejetant les pensées mondaines, ou en les soumettant aux lois de la morale. C'est alors que nous pourrons dire avec hardiesse : *O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! où est ta victoire? La poudre retourne dans la terre comme elle y avoit été; mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné;* à Dieu qui l'a donné, à Dieu qui le rappelle, non pour l'anéantir, mais pour l'unir à de nouvelles destinées. *L'homme est de race divine;* belles paroles de saint Paul. Soyons donc remplis de confiance. L'âme qui a connu son Créateur n'est point de ces œuvres qui doivent périr. L'âme qui a connu son Créateur! ô Dieu! que tant d'honneur soit, par votre bonté, par votre miséricorde, le commencement d'une plus grande gloire; le commencement, le présage de cette immortalité bienheureuse, l'objet constant de nos vœux et de nos espérances! Pénétrons-nous de ces douces pensées, et n'oublions jamais, que, pour en être consolés, pour l'être en tous les temps,

en toutes les circonstances, nous devons aimer Dieu, l'honorer, le servir et nous rendre dignes de ses regards, dignes de le prier, dignes de ses bienfaits et de ses récompenses. C'est là les souhaits, les tendres souhaits que nous formons pour vous; veuille le dieu des cieux les entendre et les exaucer!

SECTION DEUXIÈME.

DEVOIRS COMMUNS A TOUS LES HOMMES.

DISCOURS PREMIER.

Du meurtre, de la violence, et de l'indifférence à la vie des hommes.

Et Dieu dit : *Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusques à moi.* Genèse, Chap. 4, ℣. 10.

Nous avons fixé votre attention sur les vérités fondamentales de notre système religieux. Nous vous avons entretenu de l'existence d'un Être suprême ; de ses perfections, des devoirs généraux que nos rapports avec lui nous imposent ; des voies de sa Providence, et de l'immortalité de l'âme. Notre plan nous conduit maintenant à méditer avec vous sur les divers principes de morale qui doivent servir de règle à notre conduite ; et parmi ces principes, les plus essentiels formeront successivement le sujet de nos Discours.

Nous mettons, avec raison, au premier rang le respect pour la vie des hommes; et nous n'aurions pas besoin d'un grand développement, si nous voulions uniquement aujourd'hui vous inspirer une nouvelle horreur pour le meurtre, attentat abominable et dont notre nature frémit; mais nous nous proposons d'étendre nos réflexions à cette indifférence criminelle avec laquelle les nations et les gouvernemens sacrifient la vie des hommes, ou par un fanatisme d'opinion, ou par des vues ambitieuses et personnelles, ou par un aveugle esprit de guerre et de conquête.

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusques à moi. C'est au meurtrier d'Abel que l'Esprit divin adresse ces paroles; et nous croyons encore entendre leur retentissement, lorsque de malheureuses victimes succombent sous des mains homicides.

C'est le plus grand des crimes qui signala les premiers temps du monde : il sembloit avoir été placé là pour être en vue à toutes les générations, et pour leur inspirer une salutaire épouvante; mais les hommes, emportés par leurs passions, détournent leurs regards des exemples qui pourroient leur imposer

et les contraindre. C'est au ministre du Seigneur à leur parler sans cesse ; heureux, si, par leurs exhortations, heureux, si, revêtant la sainte armure de la religion, ils parvenoient à résister aux principes effrénés de notre âge, et au progrès des idées féroces que des monstres, en horreur à toute la nature, ont propagées parmi nous.

Nous céderons souvent à un sentiment d'indignation, en traitant le premier sujet dont nous avons fait choix ; et comment pourrions-nous le dominer, au milieu des crimes dont le monde présent nous offre le spectacle ! Pressons-nous donc d'examiner, avec l'esprit seul, une question à laquelle on ne peut long temps se défendre de mêler et d'unir toutes les affections de son âme. Oui, il faut de l'empire sur soi pour donner le temps à l'esprit, à tout ce qu'il y a de plus tempéré dans notre nature, d'expliquer les motifs de cette condamnation si fortement exprimée dans les paroles de notre texte : *Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusques à moi.*

Écoutons cependant l'instruction du raisonnement, et demandons-nous d'abord ce qu'est la vie dans un être tel que l'homme, et s'il est permis de s'en jouer ?

est donc votre audace, et quel est aussi votre raisonnement? L'homme, s'il vous paroissoit le produit laborieux d'un être subalterne, attireroit votre ménagement; et comme l'œuvre d'un Dieu tout-puissant, votre respect n'est plus le même. Tremblez que cette insolence ne soit punie d'une manière éclatante; tremblez que ce Dieu, dont vous avez mesuré la puissance réparatrice, dont vous avez fait le compte avec tant de familiarité, ne vous reduise en poussière, et ne dédaigne même de vous dire, comme au meurtrier d'Abel : *Qu'as-tu fait? qu'as-tu fait?* Oserez-vous paroître en sa présence et couvert de ce sang qui *crie de la terre jusques à lui.* Oseriez-vous dire à l'Éternel : Le voici, celui que tu avois doué, dans ton amour, de facultés miraculeuses : nous l'avons tué, parce qu'il nous incommodoit dans les voies de notre ambition, parce qu'il avoit blessé notre amour-propre ou notre vanité. Nous l'avons tué, pour accroître notre dépense de ses dépouilles, et pour nous dispenser de consacrer au travail une portion de notre temps. Qu'est-ce qu'un homme de moins sur la terre? qu'est-ce que les momens retranchés à sa vie? qu'est-ce enfin dans le

cours des siècles ?..... Arrêtez, arrêtez ; et ne joignez pas à un premier forfait des excuses encore plus criminelles.

Jusqu'ici cependant nous n'avons présenté l'homme à ses meurtriers que sous le premier de ses titres. Nous avons dit qu'il étoit l'œuvre de l'Éternel, et la plus belle entre toutes, dans le cercle de nos connoissances. Voyez-le maintenant sous un autre rapport également sacré. Vous semblez l'ignorer ! Cet homme que vous allez frapper, qui va périr sous vos coups, est un être sensible ; il aime, il est aimé ; il connoît le bonheur ; il parcourt, ainsi que vous, les traces du passé et le champ vague de l'avenir ; il a des souvenirs et des espérances. Il est ainsi que vous en relation avec toute la nature ; il est peut-être un père, un enfant, un époux, un ami nécessaire. Il a des liens enfin qui l'attachent aux autres, et des compagnons qui lui sont unis ; et la vie que vous voulez lui ravir se présente encore à ses regards comme un temps de délices. Ah ! si le vide moral que fait souvent un seul être par sa mort précipitée, pouvoit être signalé d'une manière extérieure ; s'il pouvoit l'être par un bruit, par un retentissement dont l'éclat fût proportionné à son effet réel, au brisement

que cette mort occasionne, vous-mêmes, hommes de sang, vous reculeriez d'horreur; mais les regrets de la victime, ses regards sur un monde qui s'enfuit; ses peines, ses angoisses, sont des douleurs silencieuses; et les pleurs d'une épouse, d'un enfant, d'une mère, ces gémissemens éloignés ne frappent point vos oreilles. Hélas! la pierre qui se détache d'un rocher insensible, produit plus de fracas que ce déchirement intérieur dont la mort est le résultat.

Cependant vous tremblez encore, meurtriers de tout rang et de tout état, et vous ne pouvez vous en défendre; vous tremblez, quand votre bras ou votre parole va terminer une innocente vie; vous tremblez, et cet instinct vous avertit qu'un Dieu vous regarde, que le Créateur des hommes a l'œil sur vous, et que bientôt il vous dira, comme à l'assassin d'Abel : *Qu'as-tu fait? Voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusques à moi.*

Hélas! vous le savez : jamais en aucun temps, jamais en aucun âge, les ministres du Seigneur n'ont eu des motifs si puissans pour élever leur voix en faveur de l'humanité, pour exhorter les hommes à respecter le sang de leurs frères; pour leur demander, pour les

supplier de renoncer enfin à se jouer avec tant d'indifférence de la vie de leurs semblables. Attentats ambitieux au dedans; guerre et guerre partout au dehors; la terre est couverte d'un crêpe qui annonce sa désolation. Grand Dieu! c'est à des opinions factices, c'est à des idoles faites de mains d'hommes qu'on a dressé des autels, et les vôtres ont été désertés. Un despotisme inouï, s'aidant d'une aveugle obéissance et d'un fanatisme imbécille, a porté le ravage dans les maisons et la destruction dans les familles. Aucune vertu, même la plus paisible et la mieux reconnue, n'a pu servir de défense. On a fait du mérite un sujet de proscription; des lois, un instrument de haine; de l'égalité, un préparatif à la tyrannie; du mot de *liberté*, un signal d'esclavage; des maximes de morale, un langage d'hypocrisie; de la religion, une insulte à l'Être suprême; et du sang le plus pur, une exécrable orgie. Monumens de l'histoire! vous prêterez assistance aux principes qu'on a délaissés, si vous transmettez aux races futures le récit de nos malheurs; si vous leur apprenez comment on s'est familiarisé avec tous les crimes; comment on s'y est aguerri, du moment où l'on a versé le sang d'une victime innocente, du mo-

ment où l'on a voulu son sacrifice, du moment où on l'a commandé sans remords et sans pitié. Douloureux souvenir, triste et lugubre pensée! Hélas! il est partout *ce sang de notre frère*, ce sang de notre Abel; il est partout pour nous : *sa voix crie de la terre* jusqu'à Dieu; mais ce n'est pas vengeance, c'est oubli, c'est pardon, et pour ses meurtriers et pour ses froids amis, et pour tous *ses concitoyens*.

Passions politiques, que vous êtes terribles! car rien ne vous arrête, rien ne met un frein à votre emportement; et vous arrivez à considérer la vie des hommes comme un léger sacrifice, comparativement au but où vous souhaitez d'atteindre. Écoutez ces orateurs qui, les mains teintes de sang, voudroient associer tout un peuple à leurs fureurs destructives. Celui-là dit qu'on ne peut immoler trop de victimes à la liberté; cet autre, à l'égalité; cet autre, au principe des droits de l'homme; cet autre, au dogme mystique de la souveraineté du peuple; cet autre enfin, professant d'une bouche écumante de rage l'amour dont il se sent enflammé pour les races futures, voudroit sacrifier à ce faux amour, à ce sentiment hypocrite, tous les hommes du temps présent. Insensés! ils se vouent au culte fa-

natique de quelques idées vagues, de quelques idées abstraites, et ils délaissent les saintes lois de l'humanité, ces lois claires, évidentes, et qu'un Dieu bienfaisant avoit gravées au fond de nos cœurs.

Un philosophe de notre siècle, doué d'un grand génie et d'une âme sensible, ne croyoit pas que la liberté même dût être acquise par la mort d'un seul homme; cette opinion qu'il eut seulement le mérite d'exprimer fortement, il l'avoit puisée dans la doctrine parfaite, dans la morale du christianisme. Ah! qu'eût-il dit, si, de nos jours, il avoit vu des millions de victimes, et toutes immolées, non pas à une liberté réelle, mais à une liberté de spéculation; non pas au bonheur des hommes du temps présent, mais aux intérêts prétendus des races futures? Hélas! qu'auront-elles de vous, ces générations à venir; qu'auront-elles de vous pour prix de notre sang ou de notre désolation? Le crime est une mauvaise semence; il n'a jamais produit que des fruits vénéneux.

Cependant, qu'allez-vous faire, vous qui, justement irrités, mais aveuglés par un esprit de vengeance et en proie à toutes ses fureurs, voulez être assassins envers les assassins, et

bourreaux envers les bourreaux ? Arrêtez ; et n'effacez pas la ligne qui vous sépare d'une bande farouche et d'une secte impie. *Ne dis point : Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je ; je rendrai à cet homme selon ce qu'il m'a fait :* voilà les paroles du sage Salomon. La société deviendroit un théâtre de guerre, une scène où tous les crimes se succéderoient, si les hommes, refusant de recourir à la protection des lois, se faisoient justice à eux-mêmes. Une première vengeance deviendroit l'appel d'une revanche ; celle-ci d'une violence nouvelle; et dans ce cercle sans fin, bientôt on ne pourroit plus distinguer les premiers mobiles de tant de désordres.

Eh quoi ! voilà mon père, mon frère, mon enfant, inhumainement massacrés; les tribunaux sont sans force et sans activité ; et vous voulez que, des mêmes armes dont on a fait périr les miens, je ne poursuive pas les brigands, les barbares qui m'ont ôté plus que la vie ! Je veux, je veux que vous soyez chrétiens; je veux que vous soyez les adorateurs du Dieu de paix et de miséricorde ; car vous aussi, vous aurez besoin de sa clémence et de sa bonté ; non pas en ce moment peut-être où vous êtes épris d'un mouvement généreux, mais quand

vous aurez à dérouler devant lui le tableau de vos actions et de vos pensées. Pardonnez, pardonnez, puisque vous désirez qu'il vous pardonne. Mais je vais essayer de vous retenir par une considération prise dans le sentiment même dont vous êtes animés. C'est la mort de vos parens que vous voulez venger; et leur sang, dites-vous, attend une réparation éclatante du seul ami, peut-être, qui leur soit resté sur la terre. Ah! que leur fait cette terre et les injures qu'on y reçoit? ils sont loin de nos intérêts, loin de nos calculs, dans la nouvelle patrie qu'ils habitent; et de là, peut-être, ils contemplent avec mépris toutes nos pensées mondaines, toutes les passions qui nous agitent. Cependant ils vous aiment encore, vous devez l'espérer, vous pouvez le croire; et ce sentiment, le seul lien qui les rattache au monde, leur fait désirer avec ardeur que vous puissiez mériter l'affection du dispensateur éternel de toutes les destinées, afin qu'il vous appelle un jour auprès des amis de votre cœur; auprès du père que vous pleurez, auprès de la mère adorable dont les regards sont encore fixés sur vous; auprès de ces enfans, les objets premiers de votre espérance; auprès d'une chaste épouse qui, loin de vous, se

promène avec mélancolie au milieu des voûtes enchantées du paradis céleste. Ah! n'en doutez point, ces parens chéris, l'objet de vos regrets, et auxquels vous destinez un funeste sacrifice, ces parens chéris en observent les apprêts avec épouvante, et il voudroient pouvoir arracher de vos mains le fer vengeur dont vous êtes armés. Ah! ce qu'ils désirent, ce qui les touche, ce qui forme peut-être l'unique objet de leur inquiétude, c'est que votre moralité se perfectionne; c'est que vous fassiez un pas de plus dans la route de la vertu; c'est qu'une victoire remportée sur votre passion la plus ardente, soit inscrite sur le livre de vie, et rende votre compte meilleur auprès du grand arbitre des actions humaines. Éteignez donc les flambeaux que vous aviez allumés sur l'autel de la vengeance, et renversez l'autel même, si vous en avez le pouvoir : allez adorer le Dieu qui tient dans sa main tous les temps, qui a des époques marquées pour sa justice, et qui n'a pas besoin de vous pour l'exécution de ses décrets : *il a pesé les montagnes au crochet et les vallons à la balance;* il saura bien prendre la mesure des méchans, et apprécier leurs œuvres; et il leur dira, le jour qu'il le voudra : *Maintenant j'ai*

affaire à vous..... Oui, *la fin vient, la fin vient; elle se réveillera contre eux.*

Ce n'est donc point à nous que la vengeance appartient; et devant le tribunal de la religion, une injure reçue ne peut servir d'excuse à un acte de violence. Ne dites donc point : *Comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je ; je rendrai à cet homme selon qu'il m'a fait.* Non, non, *ainsi qu'il vous a fait* vous ne lui ferez point; à moins que vous n'en ayez reçu des services, à moins que vous n'ayez à lui rendre du bien pour du bien; et jamais surtout *la voix du sang de votre frère* ne s'élèvera de la terre contre vous.

O France, que deviendrois-tu à la suite de tant de haines et de tant de crimes! Que deviendrois-tu, si personne ne vouloit rien oublier, ne vouloit jamais pardonner, et si les ressentimens imprimés au fond du cœur des hommes vivans se transmettoient encore en héritage! ce seroit là le feu qui ne s'éteint point, les flammes éternelles.

Ah! combien de coupables j'aperçois autour de ce foyer toujours menaçant! Vous l'êtes, vous qui l'entretenez avec artifice; et vous l'êtes aussi vous qui ne faites rien pour en tempérer l'ardeur dévorante. Vous êtes coupables, vous qui voudriez haïr, qui voudriez proscrire

jusqu'à votre ami, si vous en aviez un, dès l'instant où ses priviléges, ses avantages particuliers résisteroient un moment sous le niveau de l'égalité; dès l'instant où vos mains, rendues si délicates par l'envie, croiroient toucher à la supériorité la plus légère. Vous êtes coupables, vous qui voudriez exciter des craintes, vous qui provoquez les soupçons, afin d'appeler le despotisme ou de le rendre excusable. Vous êtes coupables, vous qui mettez les hommes entre vos décrets et les obligations de leur conscience, et qui faites un délit capital des mêmes résolutions dont la religion fait un devoir. Vous êtes coupables, vous qui voudriez sacrifier au triomphe d'un système le repos et le bonheur de la génération présente; et vous êtes coupables aussi, vous qui voudriez lutter avec violence contre les opinions dominantes, et qui ne laisseriez pas au temps le soin de fixer les vérités et de les placer dans leur rang. Enfin, nous rapprochant plus particulièrement du texte de ce discours, et du genre d'excès dont il retrace l'idée, je dirai que *la voix du sang* de vos frères *crie aussi sur la terre* contre vous, magistrats et législateurs, contre vous, dépositaires de l'autorité suprême, à tel titre que ce

soit; contre vous, lorsque vous dédaignez de donner aux lois l'appui des mœurs, et aux mœurs l'appui de la religion; lorsque vous laissez errer les esprits sans leur donner d'autre centre que vos commandemens ou vos opinions. Ah! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas? l'homme peut devenir un être terrible, lorsqu'il n'est plus entrelassé par les liens de la morale religieuse. C'est bien alors qu'il diroit : *comme il m'a fait, ainsi lui ferai-je;* et la terre, inondée de sang, présenteroit une succession continuelle de crimes et de vengeances, de vengeances et de crimes. O Dieu qui nous l'avez donnée, cette religion sainte, n'abandonnez pas votre œuvre, et faites qu'elle triomphe de la perversité des uns, de l'indifférence des autres. Ils reviendront à vous, ô Éternel! ils y reviendront; car les plus habiles égarent les nations, quand ils se séparent de ces leçons émanées de votre esprit, et qui seront toujours la sagesse des siècles.

Et Dieu dit : Qu'as-tu fait? voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Je m'adresse à vous maintenant, et toujours sous l'autorité divine, toujours au nom des paroles sacrées que je viens de rappeler. Je

m'adresse à vous, princes et rois, ou chefs de républiques; à vous qui voulez la guerre et qui la déclarez; qui la poursuivez avec si peu d'inquiétudes et pour de simples combinaisons politiques. Oui, elles vous regardent aussi ces paroles; et Dieu dit : *Qu'as-tu fait? voici : le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.*

On croiroit, à la manière ardente et légère dont vous décidez de la destruction des hommes, qu'ils sont en vos mains les instrumens d'un jeu d'esprit, plutôt que des êtres organisés pour la vie et pour le bonheur. Ils sont l'ouvrage du Dieu suprême, et vous les dévouez, sans compter, à vos spéculations ambitieuses. Encore une année de guerre, dites-vous, afin de reculer de quelques lieues de pays les limites de l'empire; et cette année coûtera la vie à cent mille de vos concitoyens! Et si les ennemis, ces ennemis politiques, qui demain peut-être seront vos amis, ont vingt mille morts de plus, il y aura parmi vous sujet d'allégresse.

On s'habitue à considérer les hommes comme des quantités; et on les chiffre aussi froidement que des pièces de monnoie.

Et qui le croiroit; ces spéculateurs politi-

ques, si libéraux, si prodigues de la vie des uns, de la fortune des autres, ne sauroient peut-être se rendre compte à eux-mêmes de l'utilité du but auquel ils veulent atteindre. C'est par des idées d'habitude qu'ils croient à l'importance d'une augmentation de territoire, à l'importance d'une nouvelle colonie; mais le rapport de ces avantages avec les sacrifices que la conquête exige, n'occupent jamais leur méditation. Ils se méprennent à chaque instant sur l'intérêt public, et les pauvres humains sont victimes de toutes ces erreurs de calcul. Comment, avec tant d'orgueil, les chefs des nations ont-ils un si grand mépris pour leur espèce? Un sentiment contraire seroit bien plus raisonnable; car les supériorités de convention sont bien peu de chose; et c'est notre nature première, notre nature commune, qui est superbe et l'image du Créateur. Ah! si, pour la mort d'un seul homme, Dieu a dit au meurtrier : *Qu'as-tu fait? voici : la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi*, quelles paroles adressera-t-il aux princes de la terre, s'il les voit sacrifier à leur ambition ou à leurs vengeances des milliers et des milliers de victimes?

Et n'êtes-vous pour rien dans ce forfait,

vous, peuples imbécilles, qui regardez une guerre comme un spectacle, et une bataille comme une scène animée dont votre curiosité se repaît? Vous aviez en mains le sceptre de l'opinion, et vous n'en avez fait aucun usage. Que dis-je! et vous aussi vous voulez des conquêtes; sans réfléchir un moment, que l'accroissement des états appelle le despotisme. Oui, que vos vœux soient remplis, et vous marcherez sous le joug en plus grand nombre; voilà votre profit, et voilà votre aveuglement!

Cependant je vous rends justice; et, je n'en doute point, votre indifférence, votre docile résignation, se changeroient en douleur et en épouvante, si vous pouviez être témoins des malheurs de la guerre; si vous aperceviez avec quelle facilité, avec quelle précipitation les généraux exposent les soldats livrés à leur commandement; et si vous saviez que, dans les combinaisons militaires, la gloire du chef ou sa réputation pèse plus que dix mille vies; si vous voyiez ces bandes guerrières, cette jeunesse en armes, où vous avez, vous, un fils, vous, un frère, emportés par leur courage, courir à la mort en commençant à vivre. Car telle est la guerre et ses travaux pénibles, qu'on ne peut y dévouer, qu'on ne peut sou-

mettre à son fléau destructeur les hommes qui ont eu déjà leur pleine part des délices de la vie; les hommes qui ont éprouvé les traverses du monde; les hommes que des pertes funestes ont isolés, que la fortune souvent a délaissés, et dont l'âme est déjà flétrie par l'injustice et l'ingratitude. Non, il faut pour la guerre cette brillante jeunesse, l'ornement de l'espèce humaine; cette brillante jeunesse qui vit encore d'espérance, qui n'a point été détrompée, et à qui le monde paroît un enchantement. On abuse de son imagination, de son ardeur, de son imprévoyance, pour lui faire aimer les périls, et pour la distraire des idées funèbres qu'une réflexion tranquille ne manqueroit pas de lui présenter.

Ah! si vous les voyiez, ces jeunes soldats, si vous les voyiez, vous, père tendre, vous, mère passionnée, renversés et foulés dans la poussière par les chevaux de leurs compagnons, et délaissés, malgré leurs gémissemens, par des phalanges que rien n'arrête; si vous les voyiez, vous, père tendre, vous, mère passionnée, emportés dans un hôpital où les secours commencent à manquer au nombre des blessés, et où des ouvriers novices viennent en hâte faire l'apprentissage de leur science, au milieu

des cris de douleur des malheureux patiens. Ah! vous frémiriez sans doute à cet affreux spectacle : il a regretté, ce fils, ce malheureux fils, de n'avoir pas péri sur le champ de bataille; il a regretté les soins dont il avoit fait l'épreuve pendant son enfance; il a regretté surtout les derniers embrassemens des auteurs de ses jours : cependant il est près de mourir; lui et ses compagnons n'ont plus qu'un souffle de vie : la tombe est entr'ouverte, et l'on cherche encore à les entretenir du monde et de ses mensonges. On voit, au milieu de ces corps mutilés, et jetés çà et là sur des grabats, à mesure que des tombereaux les apportent, on voit des hommes pleins de vie parcourir les rangs, et dire, avec la morgue du bonheur, à ces infortunés : « Camarades, soyez « contens, c'est au champ d'honneur que vous « avez succombé; soyez contens, vous mourez « pour le roi, vous mourez pour la république! » Les victimes affoiblies ne peuvent plus répondre; mais lorsqu'elles entendent résonner à leurs oreilles ces vaines paroles de gloire mondaine, elles n'y prennent plus d'intérêt; et lorsqu'elles entendent dire à des hommes, ou trompeurs ou trompés, *soyez contens*, leur sentiment intérieur résiste à cette invitation

de parade, à cette invitation tout artificielle. Contens! disent-ils en eux-mêmes et du reste de leur pensée, du reste de leur souvenir; contens ! et nous quittons le monde avant d'en avoir joui; et c'est à l'entrée du banquet que nous sommes chassés. Contens ! et nous mourons. Contens! et nous mourons loin de nos parens qui nous avoient aimés; leurs mains secourables ne se tendent plus vers nous, et nous ne pouvons plus être témoins d'une larme qui nous promette des regrets. Contens ! disent encore quelques-uns, avec un profond gémissement; contens ! et nous perdons l'union qui faisoit notre espérance, cette félicité que les regards de l'innocence et de la pudeur sembloient nous avoir garantie ; et voilà cet anneau, le gage de sa foi.... Qui le reprendra, qui le rapportera arrosé de mes larmes ? Ah! cruels politiques, vous nous avez enlevés aux plus douces jouissances de la vie, à celles qu'un Dieu bienfaisant avoit disposées pour nous; et ce sont des chimères mondaines que vous nous présentez encore à notre dernière heure. Ah! c'est d'un autre temps, c'est d'un autre séjour, c'est d'un autre maître; d'un autre surtout, que des princes de la terre, que nous voudrions entendre parler....

Nous n'en douterons point : si les regrets silencieux que nous avons essayé de vous peindre avoient une consistance, une forme visible, les illusions de l'ambition ne tiendroient pas contre un pareil spectacle ; mais les peines d'un cœur malheureux s'évanouissent avec lui ; et au milieu de la guerre rien ne frappe que la destruction ; et ce ne sont pas les douleurs des mourans qu'on examine, c'est le nombre des morts qu'on suppute et qu'on additionne. Et vous, survivanciers qui faites ces comptes, et dont les yeux ardens courent en même temps à d'autres intérêts, pressez-vous de sentir, de savourer vos forces ; pressez-vous de croire à votre pleine vie, car demain peut-être sera votre dernier jour, et vous aurez aussi des successeurs qui ne songeront point à vous. Ah ! qu'ils sont insensés, et ceux qui commandent la guerre et ceux qui s'en réjouissent, et ceux qui dévouent à la mort tant de victimes, et ceux qui consomment avec tant de bonne volonté ces sacrifices. Les uns deviennent inhumains par spéculation, les autres par docilité. Les uns ordonnent de haïr, sans que leur cœur soit agité ; et les autres haïssent à jour nommé, sans jamais apprendre le motif de leur aveugle passion.

Rapides passagers que nous sommes sur cette demeure ornée des mains du Créateur, et unis par les mêmes liens, organisés d'une manière semblable, étions-nous appelés à tant de querelles? Faites avec nous une réflexion dont nous sommes frappés. Que deux hommes d'un même pays, et conduits par des intérêts différens, se rencontrent sur une terre étrangère et à quelque mille lieues de leur patrie, ils se rapprocheront, ils se croiront de la même famille, ils deviendront des frères l'un pour l'autre. Eh bien! les hommes de l'âge présent, voyageurs de hasard dans l'infinité des mondes, dans l'éternité des temps, ne devroient-ils pas être engagés par cet exil commun, par cette conformité de destinée, à s'entr'aider ou à vivre en paix. Ils se trouvent en effet à une distance incalculable de leur véritable patrie; à une distance au moins incalculable et du lieu de leur départ et du terme de leur voyage; ils sont tous errans dans l'immensité. Et pourtant c'est sur cette demeure d'un instant qu'ils se font la guerre et qu'ils s'entre-détruisent. O folie des folies! ô ignorance profonde de notre petitesse et des grandeurs qui nous environnent!

C'est par la morale, et par elle seule, que

nous sommes en rapport avec tout; avec le connu et avec l'inconnu, *avec les choses passées et avec les choses qui sont à venir.* O vérités qu'on ne peut trop redire, fussent-elles dédaignées, fussent-elles rejetées sans cesse! Non, le Dieu de bonté, le Dieu que vous servez, ne sauroit approuver ni vos funestes ambitions, ni vos haines politiques, ni vos guerres sanglantes; et il détourne ses regards des combats où les hommes, ses créatures d'élite, se déchirent et s'entre-détruisent. Aussi, que d'autres viennent bénir les étendards de la guerre, et qu'ils le fassent au milieu de ce temple où nous adorons chaque jour un Dieu de charité, nous ne suspecterons point leurs intentions, nous ne querellerons point leur conscience; mais, ministre d'un Dieu de paix, nous ne parlerons que de paix, nous ne prêcherons que la paix. Notre bouche, consacrée à la louange des vérités religieuses, ne célébrera point ces principes de gloire mondaine qui ont introduit parmi les hommes tant de passions hostiles, tant de rivalités sanguinaires, et qui ont substitué d'illustres fictions aux maximes simples de la morale.

Ah! qu'elle revienne sur la terre, cette fille du ciel, cette paix, cette aimable paix; elle

s'annonce, elle ne peut tarder, c'est le Seigneur qui l'envoie pour consoler nos cœurs; c'est lui qui prête l'oreille aux gémissemens de la terre; c'est lui qui prend pitié de nous. Et déjà, que tous les citoyens se préparent à faire servir un si grand événement au bonheur de la patrie. Vous, les chefs de l'état, que l'abondance de vos soins paternels répare, s'il se peut, les pertes que nous avons faites. Appelez à votre aide les bras de l'agriculteur, l'industrie du manufacturier, le génie du négociant, et cette confiance qui double toutes les forces. Vous, les gardiens des mœurs, ministres de la religion, ranimez votre zèle, et entraînez les hommes dans les routes laborieuses de la vertu et dans les riantes voies de la foi et de l'espérance. Vous, orateurs; vous, écrivains distingués, et en droit par vos talens de guider l'opinion publique, faites sentir le prix du repos; et donnez aux idées d'ordre, aux sentimens de modération, le secours de vos paroles et l'appui de votre éloquence. Vous, jeunes gens, associez-vous à tout ce qui est beau; et après avoir quitté les combats, cultivez les arts de la paix; aimez les divers genres de gloire; et au milieu des assemblées politiques, acquérez ce courage de l'esprit, plus

rare encore que la valeur militaire, et qui, dirigé par la sagesse, devient l'ennemi redoutable des oppresseurs et des tyrans. Et vous, femmes sensibles, à qui l'Être suprême, ce Dieu d'amour et de bonté, a remis une si belle part dans la distribution des autorités sociales, adoucissez les mœurs de nos guerriers, et rattachez-les par vos doux liens aux intérêts domestiques, aux sentimens de famille, et à toutes les affections qui seroient le but continuel de la vie, si des biens de convention, ou des idées factices, ne venoient pas nous détourner de nos penchans naturels. Vous enfin, braves et généreux soldats, qui reviendrez bientôt dans vos foyers, chargés des trophées de la victoire, puissiez-vous, après avoir combattu pour l'honneur et pour la renommée, retrouver au milieu de nous une volonté franche de louer et d'admirer; une reconnoissance qui réponde à votre attente et vous dédommage de vos travaux! Puissiez-vous encore, après avoir combattu pour nos droits, retrouver parmi nous la justice honorée! Puissiez-vous, après avoir combattu pour l'avantage et la prospérité de votre patrie, y retrouver debout la fortune publique! Puissiez-vous surtout, après avoir combattu pour la liberté, la

retrouver, cette liberté, et dans les lois, et dans le gouvernement, et dans l'esprit public, et dans le cœur de tous les François! O Dieu! nous formons des souhaits; mais vous seul vous les exaucez, vous seul en avez le pouvoir: ô Éternel! soyez-nous favorable; faites que nous nous aimions les uns les autres comme vous nous avez aimés; et que la paix, le jour où elle viendra, nous trouve préparés à une régénération de mœurs, de principes et de sentimens. Et que de cette terre, consolée par votre clémence, il ne s'élève désormais que des cris de louange et de bénédiction à l'Auteur de la nature, à notre maître, à notre souverain bienfaiteur.

DISCOURS II.

De la justice.

La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples. *Proverbes, Chap.* 14, ℣. 34.

La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples. Cette association de la justice aux idées de gloire et de beauté, cette association magnifique, n'est pas une vaine image, mais une vérité parfaite; car la justice réunit des caractères si imposans, des propriétés si utiles et si nécessaires, qu'au milieu de nos institutions politiques, elle est une représentation de l'ordre dans l'auguste assemblage des œuvres du Créateur. Oui, la justice qui laisse à l'intérêt personnel toute son action; qui le laisse en quelque manière se plier et se replier sur lui-même, mais qui le contient dans les limites fixées par l'intérêt général; la justice alors nous rappelle cette puissance, aussi simple que régulière, qui, en laissant les globes célestes se mouvoir sur

leur axe, les retient en même temps autour d'un centre commun, et les empêche de contrarier, par leur marche errante, le système harmonieux de l'univers.

Les vastes réunions d'hommes soumis au même pacte social; ces réunions auxquelles nous avons donné le nom de *peuples* ou de *nations*, ne seroient qu'un assemblage tumultueux d'ennemis ou de rivaux, une scène continuelle de prétentions en discorde et d'intérêts en hostilité, si la justice, cette belle idée morale et politique, n'étoit pas venue régler les ambitions et les convoitises, et si elle n'avoit pas élevé une barrière contre les entreprises de l'égoïsme, en formant le code des droits réciproques. Elle n'a point arrêté le développement de l'industrie; elle n'a point mis en esclavage les facultés de l'homme; mais elle nous a tous avertis de nos obligations envers les autres, et elle nous a donné le moyen de vivre en communauté, sans trouble et sans confusion. Oh! quels services elle a rendus aux hommes, cette justice aujourd'hui si insultée par ceux-là mêmes qui devoient la défendre! Mais telle étoit sa force, que les débris de ses colonnes renversées servent encore de soutien à l'édifice social.

Cependant la justice n'est pas seulement respectable à nos yeux, comme la meilleure et la plus ancienne protectrice de l'ordre public; elle réunit encore, dans ses titres de gloire, le singulier mérite d'avoir été le premier mobile des grandes entreprises, le premier encouragement offert au développement de l'industrie. Le jour où l'on a dit à l'homme actif et laborieux : « Cette terre, dont tu arracheras les ronces et les épines, que tu remueras, que tu laboureras, que tu ensemenceras, que tu défendras contre les incursions des animaux destructeurs; cette terre t'appartiendra d'une manière irrévocable. » Le jour où l'on a pu lui tenir ce langage, tous les genres de travaux furent excités, toutes les émulations prirent naissance.

L'institution des propriétés, lorsqu'elle fut consacrée et garantie par l'autorité publique, permit aux hommes de donner un libre essor à leurs moyens et à leurs talens; et, au nom de leur intérêt personnel, ils accrurent, sans y penser, la prospérité générale; car il y a cela de merveilleux dans la justice conservatrice des propriétés, qu'elle ne sépare rien qu'en apparence, tant les hommes ont besoin de compagnons pour acquérir de la fortune,

et de copartageans pour en jouir. Un particulier ne peut faire valoir son capital par l'agriculture ou par des établissemens de fabrique ou de commerce maritime, qu'en cédant la moitié du revenu aux hommes qui lui prêtent leurs secours dans ces divers genres d'entreprise; et l'autre moitié, il la divise entre des ouvriers ou des serviteurs, qui lui donnent en échange le fruit de leur travail, ou qui lui dévouent et leur temps et leurs soins. Ainsi les hommes qui entretiennent leur oisiveté par le vol et le brigandage, nuisent essentiellement à la partie laborieuse de la société qui obtient, par son travail, une partie des revenus dont les propriétaires ont la disposition.

Le riche est un simple distributeur des subsistances rassemblées dans ses mains par l'argent; et son lot en plaisirs n'est pas souvent le meilleur. Il ne peut augmenter le nombre de ses sens, ni forcer d'un degré leur capacité; il est donc réduit à rechercher des commodités dont l'habitude éteint le charme, et à goûter, au milieu des inquiétudes de son imagination, les uniformes jouissances de l'oisiveté.

Ainsi la justice, qui sert à maintenir la distinction des propriétés, n'offense point le

bonheur, même dans les momens où le hasard des fortunes offre çà et là le spectacle d'une grande inégalité. Il faut d'ailleurs, en parcourant d'un œil philosophique les résultats de l'institution des propriétés, considérer cette institution dans son ensemble et dans ses diverses dépendances; et l'on auroit de quoi répondre aux objections d'une aveugle jalousie, si l'on avoit montré que le travail, l'émulation, l'industrie, et le repos, la paix des sociétés, tous ces biens incomparables, ont pour base première la sauvegarde de sa possession, et la jouissance certaine de la fortune dont on s'est rendu maître, par son travail et par des moyens honnêtes et légitimes.

Les lois doivent sans doute, par de sages mesures, apporter des obstacles à l'accumulation des richesses dans les mêmes mains; mais toute disposition arbitraire, toute atteinte au principe inviolable de la justice, seroient aussi contraires à l'intérêt de la société qu'aux lois de la morale.

Qu'on se figure un peuple nombreux chez qui la justice cesseroit d'être en recommandation et en honneur; bientôt on verroit la fraude et la tromperie devenir un objet universel d'industrie; on s'y adonneroit, comme à une spécu-

lation de tous les jours et de tous les instans, et cet abaissement dans les idées amèneroit tous les genres d'avilissement. Il n'y auroit plus aucune élévation dans les sentimens; aucune vérité, aucune confiance, aucun exercice noble de l'esprit et du caractère; et ces qualités, ces vertus, après avoir fait si longtemps l'ornement et la gloire du monde, deviendroient peut-être un sujet de dérision.

Remarquez aussi comment la religion, qui prête continuellement son assistance aux vérités politiques, recommande partout la justice. Et Job, le saint homme Job, lorsqu'il cherche à obtenir la bénédiction du ciel, lorsqu'au milieu de ses peines il recueille les titres dont il peut se glorifier auprès de l'Éternel, il dit : *J'étois revêtu de justice, et elle me servoit de vêtement; mon équité m'étoit comme un manteau et comme une tiare.*

Ah! qui de nous pourroit, avec une confiance entière, adresser les mêmes paroles à l'Être suprême, à cet Être qui suit nos actions dans les ténèbres, et qui lit dans nos pensées; à cet Être qui sait tout, qui voit tout, qui est présent partout! Vous vous croyez justes, vous qui vous souvenez d'avoir été des dépositaires fidèles; vous qui n'avez jamais ravi le

bien d'autrui, ni par force ni par adresse. Vous ignorez donc toutes les dépendances de l'esprit de justice, de cet esprit simple dans sa conception, mais dont les applications sont si diverses. Le menteur est un homme injuste, l'hypocrite de même, le calomniateur de même; l'ingrat encore est injuste. Les autres vous disent la vérité; vous l'attendez, vous l'exigez d'eux; et si, en échange, vous leur dispensez des mensonges, vous êtes évidemment injustes. Les autres se montrent à vous tels qu'ils sont; et si vous vous parez à leurs yeux de couleurs empruntées, vous êtes injustes; vous ressemblez à ces faussaires qui mettent l'effigie du prince, ou la marque du titre fin, sur des monnoies de bas aloi. Les autres parlent de vous selon leur sentiment, selon leur pensée; et vous trahissez votre conscience pour attaquer leur réputation, et pour leur imputer des torts qu'ils n'ont pas. Quelle injustice plus grande pourriez-vous jamais commettre? Enfin, les autres vous ont rendu des services, et vous vous tenez à l'écart quand ils ont besoin de vous; vous êtes encore injustes, et souverainement injustes.

Mais, sans sortir du cercle précis de la justice et de son interprétation commune, êtes-

vous justes, vous qui empruntez sans être sûrs de rendre, ou qui risquez impudemment le gage de vos créanciers? Êtes-vous justes, vous qui abusez du malheur, pour imposer dans vos contrats des conditions tyranniques, ou qui vous prévalez d'une situation favorable à votre avarice, pour mettre en concurrence les hommes de travail, et réduire leur gage au plus étroit nécessaire? Êtes-vous justes, vous qui abandonnez vos domestiques au moment où l'âge et les infirmités ne leur permettent plus de vous rendre les mêmes services? Êtes-vous justes encore, vous qui refusez de *rendre à César ce qui est à César*, et qui cherchez à vous affranchir des tributs que vos concitoyens acquittent avec scrupule et avec candeur? Enfin, sans aucune distinction de personnes ou de circonstances, êtes-vous justes, vous tous *qui faites à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît?* Scrutez-vous, examinez-vous, rentrez dans l'intérieur de votre conscience; mais songez que l'œil du juge suprême y pénètre avec vous, et qu'il n'est pas là à distance de vos tromperies, comme les hommes, mais à l'origine même de vos feintes et de vos dissimulations.

Eh quoi! c'est vous, foibles humains, c'est

vous, dénués de toute espèce de titres auprès du souverain Maître du monde, et qui pourtant lui adressez habituellement des vœux et des prières; c'est vous, qui, dans le même temps, vous montreriez injustes envers vos semblables! Vous demanderiez des grâces en élevant vos regards vers le ciel, et vous vous refuseriez, sur la terre, à une réciprocité légitime, à une réciprocité commandée au nom de la morale et au nom des lois?

Mais je vais suivre un moment vos petits calculs, et me resserrer avec vous dans les intérêts du monde. Que vous promettez-vous de telle ou telle injustice? un profit pécuniaire? mais évaluez le bonheur que pourra vous procurer ce profit, avant d'y sacrifier l'estime et la confiance des autres; faites ce compte exactement, et vous verrez que la morale stipule mieux pour vous que votre avarice. Vous vous croyez, peut-être, affranchis de toute espèce de liens, en dédaignant l'opinion publique; et vous ne voyez pas qu'au-delà du nécessaire, le prix de l'argent, l'attrait des dépenses, tiennent à l'espoir d'une sorte de considération relative, et qu'ainsi le plus petit luxe d'état est un commencement de servage envers cette opinion que vous feignez de mépriser.

Voyez-le donc, il est deux opinions: l'une noble et respectable à cause de ses rapports avec les idées d'ordre, et celle-là récompense la justice et la bonne foi; l'autre petite et ridicule dans son autorité, et celle-là récompense le luxe et la fortune.

C'est pourtant cette dernière que vous voulez servir, et servir uniquement; il n'y a pas là de quoi vous glorifier, de quoi vous dire indépendans, de quoi vous dessiner à vos propres yeux comme des gens de force et libres de préjugés.

Ah! quittez ces erreurs, quittez ces tromperies de votre imagination; et pour votre intérêt, même le plus prochain, honorez la justice et suivez ses leçons. Et vous, qui vous sentez foibles contre les exemples corrupteurs du temps présent, appelez à votre aide la religion, et laissez-vous guider par sa vive lumière. Croyez-là, quand vous hésitez, et quand vous commencez à perdre route au milieu du labyrinthe de l'intérêt personnel. Que le calme de l'homme juste, que la sérénité de son âme vous attirent vers lui et vous engagent à le choisir pour modèle. Ne le voyez-vous pas, c'est l'expression de Job; ne le voyez-vous pas, au milieu des méchans, *couvert de son man-*

teau et paré de sa tiare? Les vanités, les convoitises du monde errent autour de lui sans l'émouvoir; il résiste à leurs séductions, et il oppose à l'insolence des vices du siècle toute la majesté de la vertu. Ah! qui oseroit mal juger des forces de l'homme juste? Il est en harmonie avec l'ordre; il l'est avec la nature; il l'est avec les pensées du Créateur: il faudroit, pour l'abattre, altérer son essence. O Dieu! s'il en est parmi nous, de ces justes que vous aimez, soutenez leur courage, afin qu'ils nous servent à tous d'encouragement, et afin qu'ils nous présentent le beau spectacle de l'homme en alliance avec le ciel, et en combat victorieux avec les passions qui nous font la guerre.

Nous n'oublions point que nous sommes appelés à vous entretenir de la justice des princes, de la justice des gouvernemens, de la justice des dépositaires de l'autorité suprême; n'importe le titre ou la nature de leur puissance. *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples;* voilà les paroles sacrées que nous avons choisies pour texte: mais nous ne nous sommes pas écartés de notre sujet en considérant d'abord, dans les rapports d'homme à homme, les devoirs imposés

par cette éminente vertu. L'intérêt des particuliers et l'intérêt des nations offrent aux regards de l'observateur plusieurs caractères distincts; mais ils ont une origine commune, et leur union est indestructible.

Grand Dieu! c'est aux puissans de la terre que nous avons à parler; mais que sont-ils devant vous? Faites que nous remplissions notre ministère avec sagesse et avec courage. Inspirez-nous la confiance que nous avons besoin, et prêtez à notre langage l'autorité qui lui est nécessaire. C'est de la justice des nations, de la justice des peuples dont nous voudrions rappeler le devoir et retracer la nécessité. Quel sujet, et dans tous les pays et dans tous les âges! Quel sujet en ce temps! *Dites à Jérusalem de nous entendre, et à Sion de nous écouter.* Ah! si nous pouvions espérer de ramener aux sentiers de la justice et de la vérité les hommes qui s'en sont écartés; si nous pouvions jeter en terre quelques germes d'un fruit salutaire; si nous pouvions, animés d'un saint zèle..... *Mais Paul plante, Apollos arrose, et Dieu seul donne l'accroissement.* Oui, l'homme essaie, l'homme poursuit, et Dieu seul bénit ses travaux.

C'est au nom de la justice, c'est pour la pro-

téger, pour la défendre, que les gouvernemens ont été institués; et cette première vérité, cette vérité simple, devroit être sans cesse présente à l'esprit et au souvenir de tous les dépositaires de l'autorité.

Les hommes, à mesure qu'ils renoncèrent à la vie sauvage et à leurs courses errantes; les hommes, à mesure qu'ils se rapprochèrent et se réunirent, eurent besoin de trouver dans un plus petit espace les productions nécessaires à leur subsistance, et ils se livrèrent à la culture des terres. Ils reconnurent ensuite, et promptement, que l'établissement des propriétés pouvoit seul exciter le travail et l'émulation; et ce système une fois admis, les idées de justice s'étendirent et se perfectionnèrent. On prescrivit des devoirs, et l'on eut besoin d'une surveillance. On eut des conventions, et l'on s'occupa de leur garantie. De là l'origine du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif. Deux autorités qui, l'une et l'autre, ont pour motif et pour titre premier l'intérêt commun des hommes au maintien de l'ordre social. Un gouvernement injuste ressemble donc à un père dénaturé : celui-ci agit contre son instinct, l'autre contre sa loi primitive.

Une seconde considération doit rendre la

justice infiniment respectable aux chefs des états ; c'est que sans elle ils ne pourroient jamais gouverner un grand pays. C'est la justice en effet qui tient en harmonie cette multitude infinie de relations dont l'ordre social se compose, et qui réduit ainsi la tâche des gouvernemens à un nombre de combinaisons proportionné à leurs facultés et à leurs moyens. Ils seroient entraînés, ils seroient contraints à une action continuelle, si, dédaignant la justice et son intervention salutaire, ils vouloient tout régir par des lois ou des volontés arbitraires. Le despotisme le plus rigoureux, le plus actif, ne pourroit suffire à une telle entreprise.

Qu'on me permette une comparaison. Représentons-nous l'homme, déjà disproportionné par sa foiblesse à l'administration morale qui lui a été confiée; l'homme, ne réglant qu'imparfaitement son esprit et ses goûts, ne dominant qu'avec peine son imagination, et combattant souvent à armes inégales son caractère et ses passions; représentons-nous l'homme, affaissé de cette manière sous les difficultés de son gouvernement moral, et demandant néanmoins d'être encore chargé du soin de régir le mouvement intérieur de son

être physique. Il veut guider lui-même le jeu continuel de ses fibres; il veut guider l'action des vaisseaux innombrables dont l'économie vitale est composée; il veut en diriger les ramifications; il veut enfin devenir le moteur arbitraire de cette organisation secrète soumise jusqu'à présent aux seules lois de la nature. Quelle folie à l'homme! vous écriez-vous; n'étoit-ce pas assez pour sa science de l'autorité qui lui avoit été confiée? Vous avez raison; mais il faut porter le même jugement des chefs d'un grand état lorsque, non contens de leur immense tâche, ils voudroient encore gouverner, déranger, modifier et changer à leur volonté cette vaste partie de l'organisation sociale, placée de temps immémorial, sous l'empire de la justice.

Qu'on réfléchisse au rapprochement que nous venons de faire; il est exact, et doit servir à rendre plus sensible une vérité de la plus haute importance.

Ah! que la justice simplifie le travail des princes et des hommes en autorité parmi les nations. Nous l'avons déjà dit, et nous aimons à le répéter : la justice est dans l'ordre moral une image de ces lois primitives de la nature, auxquelles nous attachons avec rai-

son le mouvement régulier des mondes et l'harmonie de l'univers.

Telle est même l'utilité complète de la justice; telle est sa concordance avec l'esprit des sociétés politiques, qu'on ne peut y toucher d'une manière arbitraire, qu'on ne peut y toucher avec l'autorité, sans l'altérer ou la dégrader.

C'est ici pourtant qu'une objection commune se présente naturellement. Le respect pour la justice, dira-t-on, ne doit-il pas céder à l'intérêt de l'état? Nous répondrons hardiment, que cette question est vaine; car jamais la justice n'est en contradiction avec l'intérêt de l'état, et jamais l'intérêt de l'état n'est en contradiction avec la justice.

Voulez-vous en effet subvenir à des besoins extraordinaires? Une répartition d'impôts établie sur des proportions justes, sera plus productive qu'une répartition établie d'une manière arbitraire et capricieuse; et il restera de plus, en ressource, tous les moyens qui naissent de la confiance.

Mais, dites-vous, les impôts sont au comble; le peuple murmure; le crédit a disparu; le crédit n'existe plus, et les dépenses publiques se sont élevées à un si haut période, que

l'on manqueroit des fonds nécessaires si l'on se refusoit aux mesures de violence, aux altérations de monnoies, aux engagemens hasardés, aux promesses fallacieuses. Voilà donc le moment où la justice seroit en contradiction avec l'intérêt de l'état.

Vous parlez ainsi ; mais ce n'est pas la justice qui est en contradiction avec l'intérêt de l'état, c'est votre administration, c'est votre conduite. La justice seroit votre meilleure aide, si vous aviez été sage, si vous l'étiez encore. Ne dites donc pas que vous en ordonnez le sacrifice pour l'intérêt de l'état ; car ce sont vos erreurs et vos fautes qui amènent cette fatale nécessité. Et malgré l'extrémité des affaires, un retour de votre part à l'économie, à la modération ; à toutes les idées saines en gouvernement, vous rendroit encore riches par la justice ; et riches par elle seule.

La justice a pour amies la raison et la prudence ; et c'est après l'avoir isolée de ses fidèles compagnes ; que vous la calomniez, que vous la déclarez incapable de rendre service à l'état. O insensés ! est-ce à vous qu'il appartient de détruire sa réputation ? Ne la voyez-vous pas accompagnée du cortége des siècles, et entourée de tous les législateurs, de tous les princes

qui ont illustré la terre? Rangez-vous devant elle, esprits rebelles à son autorité, esprits de nouvelle extraction, et qui voulez tout changer, tout mettre à votre date. Mais la justice n'est pas un système; elle est la morale, elle est la politique, elle est le génie social; elle est enfin l'idée éternelle, et l'un des anneaux de l'ordre universel.

L'intérêt de l'état présente un caractère bien différent; il est, par sa nature, arbitraire et mobile; chacun l'explique, chacun le décrit à la mesure de son savoir, et très-souvent au gré de sa passion dominante. Et quand on examine les différens interprètes de cet intérêt, quand on les regarde et qu'on les voit à la hauteur commune, on ne peut les mettre en parallèle, eux et leurs opinions, avec les majestueux supports de la justice, avec les autorités qui l'ont fondée, et qui ont déterminé l'hommage des hommes et le respect des nations.

Disons-le donc, et avec une pleine confiance : la prééminence de la justice sur le mot imposant d'*intérêt de l'état*, ne peut être détruite qu'à la parole des anges, et par des êtres dont les lumières surnaturelles attireroient notre aveuglé confiance. Jusque-là,

nous croirons que la justice est le premier des intérêts au milieu des sociétés publiques; le premier en utilité, le premier en force; et de plus encore, le premier en honneur et en réputation.

Oui, le premier en utilité, le premier en force; car la justice appelle la confiance, et la confiance met entre les mains du gouvernement toutes les fortunes; elle les lui donne même à l'avance, car elle ajoute au présent les ressources de l'avenir. Tout l'argent sort, tout l'argent circule à l'abri de la justice; et la plus simple promesse est égale aux métaux qu'on pèse à la balance, et dont on a vérifié le titre par des experts.

Vous vanterez, sans doute, ce que valent aussi la fraude et l'injustice; vous montrerez que, par elles, on reçoit et l'on ne rend point; on promet, et l'on n'exécute point; que par elles, on fait mieux encore, on retient les dépôts, et l'on injurie ses créanciers; on s'empare des propriétés, et l'on accuse les propriétaires; qu'enfin, et de toute manière on remplit son trésor de butin, et l'on s'enrichit de dépouilles. Telle est la marche financière du crime; mais alors aussi l'épouvante devient générale; l'argent fuit, l'argent se resserre;

et, comme on fait rentrer les troupeaux à l'approche des loups ravisseurs, chacun retire ses richesses du milieu de la circulation ; on les cache, on les dissimule, on a peur de sa fortune comme d'un sujet de persécution; et les citoyens en alarme ne songent plus qu'à se garantir de l'autorité suprême, de cette autorité qu'eux-mêmes avoient élevée pour défendre leurs droits et pour assurer leur tranquillité.

Hommes puissans dans l'état, princes ou chefs populaires, régnez avec justice, et gouvernez de même. Vous le devez, par respect pour les lois religieuses ; vous le devez pour le bien général, et vous le devez encore pour votre intérêt particulier. Vous vous méprenez quand vous faites un autre compte ; car le temps est toujours pour la morale. Les moyens de violence vous séduisent par la rapidité de leur effet, et vous croyez, de plus, qu'ils affranchissent des soins nécessaires pour captiver la confiance; mais si vous éprouviez le besoin de colorer vos actions, et si vous appeliez à votre aide l'hypocrisie, ne seriez-vous pas avertis, ne reconnoîtriez-vous pas vous-mêmes que l'estime a son usage pour les hommes en autorité? Eh bien! cherchez-là, cette estime, non par une feinte, non par

aucune surprise, mais par les grandes voies qui mènent à elle. De quoi sert l'hypocrisie, dans les rangs élevés de la société? Elle ne peut en imposer à personne; on est là trop en vue pour échapper aux regards vigilans des observateurs. Ah! pourriez-vous longtemps l'ignorer! La franchise et la vérité sont le plus bel ornement du pouvoir suprême; elles sont *sa tiare*, ainsi que la justice et la bonne foi.

Le sage roi dont les paroles ont servi de texte à notre Discours, se formoit une idée vraie de l'injustice des gouvernemens, lorsqu'il la dévouoit, non pas seulement à l'indignation des hommes, mais encore à leur mépris. Et en effet, l'injustice des princes est plus honteuse que l'injustice des particuliers; puisque, dépositaires de l'autorité suprême et tenant en main la force publique, ils ne craignent point la vengeance des lois, et peuvent, sans péril, manquer à leur parole. *L'injustice fait l'opprobre des peuples;* voilà l'expression de l'écrivain sacré.

Oui, autant il est beau, autant il est honorable aux souverains, aux guides des nations, de contenir par la justice des passions en combat, et des intérêts en rivalité; autant,

peut-être, il y a d'abjection et de lâcheté à se servir de la toute-puissance pour violer à son gré les droits dont on est le gardien, les droits universels dont on a l'auguste tutelle.

Que faites-vous donc, vous qui, au milieu des ressources immenses et multipliées d'un riche pays, choisissez dans vos embarras un moyen dont l'indigence absolue cherche encore à se défendre, l'expédient honteux et facile de retenir ce qu'on doit, de prendre aux créanciers de l'état leur fortune. Que faites-vous, et que faut-il vous dire? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous, vous qui, pour dissimuler votre esprit de fraude, ou pour en éloigner la publicité, vous acquittez d'abord avec une monnoie de fiction, et qui l'annullez après en avoir épuisé l'usage? Que faites-vous, et que faut-il vous dire? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous encore, et vous qui punissez les enfans des fautes de leurs pères, ou les pères des fautes de leurs enfans; et vous, qui poursuivez comme une violation de la loi les actions commises avant l'existence de cette loi, les actions jusque-là reconnues pour

bonnes ou pour innocentes; et vous qui admettez en preuves les dénonciations de la haine ou de la politique, et qui condamnez un accusé sans lui permettre de se justifier, sans l'appeler ni l'entendre? Que faites-vous, et que faut-il vous dire? *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples.*

Que faites-vous surtout, vous qui mettez les hommes entre l'éternelle loi de la conscience et la loi nouvellement écrite, et qui punissez par l'exil ou la mort la préférence que l'on donne à la première, cette préférence qu'un Dieu commande; et ce Dieu c'est le vôtre? Ah! n'est-ce pas à vous qu'il faut dire : *La justice élève une nation, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples?*

Ah! soyez moins terribles, soyez moins redoutables, et soyez justes. Vous célébrez les nombreuses victoires que vous remportez sur des ennemis; mais que font-ils, les ennemis? Ils sont injustes; ils confisquent, ils distribuent les biens selon leur caprice; ils emprisonnent, ils bannissent, ils proscrivent pour des fautes légères, ou par esprit de vengeance; ils substituent aux règles leurs volontés arbitraires, et aux lois de douceur et de confiance

des lois de rigueur et d'alarme. Voilà ce que font les ennemis, même les plus hardis et les plus tyranniques, les ennemis tels qu'il y en a peu. Oui, la marque distinctive de l'hostilité, de l'abus de la force, c'est l'injustice, et toujours l'injustice.

Et, ne pourroit-on pas le dire? tous les maîtres sont égaux pour être injustes ; tous ont une science suffisante pour mal faire. Bien plus, les hommes n'auroient besoin d'aucun chef, s'ils n'aimoient pas la justice ; car s'ils étoient obligés de faire un choix entre les divers genres d'aggression, autant leur vaudroit d'être exposés à leurs rivalités réciproques que d'encourir les dangers d'une oppression tyrannique.

Enfin l'injustice, de la part des princes ou des magistrats revêtus d'une autorité suprême, a pour suite funeste de pervertir et de corrompre la société entière : on obéit, on cède aux grands exemples ; et lorsque les hommes, placés sur le piédestal du gouvernement, ces hommes vus de partout, montrent une parfaite indifférence pour les idées de justice, chacun se dégage des principes auxquels il s'étoit asservi ; et d'imitations en imitations, la licence devient générale. Alors la vertu n'est

plus qu'un vieux mot dont on rechereh sens, dont on se demande l'usage ; et la rale, tombée en dissolution, ne pourroit éc per à un entier oubli, si des hypocrites ad n'en recueilloient les lambeaux pour les servir encore quelque temps au succès de l tromperies.

O religion sainte ! venez à notre secour disent qu'on peut se passer de vous, et ja vous ne nous fûtes plus nécessaire. Vous s êtes courageuse, et vous seule avez droi l'être, car vous parlez au nom du Seign car vous commandez à ceux qui command et vous pouvez inspirer de la crainte aux potes farouches, aux tyrans orgueilleux nombre de leurs esclaves, aux maîtres d mort et des épouvantemens. O religion sain seule amie constante des hommes, venez notre secours ; montrez aux princes, a chefs des nations, qu'au plus haut degré puissance, ils ont encore des devoirs à rem plir. Faites qu'ils prennent plaisir à la justice et *qu'elle leur serve de manteau, et comme d tiare*. Faites que la vérité, la droiture, devien nent un baume pour leur cœur, et qu'ils en goûtent la douceur, qu'ils en connoissent la suavité ; oui, que ces vertus leur donnent la

[redacted]

[redacted]

[redacted]

rivalité salutaire, sont tous en mouvement pour aller échanger nos biens superflus contre les denrées précieuses dont nous sommes privés; ils animent l'argent, ils donnent de la vie à tous les capitaux; et leur fortune, qui parcourt le monde, reviendra grossir la fortune de l'état pour retourner encore dans les mêmes chemins, y chercher, y trouver de nouvelles richesses. Voyez toutes les classes industrieuses de la société qui, chaque jour, servent de leur intérêt personnel l'intérêt public. Et d'où vient tant d'abandon, d'où vient tant d'activité? De la sûreté que donnent à tous les échanges le règne et la stabilité des lois.

Où sont les peuples, où sont les gouvernemens en réputation de justice et de bonne foi? Ils vous diroient que le crédit est une ressource inépuisable dans les besoins de l'état; et qu'aucune exaction, aucune rapine du despotisme ne peuvent être mises en parallèle avec le crédit. Ils vous diroient encore: Voyez cette multitude innombrable de contrats civils, d'engagemens écrits, de promesses sur parole, dont le mouvement social se compose; ils ne produisent au milieu de nous ni désordre ni heurtement: un seul principe tient tout en harmonie, et

l'opposition des intérêts ne détruit pas l'unité de leur direction vers le bien de l'état.

Enfin, où sont les peuples, où sont les gouvernemens en réputation de justice et de bonne foi? Ils vous diroient: Voyez la paix dont nous jouissons, et sa longue durée; nous n'avons pas besoin de lever d'immenses tributs pour nous tenir en état de guerre: tous nos voisins sont devenus nos amis, et se plaisent dans notre alliance; ils croient à notre vérité, et d'un mot nous les rassurons; ils croient à notre modération, et notre prospérité ne leur fait point ombrage.

O Dieu, que ce soit à nous, que ce soit à notre nation de tenir un jour à l'univers un langage pareil! Ah! si tant d'éclat ne fécondoit aucune vertu; si tant de puissance étoit stérile pour le bonheur, ce seroit au vain bruit de l'histoire que nous aurions fait nos divers sacrifices, et il n'y auroit rien pour la saine raison; rien pour les choses réelles; et rien, c'est à nous de le dire, et de le dire avec courage, rien pour notre Dieu, rien pour l'Éternité. Ah! qu'une lumière céleste vienne éclairer nos foibles conceptions; qu'elle nous serve à connoître les vrais biens de la vie, et à les placer

en leur rang. Nous aimerons alors la morale ; nous l'honorerons, nous la respecterons, nous verrons qu'elle est dans ce monde notre meilleur guide, et qu'unie à la religion, elle est le commencement de nos plus belles espérances.

DISCOURS [illegible]

De la Charité.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait. *Esaïe*, Chap. 51. v. 17.

Qu'elles sont dignes d'attention et [illegible] respect, les paroles de notre texte! [illegible] possible d'inviter les hommes à la charité d'une manière plus simple, et en même temps si pressante? *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait.* Esaïe, qui annonça distinctement la venue du Sauveur du monde, semble avoir voulu prophétiser aussi la beauté de la morale chrétienne, et marquer à l'avance son principal caractère.

Riches du monde! *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel.* Dédaignerez-vous cet emploi? Quelle spéculation, quelle usure pourroit vous offrir un plus grand profit, ou un meilleur intérêt? Le Maître du monde a des trésors inépuisables; et, en multipliant

en leur rang. Nous aimerons alors la morale ; nous l'honorerons, nous la respecterons, nous verrons qu'elle est dans ce monde notre meilleur guide, et qu'unie à la religion, elle est le commencement de nos plus belles espérances.

DISCOURS III.

De la Charité.

Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait. *Esaïe, Chap.* 19, ℣. 17.

Qu'elles sont dignes d'attention et dignes de respect, les paroles de notre texte! Étoit-il possible d'inviter les hommes à la charité d'une manière plus simple, et en même temps si pressante? *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel, et il lui rendra son bienfait.* Esaïe, qui annonça distinctement la venue du Sauveur du monde, semble avoir voulu prophétiser aussi la beauté de la morale chrétienne, et marquer à l'avance son principal caractère.

Riches du monde! *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel.* Dédaignerez-vous cet emploi? Quelle spéculation, quelle usure pourroit vous offrir un plus grand profit, ou un meilleur intérêt? Le Maître du monde a des trésors inépuisables; et, en multipliant

votre avance, il ne s'appauvrira pas. Faites affaire avec lui; c'est à votre avarice, c'est à votre cupidité que je m'adresse. Qu'obtiendrez-vous pour cet argent, dont vous suivez avec un regard inquiet l'accumulation journalière? Vous aurez quelques jouissances de mollesse ou de caprice, et bientôt vous y serez accoutumés. Vous rassemblerez dans votre maison de nouveaux objets de luxe; et en étalant votre faste, en disant aux autres tacitement, *voyez ce que j'ai, vous ne l'avez pas*, vous vous environnerez d'envieux, de jaloux, de censeurs; vous aurez beaucoup d'ennemis, et pourtant peu d'admirateurs. *Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'est que de l'apparence; certainement ils tempètent pour néant. On amasse des biens, et l'on ne sait qui les recueillera.* Voilà le langage du Psalmiste, et nulle vérité n'a été plus attestée par l'expérience. Prêtez donc, prêtez à l'Éternel ce superflu qui vous est d'un si petit service, qui accroît si foiblement votre bonheur; prêtez-le sur un gage d'une valeur inappréciable.

Hélas! y pensons-nous assez! L'Être suprême reconnoîtra ce que nous faisons pour le pauvre. O quel signe d'amour envers les

hommes! Ils doivent tous s'en réjouir, ils doivent tous en bénir le Seigneur. Vous, indigens, vous savez que le Maître des cieux veut s'engager pour vous; vous, riches, vous savez qu'il veut être votre rémunérateur, qu'il veut entrer en compte avec vous. *Je vous donne un premier commandement : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre pensée ; et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Le second, qui lui est semblable : ineffables pensées! Eh quoi, c'est toujours par des vertus sociales, c'est toujours par la bienfaisance que nous pouvons plaire à notre Créateur! O charité sublime! vous n'êtes pas seulement l'esprit médiateur entre les hommes, entre leurs différentes situations, entre les besoins des uns et l'abondance des autres; vous êtes encore le sceau d'alliance entre le ciel et la terre, et la chaîne qui nous unit au souverain Auteur de la nature.

C'est ainsi que s'agrandit à nos yeux le sujet dont nous voulons vous occuper aujourd'hui; il appartient à la morale politique, et à la morale privée; méditons-le de concert, et demandons ensemble que la lumière divine

nous guide et nous éclaire dans cette religieuse entreprise.

Le sort des indigens est confié, dans l'état social, à deux patronages différens. Le pauvre réclame l'assistance des particuliers, au nom de la religion; et quand il s'adresse aux dépositaires de l'autorité suprême, aux représentans de la communauté nationale, c'est la justice, la simple justice qu'il auroit le droit d'invoquer; mais alors nous circonscririons le mot de *pauvre* dans le cercle des infortunés privés du nécessaire absolu, et hors d'état de l'obtenir par leur travail.

Ne le perdons pas de vue : ce fut pour l'utilité sociale que le privilége des propriétés fut institué; et c'est encore dans le même esprit que les lois ont garanti la sûreté des héritages.

On prévit bien que leur division, leur subdivision et la succession des partages, introduiroient au milieu des hommes des différences de fortune; mais on ne pouvoit l'éviter; et ces inégalités ne représentant pas dans la même proportion des différences de bonheur, on dut politiquement s'y soumettre; on dut réfléchir que c'étoit là le résultat d'une dispo-

sition essentielle au repos de l'état, essentielle à l'encouragement du travail et aux progrès de l'industrie.

Nous avons développé ces vérités dans notre discours précédent, et lorsque nous avons montré l'importance de la justice, son origine politique, et ses nombreuses dépendances; nous devons donc éviter aujourd'hui de rentrer dans la même discussion.

Il seroit insensé, nous l'avons vu, de sacrifier aux aveugles ressentimens de la jalousie l'institution des propriétés, cette pierre angulaire de l'édifice social; et l'on ne peut l'ébranler, on ne peut y porter atteinte, sans déranger une des plus savantes et des plus admirables conceptions.

Cependant, appelés à parler de la charité, après vous avoir entretenus de la justice, nous ne pouvons dissimuler qu'on se seroit trouvé dans l'obligation d'apporter une limite à la libre disposition des biens, si, en l'admettant, en l'autorisant, il n'y avoit eu aucun moyen d'empêcher qu'une portion des citoyens, qu'un seul homme fût exposé à manquer du nécessaire. La justice alors, telle que nous l'entendons, telle qu'elle est déterminée par ses lois, n'eût plus été la justice.

Et c'est ici qu'on découvre, qu'on voit dans tout son jour l'importance et la nécessité de la charité politique; et je donne ce nom à la bienfaisance que les gouvernemens doivent exercer. Une telle charité ne seroit qu'une justice étroite, si elle avoit été, comme je viens de l'indiquer, une condition tacite de l'institution des propriétés. C'est là une grande vérité, et qui élève à son rang la tutelle du pauvre. Oui, cette tutelle, cette surveillance inquiète et continuelle ne doit pas se présenter aux regards des chefs de l'état sous l'aspect d'une action généreuse, mais comme une obligation imposée à leur autorité représentative, comme une obligation sociale parallèle aux devoirs des dépositaires des lois civiles, parallèle aux devoirs des juges et des magistrats.

Nous dirons donc à la puissance qui, dans chaque pays, est appelée à régler, à distribuer les subsides, nous lui dirons qu'elle doit mettre au rang des dettes de la plus ancienne date les secours nécessaires à l'indigence. Ces secours, sagement combinés, se rapportent à deux grands établissemens publics généralement connus : l'un assure un moyen de subsistance, en échange d'un travail, dans les

momens où le mouvement naturel des échanges ne fourniroit pas une occupation aux hommes de peine, aux hommes dont toute la fortune, toutes les ressources consistent en salaires; l'autre assure des secours gratuits aux hommes réduits par leur âge, ou par leurs infirmités, à l'impossibilité de gagner une rétribution journalière en se dévouant, selon leur usage, selon l'assujettissement de toute leur vie, au service des propriétaires.

Et qu'on ne leur dise pas: Pourquoi n'avez-vous pas fait des épargnes au temps de vos forces? L'auroient-ils pu sans une rigoureuse économie? Et le défaut de prévoyance est-il un motif de réprobation? Hélas! ce défaut n'appartient que trop à notre nature. Ce ne sont pas des hommes graduellement perfectionnés par les secours de l'enseignement, qui ont recours aux aumônes de l'autorité publique, ce ne sont pas eux qui viennent solliciter une place dans les hôpitaux; mais des hommes dénués, la plupart, des bienfaits de l'éducation: et la société ne peut, dans aucune circonstance, regarder en arrière pour contester l'étroit nécessaire à l'un des membres dont elle est composée, au plus obscur de ses citoyens.

Ne perdez jamais de vue ces vérités élémen-

taires, vous qui fixez les contributions des peuples et qui en déterminez l'emploi. Ce qu'on vous demande ici n'est pas une charité, mais une justice.

Vous voulez qu'on multiplie les gendarmes, les maréchaussées, les surveillans de police; vous voulez qu'on accélère l'exercice de la justice; vous voulez qu'on rende les peines contre les malfaiteurs plus sévères. Négligeriez-vous, dans le même temps, de calmer le désespoir des indigens, cette source inévitable de tous les crimes?

Vous faites le compte des subsides nécessaires pour une nouvelle campagne de guerre, et vous montrez que le succès procureroit au souverain cent mille sujets de plus; mais si un plus grand nombre d'hommes, sous la domination du prince, ont besoin d'être aidés par le trésor public, n'est-ce pas là le meilleur emploi que vous puissiez faire des revenus de l'état; le meilleur en morale, le meilleur en politique?

Aux temps les plus renommés de la Grèce et de Rome, plus de la moitié de la population étoit composée d'esclaves; et les patrons auxquels ils étoient soumis, devoient sans interruption pourvoir à leur subsistance. Cette

servitude n'existe plus dans notre Europe, où les travaux mécaniques sont exercés aujourd'hui par des mains libres. Glorifions le triomphe des premiers droits de l'homme; mais remarquons en même temps que, depuis cette grande révolution, la charité est devenue plus nécessaire et d'une application infiniment étendue.

En effet, la subsistance de la plus grande partie d'une nation dépend actuellement d'une exacte rencontre entre les besoins des propriétaires et les besoins des hommes salariés; mais dans la multitude innombrable de rapports et d'échanges que ces besoins mutuels occasionnent, comment n'y auroit-il pas des lacunes, c'est-à-dire des momens où le propriétaire n'appelleroit pas à lui les services des hommes qui ont leur force pour tout bien, et leur travail pour toute ressource?

Que les chefs des états examinent avec attention ce grand résultat de la liberté, et ils reconnoîtront que les dispositions, les soins vigilans de la charité publique sont devenus une des branches les plus essentielles de l'administration.

Et c'est ici que nous sommes appelés à fixer toute votre attention sur une des plus belles

vues morales et philosophiques de la religion chrétienne, de cette religion qui, en concourant de toute sa puissance à l'abolition de l'esclavage, a recommandé dans le même temps la charité; l'a recommandée sans cesse, et en a fait la base de ses lois et son premier précepte. Quelle sagesse, et aussi quel génie, quelle marche superbe! Y atteignez-vous seulement de vos regards, vous qui voulez tout changer; vous qui imposez des lois de votre invention aux peuples de la terre; vous qui donnez encore, et avec tant d'orgueil, des rudimens nouveaux à l'opinion des hommes?

Vous avez encore une grande vérité à connoître et à respecter au nom de la charité, au nom de la bienfaisance publique, vous qui exercez dans un état l'autorité souveraine ou la toute-puissance. Vous croiriez, en bouleversant les fortunes au gré de vos spéculations, que si vous n'ôtiez rien aux dernières classes du peuple, coupables peut-être d'injustice, vous ne le seriez pas de dureté. Mais vous êtes hommes, et vous savez de reste que notre nature à tous est modifiée, et par l'éducation, et par nos différentes habitudes. Ainsi, lorsque vous frappez de la foudre les particuliers riches, ou les citoyens dans l'aisance; lorsque

vous les précipitez du faîte de la fortune dans un état d'angoisse et de privation; lorsque vous condamnez les hommes accoutumés aux délassemens de l'esprit, à travailler de leurs mains pour atteindre au nécessaire absolu; et lorsque ni l'âge ni le sexe n'obtiennent de vous une exception; ne dites pas alors que vous connoissez la bonté, que vous connoissez la compassion, que vous connoissez même la douce et religieuse humanité. Venez au bas de cette montagne dont vous n'occupez que le sommet, au bas de cette montagne effrayante d'où l'on voit rouler les misérables jouets de votre autorité et les victimes innombrables de vos proscriptions. Placez-vous là; et, à l'aspect de tant de malheureux, fracassés dans leur chute, vous apprendrez que le bouleversement des fortunes, si terrible pour les victimes, devient encore par ses suites un désastre universel.

Le pauvre au moins, comme on l'a dit, trouvera-t-il son avantage à la déroute des riches? Gardez-vous de le croire. Le pauvre vit de salaires, et de salaires dont il a besoin chaque jour; ainsi, toute espèce d'interruption dans ses ressources est un mal réel pour lui, un mal que le raisonnement ne peut ré-

parer. Son étroite situation ne lui permet pas d'attendre l'effet éloigné des principes abstraits, et on lui diroit en vain, dans sa détresse, que les propriétés survivent aux propriétaires, et que tout revient au même dans un temps donné. Cette consolation, que l'esprit métaphysique a su trouver, ne peut être reçue par des hommes inquiets, avec raison, du lendemain.

Enfin, les mœurs publiques sont une des meilleures garanties de la charité; et ces mœurs s'altèrent sensiblement au milieu des bouleversemens d'états, au milieu d'une subversion générale. Bientôt des propriétaires nouveaux succèdent aux anciens; et, comme ils n'ont fait aucun apprentissage de la fortune, ils la dirigent, ils s'en servent à contresens. Ils ont acquis tout à coup une supériorité qui les étonne, et ils en demandent l'usage aux vils adulateurs dont ils s'environnent. Ils brisent aveuglément le frein de l'opinion et la barrière des mœurs. Ils croient, sur la réputation de l'argent, que toutes les jouissances, que tous les plaisirs lui appartiennent; et ils font avec scandale les plus ridicules essais, les plus honteuses expériences, avant de revenir de leur erreur, avant d'être abso-

lument détrompés. Enfin, enivrés par leur prospérité et se faisant des goûts, se créant des passions, pour se mettre en accord avec leurs moyens de dépense, souvent ils ont dissipé leurs trésors avant d'avoir appris qu'il existoit des malheureux. Vous donc qui disposez du pouvoir suprême, craignez les bouleversemens de tout genre, si vous attachez quelque prix au règne de la morale; car il faut du temps aux vertus pour germer, pour s'élever, pour se fortifier; et comme elles ont l'habitude de certains rapports et de certaines proportions avec les institutions sociales, on ne dérange pas impunément, autour d'elles, les idées et les opinions qui leur servoient de soutien.

Nous terminons ici les avertissemens que ce discours sur la charité nous a mis dans la nécessité d'adresser aux hommes publics. Ah! sans doute, lorsque nous prêchons la plus douce et la plus touchante des vertus, c'est vers les hommes privés que nous devons être impatiens de diriger nos regards; car eux ne peuvent être distraits de la pitié, ni par aucune abstration, ni par aucun système spéculatif; et ils sont trop foibles dans leur isolement pour oublier, pour ignorer le prix des

généreux offices, des soins consolateurs, et de tous les sentimens d'affection, de tous les sentimens secourables. Eux seuls aussi sont appelés *à prêter à l'Éternel*, car ils ne peuvent faire du bien sans quelque sacrifice personnel; au lieu que les gouvernemens, dans leurs dispositions bienfaisantes, sont de simples distributeurs de la fortune de l'état.

Les occasions offertes à la charité particulière se renouvellent continuellement, car les malheureux sont partout; et la vigilance souveraine n'agissant que du centre, et presque toujours par des réglemens généraux, il lui seroit impossible, même avec des soins entendus, d'embrasser dans sa tutelle tous les pauvres et tous les infortunés. Il faut donc que les particuliers suppléent à l'action de l'autorité souveraine; et ils doivent remplir cette œuvre religieuse selon l'étendue de leurs facultés. Ils ne rejetteront point la prière de l'affligé, et ils seront à la recherche du malheureux qui cache ses pleurs et qui rougit de ses besoins. Ils s'associeront aussi aux secours que distribuent les administrations des hôpitaux, les administrations des communes, s'ils ont confiance à la direction et au ménagement économique de ces autorités; et sans

doute qu'eux-mêmes s'appliqueront à faire le bien avec discernement et avec prudence; car ce n'est pas la paresse qu'il faut encourager, mais la pauvreté qu'on doit secourir.

Ne dites pas cependant comme plusieurs d'entre vous : Je fais travailler, je paye des salaires; j'assure ainsi la subsistance de beaucoup de gens, tous laborieux, la meilleure espèce de citoyens; et cet usage de ma fortune me dispense de rien donner en aumônes publiques et particulières. Quel abus du raisonnement! Et votre erreur est-elle artificieuse ou véritable?

Sans doute; c'est une action bonne, dans l'ordre social, que l'échange habituel du revenu des uns contre le travail des autres, mais aucun mérite n'y est attaché, car la richesse ne serviroit de rien aux propriétaires s'ils ne pouvoient pas la convertir dans les diverses productions de l'industrie. Ce n'est donc pas à ce prix *qu'on prête à l'Éternel.*

L'homme qui peut aspirer à une transaction si magnifique ne reçoit rien en échange de son argent. Il donne aux indigens hors d'état de s'acquitter par aucun service, à cause de leur âge ou de leurs infirmités; et il répand gratuitement des secours sur une famille où

le nombre des enfans épuise les ressources du père.

L'homme encore, qui peut aspirer à une pareille transaction, examine, apprécie les besoins particuliers à de certaines positions, et il se montre libéral avec délicatesse envers les personnes déchues tout à coup de leur ancien état. Il ne dit point, avec ces oppresseurs endurcis, aux personnes élevées dans l'aisance, et dont les goûts, les sensations, les organes se sont adaptés quarante ou cinquante ans à une même situation; il ne leur dit point, au moment de leur ruine : Contentez-vous maintenant des alimens, des vêtemens les plus grossiers. Il ne se dégage pas de toute compassion, en comptant le nombre des individus réduits à un pareil lot dès leur naissance. Il ne détourne pas sa pensée des effets de l'habitude; et loin de diriger sa pitié par des règles générales, il étudie de plus près le bonheur et le malheur; il cherche à adoucir l'amertume d'une dégradation précipitée, et il rend de cette manière un culte à l'Éternel. Ah! fut-il jamais une époque où cette espèce de bienfaisance ait été plus nécessaire? On ne voit partout que des hommes jetés hors de leurs anciennes places, et trans-

portés tout à coup des songes heureux de la fortune au milieu des réelles et pénibles angoisses d'une indigence à laquelle ils n'ont point été préparés. Ils ne tiennent à leurs jours passés que par des regrets, et leur courage ne peut suffire à la grandeur de leurs sacrifices. Ah! secourez-les, vous qui le pouvez; et environnons tous leur disgrâce d'un intérêt qui leur plaise et qui les console.

Ces dernières paroles ramènent mon attention, d'une manière générale, vers une sorte de malheur commun à tous les hommes, et auquel cependant nous dédaignons, nous négligeons sans cesse de porter assistance. Oui, il est des services plus essentiels, plus efficaces que les dons et les largesses, et qui sont de même une offrande agréable au Dieu de bonté. Et pour mieux connoître cette vérité, rappelons-nous d'abord l'essence de notre naure. L'homme soumis aux lois de son organisation physique, est encore avec plus de continuité dans la dépendance de ses sensations morales. Nous sommes habituellement heureux ou malheureux, et par nos souvenirs et par notre prévoyance; heureux ou malheureux, et par l'action de notre esprit, et par les égaremens de notre imagina-

tion. Remarquons ensuite que cette partie morale de nous-mêmes a dû prendre un accroissement de consistance à mesure que l'esprit de société s'est animé, s'est aiguisé davantage. Nos prétentions alors se sont multipliées; et par elles nous avons été exposés aux humiliations, aux disgrâces, aux contrariétés de tout genre. Des paroles, des formes, des manières, en nous présentant l'opinion des autres, sont devenues pour l'être social une source constante de peines ou de plaisirs. Tout ce qu'il y a de plus subtil a pris de la substance, et s'est changé en force, pour nous encourager ou pour nous abattre; et souvent notre esprit essaie en vain d'analyser ces impressions fines et nuancées qui composent le tableau de la vie. O mystères de notre nature morale! qui pourra vous pénétrer et vous définir? Sommes-nous au centre de tant de merveilles, ou faisons-nous route autour d'elles? Nos recherches se perdent, nos facultés s'épuisent dans cette méditation. Heureusement, et c'est un phénomène de plus, heureusement qu'un rayon de lumière éclaire les vérités et les principes dont nous avons un usage habituel. Ainsi, quand nous éprouvons une satisfaction si douce et si pénétrante, en entendant

des paroles qui nous flattent ou qui nous consolent, ne sommes-nous pas avertis des moyens de bienfaisance dont nons avons été rendus dépositaires? Et puisque les autres nous font tant de bien en relevant notre courage, en nous raffermissant contre nous-mêmes, en nous montrant un meilleur avenir, refuserions-nous de les assister à notre tour dans leurs soucis, dans leurs angoisses, et jusque dans les combats de leurs sentimens, ou dans les tourmens trop réels d'une imagination alarmée?

Cependant, nous le voyons sans cesse, les mêmes hommes qui ont retrouvé la paix de l'âme auprès d'une personne généreuse et sensible qui a su les entendre, qui a su parler le langage de leur douleur; ces mêmes hommes, loin de songer à rendre aucun service pareil, en évitent l'occasion, ou savent habilement s'y soustraire. Ils ont joui de la douceur avec laquelle on a traité leur foiblesse, et ils intimident ou repoussent avec dureté les mouvemens expansifs qui s'adressent à eux, et qui semblent chercher une assistance. Ils se souviennent peut-être encore des consolations dont ils ont eu besoin; mais en les recevant, ils les ont considérées comme

un simple jour répandu sur leur situation ; et, privés de tout l'esprit que donne le sentiment, l'art bienfaisant qui a rendu les consolations salutaires n'a point fixé leur attention, et nulle trace de reconnoissance ne sert à guider leur conduite, et à marquer leurs obligations. Cependant, nous le savons tous, quelques momens donnés à un malheureux, devenu la victime de ses agitations, auroient suffi peut-être pour le rendre au repos ; et si vous disiez que vous ne pouvez pas disperser ainsi votre temps ; si vous disiez que vous vous bornez à exercer au sein de votre famille tous les genres de bienfaisance, il nous seroit alors permis de vous suivre de nos regards dans le cercle où vous voulez vous renfermer.

Que verrions-nous alors, et le plus souvent? un ton de commandement envers vos inférieurs, une dure raison envers vos égaux, et rarement cette bonté qui s'associe aux foiblesses de la nature humaine. Vous ne consentez à aucun sacrifice de vos droits, et vous ne voulez soumettre votre caractère à aucune gêne ; ainsi votre autorité, votre humeur, voilà vos seuls guides. On vous étudie, on vous ménage, on a peur de vous blesser ; et jamais il n'entre dans votre esprit que vous ayiez à

remplir les mêmes devoirs. Vous êtes, il est vrai, vous êtes quelquefois généreux de votre fortune ; mais la religion nous l'apprend : les dons, les libéralités, les aumônes, ne sont pas l'unique expression de la charité ; et c'est de plusieurs manières que *l'on prête* au Dieu de bonté. N'en rejetez aucune ; et, dès ce monde, vous goûterez les prémices des récompenses célestes que la religion vous promet. Essayez de cet emploi de la vie, et vous y recueillerez des satisfactions qui purifieront votre âme, et qui la rendront accessible aux plus douces émotions et aux plus sublimes espérances. Ah! qu'elle charmera votre cœur, qu'elle vous paroîtra belle, cette journée où, en la terminant, vous pourrez vous dire à vous-mêmes : J'ai guéri telle peine, j'ai adouci telle infortune, et j'ai tari les larmes d'un malheureux en lui adressant des consolations auxquelles il aspiroit inutilement. Et surtout, qu'il est imposant, qu'il est magnifique, ce moment, le dernier de tous, où l'homme de bien, jetant ses regards en arrière, et parcourant sa vie, peut emprunter le langage de Job, et dire avec vérité : *Je délivrois l'affligé qui erroit, l'orphelin qui n'avoit personne pour le secourir. La bénédiction de celui qui alloit*

périr venoit sur moi, et je faisois que le cœur de la veuve sautoit de joie.

O délices de la bienfaisance et de la charité, de quel prix n'êtes-vous pas à nos yeux! Vous nous attestez l'existence d'un Dieu qui aime et qui veut le bonheur. O Dieu! nous aimerons, puisque vous aimez; nous ferons des heureux, puisque c'est là votre plaisir; et, en présence du gardien généreux de la race humaine, nous défendrons le foible et nous le protégerons. N'est-ce pas là l'engagement que vous voulez prendre? Voici, le registre de ceux qui peuvent prêter à l'Éternel est ouvert, refuserez-vous de vous y faire inscrire? Ne demanderez-vous pas d'être admis à cette convention solennelle? Notre Dieu parle de nous rendre ce que nous aurons fait pour les pauvres et pour les infortunés; et tous nos moyens de bienfaisance, nous les tenons de lui! Ah! profitons de son immense gratuité; faisons-le, tandis qu'il en est temps encore, tandis que l'ange de la mort n'est pas là pour nous dire : *Il est trop tard, l'heure du jugement a sonné.*

Et vous qui nous êtes confiés par le souverain Arbitre des destinées; vous dont l'indigence et les besoins nous présentent l'occasion

de *prêter à l'Éternel*, venez, approchez-vous de nous, afin que nous puissions recourir à votre médiation. Ah! si vous êtes appelés à recevoir de nos mains le gage de notre alliance avec le ciel, vous êtes plus que nous, et beaucoup plus que nous. Vous devez attester le prêt que nous voulons faire à l'Être suprême; vous devez lui en porter la parole. C'est votre témoignage que nous invoquerons pour réclamer les bontés du Dieu de l'univers. Quel titre d'honneur et de gloire peut égaler le vôtre, au jugement des hommes et dans le cercle de leur premier intérêt! Allez, et marchez devant nous vers les demeures saintes: vos vêtemens déchirés, ces lambeaux qui vous couvrent, sont plus respectables à nos yeux que les robes de pourpre et les manteaux consulaires. Allez, et marchez devant nous, afin de nous rendre propice le souverain Maître du monde. Oubliez l'homme hautain qui vous a long-temps dédaigné; il reconnoît aujourd'hui le rang que la religion vous assigne. Oubliez l'homme avare qui vous écartoit de sa maison, pour vivre seul avec son trésor, pour contempler son argent et calculer ses épargnes; il pense à vous, il vous rappelle, il connoît aujourd'hui le meilleur emploi qu'il pouvoit faire de

son superflu. Oubliez l'homme du monde, qui se plaignoit de vos importunités : un revers, une maladie, lui ont appris, pour la première fois, ce que c'est que le malheur, et il va vous écouter; il est prêt à vous tendre une main secourable. Pardonnez tant d'oublis, tant d'injures que nous voulons réparer.

Et vous, chrétiens, garantissez l'engagement que nous prenons en votre nom; et de retour dans vos maisons, allez séparer de vos goûts frivoles, de vos somptuosités, de votre luxe, ce que vous voulez *prêter à l'Éternel.* Il est la source des richesses; il est le dispensateur unique des biens de ce monde et des récompenses éternelles; il tient tout dans sa main. Pourrions-nous négliger d'obtenir un titre à ses bontés? Ah! qu'il est doux d'avoir affaire à lui quand il aime. Que trouverez-vous ailleurs à mettre en comparaison avec les faveurs dont notre Dieu dispose? Rien qui ne soit vain comme le bruit; et passager comme l'onde. Saisissez donc, avec respect et avec reconnoissance, l'occasion qui vous est offerte pour donner à votre fortune une valeur impérissable; pour la placer dans ces hauts lieux où les voleurs n'atteignent point; pour la transporter dans ces domaines célestes où tout

se multiplie par des nombres incalculables; où tout est sans bornes, où tout est infini comme le maître des mondes et de la nature. Ah! s'il n'y avoit qu'un jour pour *prêter à l'Éternel*, s'il n'y avoit qu'un seul lieu pour consommer cette négociation, pour signer, pour sceller cet auguste traité, nous sortirions en foule de nos maisons pour arriver à temps. Le riche se feroit suivre de ses trésors, et ses valets, ses chariots rempliroient les chemins, obstrueroient les routes; il voudroit à tout prix que ses sacrifices fussent les premiers aperçus. Eh bien! c'est à toute heure et à tout moment que nous pouvons consacrer notre offrande, et nous le pouvons tous, n'importe le degré de notre fortune; car *la pité de la veuve* est reçue dans ce prêt auquel la religion nous appelle; *la pité de la veuve* y est comptée, et les anges semblent sourire à ce don que la bénédiction du ciel va faire fructifier.

Elle est grande, elle est magnifique, l'idée religieuse qui admet tous les hommes aux jouissances de l'esprit de charité; qui les admet également, mais d'une manière différente, à ce commerce de bienfaisance et de gratitude si propre à nous rappeler les relations de l'homme avec l'Être suprême! Toutes nos

vertus sont un reflet de perfections divines; mais celles qui ont un caractère d'inspiration, celles dont notre cœur est le premier foyer, semblent une étincelle de la nature céleste. Aimons donc, et soyons charitables; aimons, et adoucissons par nos soins la destinée des êtres sensibles; nous seconderons ainsi les vues du Dieu de bonté, et nous travaillerons à son œuvre.

C'est peu de chose que nous sans les autres; sans les vastes rapports que la vertu nous présente. *Quand je parlerois le langage des hommes et des anges, si je n'ai point de charité, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale qui retentit.*

Oh! vous qui le pouvez, réparez les malheurs produits par l'injustice et par la dureté de cœur. Jetez quelques bons grains, et semez quelques fleurs sur cette terre désolée, sur cette terre que d'autres remplissent de ronces et d'épines; et laissez au Maître des temps, laissez à l'Éternel, le soin de rendre à chacun selon son mérite. Ah! ce n'est pas lui, ce n'est pas notre Dieu qui est changé; ce n'est pas sa bonté qui est finie. Voyez le printemps qui revient encore; voyez l'astre du jour qui reparoît à son heure marquée; voyez partout

les signes de la protection céleste. Ne cessez donc pas d'aimer et de faire du bien ; et vous rappelant ces paroles : *Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel ;* vous rappelant ces paroles, enseignez-les de bonne heure à vos enfans, afin que leurs premiers pas dans le monde soient de la charité ; les seconds, de la charité ; et les derniers encore de la charité ; et afin qu'ils soient avec vous à la grande journée des récompenses.

DISCOURS IV.

De l'Indulgence.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. *Saint-Jean, Chap.* 8, ℣. 7.

Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. Voilà ce que Jésus-Christ disoit aux Juifs irrités contre la pécheresse, et prêts à lui faire subir un traitement rigoureux : *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre.* Ah! que ces paroles, consacrées par la religion, ont un caractère éminent de douceur et de bonté, et qu'elles deviennent pénétrantes par leur rapport intime avec notre nature! Nous marchons dans la vie, environnés de piéges, et d'un pas chancelant; nos sens se laissent séduire par des amorces trompeuses; notre imagination nous égare par de fausses lueurs; et notre raison, elle-même, reçoit chaque jour de l'expérience le degré de lumière qui lui manquoit et la confiance dont elle a besoin. Tant de dangers unis à une si grande foiblesse; tant d'intérêts divers, avec

une prévoyance limitée, une capacité si restreinte; enfin tant de choses inconnues, et une si courte vie : toutes ces circonstances, toutes ces conditions de notre nature, ne sont-elles pas pour nous un avertissement du haut rang que nous devons accorder à l'indulgence, dans l'ordre des vertus sociales? Elle est aussi nécessaire que la charité; elle se lie à des principes semblables; et, comme la charité encore, elle se classe également et parmi les devoirs de l'homme privé et parmi les devoirs de l'autorité souveraine; mais sous cette dernière relation, elle prend un nom différent, et l'on emploie alors pour la désigner les mots augustes de *clémence*, de *grâce*, et de *miséricorde*. L'indulgence en effet, dont les nuances sont délicates, dont les limites ne sont pas fixées, ne peut être exercée arbitrairement que par les particuliers; mais il importe à la société entière que l'indulgence des princes et des magistrats soit soumise à une marche réglée, ou à des principes réfléchis; et c'est après le triomphe de la justice qu'elle peut apparoître et consoler les hommes.

Ne parlons d'abord que de l'indulgence des particuliers, de cette indulgence si lumineusement indiquée dans notre texte : *Que le plus*

juste de vous lui jette la première pierre. Ces paroles, remarquables par leur simplicité et par leur précision, nous disent à tous : Vous qui jugez les autres avec sévérité, vous qui les condamnez rigoureusement, vous qui les dénoncez à l'opinion publique, vous qui seriez prêts à vous constituer leurs accusateurs, voyez si vous avez acquis le droit que vous vous adjugez; voyez si vos vertus vous le donnent; voyez si la perfection de votre morale et de votre conduite n'offre aux censeurs ou à la critique aucune prise sur vous. Hélas! où est-il, l'homme qui soit exempt de foiblesses? où est-il, l'homme qui n'ait aucun reproche à se faire? où est-il, l'homme qui puisse regarder en arrière de sa vie sans éprouver un seul remords, ou sans connoître aucun regret? Celui-là seul est étranger aux agitations d'une âme timorée, qui ne s'est jamais examiné lui-même, qui n'a jamais séjourné dans la solitude de sa conscience. L'un n'a pu dominer son caractère; l'autre préfère obéir à ses passions, plutôt que les réprimer ou les combattre; quelques-uns ont accommodé leurs principes à leur avarice et à leur ambition; et leur vérité, leur franchise, ont été plus ou moins complètes, selon la mesure de l'intérêt

personnel qu'ils avoient à sacrifier; enfin, le plus grand nombre, au milieu des vanités et des honneurs du monde, ont oublié l'auteur de tous les biens. Et voilà les hommes qui demanderoient la mort de la pécheresse. Ah! *que le plus juste de vous lui jette la première pierre!*

Et ne croyez point qu'un haut rang dans l'opinion, et même une grande réputation de vertu, donnent le droit de se montrer sévères envers les autres. Vous avez beaucoup reçu, mais *il vous sera beaucoup redemandé.* D'ailleurs, certains que vous êtes de l'hommage des hommes, vous présenteriez-vous avec une égale confiance aux regards pénétrans de notre divin juge? Nous vous voyons distingués entre tous par une conduite généreuse, et par des sacrifices éclatans; mais l'amour de la louange n'a-t-il pas été votre principal motif? Et quand vous auriez su faire le meilleur choix parmi les ambitions mondaines, vous ne seriez peut-être qu'un politique habile aux yeux du souverain appréciateur de toutes les actions et de toutes les pensées. C'est donc à vous, mais en secret et sous le voile imposant qui cache vos foiblesses, c'est à vous que je demanderois, si vous vous croyez étrangers à la condition des hommes; ou si, vous exa-

minant attentivement, vous n'appelez pas, comme nous, l'indulgence et la compassion sur la terre ?

O vertu! vertu parfaite! si vous aviez un interprète parmi les mortels, et un interprète digne de vous, c'est à lui que nous devrions nous adresser pour bien connoître le prix et le mérite de l'indulgence ; il nous apprendroit par quel motif secret cette noble et généreuse qualité nous paroît toujours un des traits distinctifs de la beauté idéale, et l'un des premiers caractères de la véritable grandeur.

Ce n'est pas seulement d'une manière marquante que nous sommes appelés à exercer la vertu de l'indulgence ; cette vertu devient encore nécessaire dans les détails les plus communs de la vie sociale. Étudiez un peu la nature humaine, et vous n'exigerez jamais des autres qu'une certaine mesure d'efforts et de sacrifices. L'homme, lorsque nous le jugeons abstraitement, paroît susceptible d'une perfection graduelle, d'une perfection dont les limites ne nous sont pas connues. Mais il en est autrement de l'individu pris au hasard, de l'homme soumis aux chances de la nature, et restreint encore dans ses progrès par le genre de son éducation.

Ce sont là des vérités dont nous serions tous également frappés, si notre organisation morale étoit aussi visible que notre organisation physique; et vous faites simplement preuve d'ignorance, vous qui persistez opiniâtrément à vouloir des autres, en tribut, le degré de conception, le degré d'activité, le degré de suite et de vigilance que leur fortune spirituelle est hors d'état de donner.

Et ici l'on découvre un des caractères admirables de la loi divine. Les commandemens dont elle est composée, ces commandemens, tels qu'ils nous ont été interprétés par la doctrine chrétienne, sont tous relatifs et proportionnés à la mesure de nos forces; mesure qui sera connue de notre juge. *La pite de la veuve*, ce mot de l'Évangile, ce beau mot que nous avons relevé en parlant de l'aumône, ce mot est d'une application universelle. Ainsi, lorsque nous marchons dans la route de la vertu, lorsque nous voudrions atteindre à la perfection, faisons des efforts, mais sans désespoir, car l'Éternel connoît notre puissance; et c'est devant un tribunal où rien n'est caché, que nous aurons à comparoître.

Seroit-ce à nous à être plus rigoureux que

Dieu même? L'indulgence est, de notre part, un acte de justice autant que de sagesse. Ajoutons maintenant que nous nuisons à notre propre bonheur en nous armant d'une aveugle sévérité, et en refusant de condescendre à la diversité des esprits et des caractères.

Les hommes d'un état supérieur se font simplement haïr, quand ils ne s'imposent aucun ménagement envers leurs semblables. Mais qu'arrive-t-il entre des égaux? qu'arrive-t-il dans l'intérieur de la vie domestique? qu'arrive-t-il, si l'on s'abandonne sans contrariété aux exigences même les plus raisonnables en apparence; aux exigences qu'on peut toutes motiver une à une? On se heurte contre une nature d'esprit dont la modification est souvent impossible; on se heurte contre un caractère fixé, dominé peut-être par une force secrète; et, en s'occupant sans cesse de la même correction, on voit sans cesse le même défaut. Il n'y a plus alors qu'un échange d'humeur et de bouderies entre deux êtres, dont l'un revient à toute heure à ses avertissemens, et l'autre, à tout moment, à sa nature.

Vous le désirez peut-être; agrandissons

notre spectacle, et voyez avec nous comment l'indulgence mutuelle est une idée mère dans le système de notre organisation.

Les hommes n'auroient pu vivre en société, si le Créateur avoit établi des inégalités trop grandes entre leurs facultés; car toutes leurs perspectives eussent été dissemblables; et placés dans le même cercle, jamais néanmoins ils ne se seroient entendus.

Que si les hommes, au contraire, avoient été modelés sur un plan trop uniforme, il y auroit eu dans leurs intérêts et dans leurs rapports une monotonie incompatible avec une vie de mouvement et de liberté.

Admirons maintenant la mesure parfaite adoptée par la sagesse suprême.

Il y a des distinctions entre les facultés des hommes; et les unes sont l'œuvre de la nature, les autres le résultat de la diversité des éducations; mais ces distinctions n'apportent aucun obstacle à nos communications mutuelles, à toutes celles du moins qui sont véritablement nécessaires; et le complément de ce beau système est confié à la vertu de l'indulgence; il est confié à cette vertu, de la même manière que la charité est appelée à prévenir

pouvez être le juge des hommes, et leur juge infaillible; puisque, seul, vous lisez dans les cœurs, et sondez la pensée; puisque, seul, vous faites sortir de l'obscurité les témoignages redoutables au crime, ou favorables à l'innocence. Oui, il existe cet Être à qui nous ne pouvons rien cacher, cet Être qui voit tout du centre de l'immensité. Quelle effrayante pensée, si la religion ne nous rassuroit pas! O puissances du ciel! dites-nous, répétez-nous sans cesse que l'Éternel est bon, qu'il l'est par son essence, qu'il le fut de tout temps et le sera toujours. Et nous, remplis de cette espérance, oserons-nous être durs et impitoyables? et en voyant passer cette multitude d'acteurs qui, sous divers déguisemens, occupent un moment la scène du monde, oserons-nous, en leur trouvant des torts, jeter à aucun d'eux *la première pierre?* Nous vivons trop en nous pour examiner les autres attentivement; nous sommes trop distraits pour les bien juger.

Enfin, lors même que, par une pénétration surnaturelle, nous découvririons les motifs secrets des actions des hommes, et que nous condamnerions ces motifs; tous les droits, tous les titres d'un coupable à l'indulgence ne

seroient pas perdus. La religion du moins nous en indique d'autres également précieux à la foiblesse humaine ; et c'est ici qu'un second sujet de réflexion va nous découvrir encore une des grandes vues, une des intentions sublimes du souverain ordonnateur de notre système moral.

Dieu a voulu que l'homme fût gouverné par lui-même, et que, dans cet empire intellectuel dont il l'a investi, il y eût divers pouvoirs soumis à une seule direction.

C'est pour remplir cette intention primitive, que l'Être suprême, en nous donnant la raison pour guide et la félicité pour terme, nous a placés au milieu d'une grande diversité d'intérêts, qui forment, en quelque manière, l'enceinte de notre autorité.

C'est là que l'homme, dans une sorte d'équilibre inséparable de la liberté, se voit attiré vers le bien par son expérience et par sa réflexion, tandis qu'il en est écarté par des passions inconsidérées ; c'est là qu'il est alternativement sage ou imprudent, docile ou rebelle aux lois d'ordre et aux conseils de la religion.

Il entre cependant, il s'avance dans la route de la vie ; et un heureux instinct, éclairé, fortifié par l'éducation, lui inspire l'amour de la

vertu et le désir de plaire à l'Être suprême ; mais il est appelé ailleurs par des illusions ; il y cède, il les suit, il quitte les voies où il commençoit à marcher d'un pas affermi ; il chancèle, il faillit ; et condamné par son propre jugement, que va-t-il devenir? Étouffera-t-il ses remords ; ou, de désespoir, renoncera-t-il pour toujours au culte de la morale? Non, non, la voix bienfaisante de la religion s'apprête à le ranimer ; elle lui apprend qu'au système des devoirs de l'homme, au système de sa liberté, Dieu a joint le système de la repentance et de son mérite ; et notre raison, guidée par une si haute instruction, ne tarde pas à découvrir que ce dernier système, le système de la repentance, est aussi nécessaire que les deux autres à la formation et au complément de l'ordre universel. En effet, la liberté, dans son application à notre foible nature, n'eût été qu'une invention terrible si l'homme, dès ses premières fautes, eût été soumis à une condamnation irrévocable ; et l'admirable législation destinée à tracer le cercle de nos devoirs envers les autres, envers nous-mêmes, et envers l'Être suprême, cette législation où tant d'intérêts sont mis en harmonie, n'eût été qu'une vaine composition,

si, dès nos premiers pas, nous avions été jetés dans le désespoir par le sentiment de notre imperfection. C'est donc à la faveur du repentir et de son mérite que nous cessons d'être épouvantés, et de notre liberté, et de notre foiblesse, et de la diversité de nos devoirs. Il nous reste une crainte salutaire; mais aucun abattement ne peut, ne doit l'accompagner.

Disons-le, répétons-le dans cette occasion d'une manière générale, les principes qui constituent notre organisation morale et qui règlent son mouvement, attestent à des regards respectueux une suprême science; ils sont admirables, et par leur vaste application, et par la justesse de leurs rapports, et par la sagesse de leurs limites; et c'est uniquement sous le travail d'une consumante analyse, qu'enfin dénaturés, ils ne s'offrent plus à nous dans leur sublime accord et dans leur véritable essence.

Alors on se permet de demander pourquoi l'Être suprême, au lieu de faire servir l'indulgence et la repentance au complément de son système, ne les a pas rendues l'une et l'autre inutiles, ou en nous créant parfaits, ou en nous affranchissant de devoirs? Mais

vous, qui faites un reproche à l'intelligence infinie, vous si petits devant l'Être éternel, savez-vous seulement si la liberté n'est pas un des élémens indispensables à notre amélioration progressive ; si elle n'est pas le moyen, l'unique moyen de communiquer des droits, de donner un mérite à l'être créé, et si elle n'est pas inhérente dans tous les points au plan général de notre destinée. O abîmes de la pensée! esprit, instinct, liberté, volonté, comment vous sonderions-nous? O abîmes de la pensée! nous nous arrêterons sur vos bords; et cherchant la lumière qui vient d'en haut, nous croirons, nous dirons que Dieu seul est parfait, et que seul il doit l'être ; que Dieu seul est affranchi, par son essence, des lois de gradation et de progression; et que seul encore il peut être libre, avec une volonté constamment la même, avec une existence immuable. *Étendons nos mains vers le ciel, et reconnoissons les ignorances de notre âme.*

Réfugions-nous en ce moment vers les enseignemens simples autant que sublimes de la religion ; et nous rapprochant plus immédiatement de notre sujet, bénissons l'Être des êtres, qui, dans ses vues mystérieuses en fa-

veur de l'homme, sa créature, n'a pas fait dépendre notre destinée d'une erreur ou d'une foiblesse; qui nous admet au contraire à nous racheter, à nous renouveler, pour ainsi dire, par nos regrets et notre repentir. Et ce n'est pas au loin que l'homme doit aller chercher cette purification; c'est en lui, c'est au fond de sa conscience qu'il peut retrouver l'espérance après le découragement, et le calme après les alarmes.

Qu'elle est belle, la religion, dans ses expressions sur la repentance! *Il y a*, nous dit-elle, *il y a de la joie devant les anges du ciel, pour un seul pécheur qui s'amende.* Grand avertissement pour nous! Quoi! c'est au séjour de la sainteté que la repentance est admise; c'est là qu'on se réjouit *pour un seul pécheur qui s'amende;* et sur cette terre, où les plus parfaits *ne sont que foiblesse*, on ne voudroit rien pardonner! Ah! c'est l'étude de notre nature et le sentiment de nos propres besoins qui nous appellent à l'indulgence, qui nous en imposent les devoirs; et l'homme s'oublie lui-même, quand il s'arme d'une rigueur inflexible contre les erreurs et les fautes dont il se constitue le juge, dont il se déclare le vengeur. C'est assez, dans notre communauté sociale,

de la sévérité des lois ; et les particuliers n'ont pas le droit d'usurper ou d'imiter cette sévérité : elle fut inventée afin de contenir, par des exemples éclatans, les entreprises contraires à la tranquillité publique; mais dans les relations d'homme à homme, il n'y a rien de nécessaire ni pour l'exemple, ni pour l'effet extérieur, ni pour l'instruction générale; et nous rentrons alors sous la législation de la charité, sous l'empire des vertus qu'un Dieu de bonté nous commande.

Aussi l'indulgence n'est pas, comme on le présume souvent, une exception à la sévérité; c'est au contraire la sévérité, qui est une exception à l'indulgence.

En effet, l'indulgence est un sentiment de tous les jours et de tous les momens ; elle ne se rapporte pas à des conventions, mais à notre nature ; et c'est par tous les hommes indistinctement qu'elle peut être exercée. Il n'en est pas de même de la sévérité ; celle-ci n'est un devoir que pour les représentans de l'intérêt social; et les punitions sont tellement consacrées à l'utilité, à la nécessité de l'exemple, qu'au moment où elles ne remplissent pas ce but, elles deviennent condamnables. Le magistrat cesse de paroître l'homme de la

loi, quand il inflige des châtimens obscurs; et il ne nous montre plus alors que son indifférence à la douleur d'autrui. Ah! c'est assez pour un être accessible à la pitié, d'avoir prononcé une sentence ou de mort ou de proscription; c'est assez pour lui qu'une obligation si terrible; on ne doit pas y joindre des duretés inutiles, et c'est le nom qu'il faut donner à toutes les vengeances dont on n'est pas absous par l'intérêt social. Gardez-vous d'ordonner un seul degré de malheur que la loi n'autorise pas; et pour vous en abstenir, songez qu'au moment où vos décisions arbitraires accroissent et prolongent, dans les ténèbres d'une prison, le tourment d'un coupable, c'est le moment peut-être où ce même coupable, où cet infortuné, par ses larmes et sa contrition, attire sur lui la commisération de son Dieu; c'est le moment peut-être *où il y a de la joie devant les anges du ciel* pour sa repentance.

Mais ici, quelle pensée vient me frapper, et quel effroi me saisit! L'arbitraire est permis; il est toléré du moins pour les châtimens, pour la vengeance; et parmi nous, cet arbitraire est interdit pour la grâce et pour la miséricorde. Quelle opposition! quel contraste!

La loi de mort a parlé; et dès ce moment-là aucune exception n'est reçue, aucune distinction n'est soufferte. La loi de mort a parlé: cette loi a été faite par des hommes; elle n'a donc pu signaler les crimes que d'une manière incomplète, et à la manière des hommes; enfin, ce sont des hommes encore qui l'interprètent: et parmi nous, cependant, c'est en vain que, dans une circonstance unique et singulière, on sollicite un adoucissement, au nom des considérations les plus puissantes, au nom des motifs les plus dignes d'égards. La loi de mort a parlé; et c'est en vain que de toutes parts on appelle la grâce et le pardon, en faveur d'un malheureux une seule fois coupable, une seule fois peut-être, au milieu d'une vie féconde en belles actions. La loi de mort a parlé; et c'est en vain qu'on oppose à son application rigoureuse, ou des services rendus à la patrie, ou l'influence d'un nom rendu mémorable par les exploits, ou par les vertus publiques d'une longue suite d'ancêtres; c'est en vain même qu'on y oppose la prévention des jurés, l'inimitié des juges, et quelquefois l'aveuglement passager de l'opinion, ou l'ascendant d'une faction populaire. La loi de mort, la loi de sang a

parlé; et c'est à ce moment-là que l'autorité suprême est tout à coup sans pouvoir; c'est à ce moment-là que ses yeux sont voilés, ses oreilles fermées; c'est à ce moment-là que l'arbitraire est défendu. Ah! s'il exista, cet arbitraire, s'il exista si long-temps pour l'oppression et pour la douleur, ne revivra-t-il jamais pour la compassion et pour la pitié?

Qu'il nous soit permis de faire observer un autre contraste, et qui appartient également au sujet de ce discours. Le droit de grâce est aboli dans un temps où la philosophie nouvelle, dédaignant les enseignemens de la religion, considère les hommes comme des êtres régis par la nécessité. Pourquoi donc, sous le règne de cette philosophie, les traiter avec un accroissement de rigueur? pourquoi rejeter l'indulgence et le pardon? Leurs fautes ne seroient plus une violation libre et malicieuse de l'ordre public, puisque chacun d'eux obéiroit à une force irrésistible; et les punir, sans pitié, sans miséricorde, c'est imiter ce roi de Perse qui faisoit battre de verges les eaux de la mer, lorsque la direction des vagues s'opposoit à la marche de ses vaisseaux.

C'est ainsi qu'une philosophie présomptueuse, au lieu de tout aplanir devant elle,

comme ses disciples l'annoncent, multiplie au contraire les difficultés de notre esprit. Ses principes, qu'elle appelle *simples*, deviennent une force destructive qui va porter le ravage au milieu d'un système ingénieux où tout est dessiné par nuances et par gradations; et, sans sortir de notre sujet, nous voyons que l'intelligence de l'homme est en accord avec sa liberté, et que sa liberté l'est de même avec la nécessité de l'indulgence, avec l'efficacité du repentir. Tout s'unit par des liens admirables dans la magnifique ordonnance dont nous sommes le principal objet; et quand nous étudions les diverses parties d'une si vaste conception, quand nous rassemblons notre attention sur un résultat environné pour nous de tant de mystères, nous errons long-temps dans nos propres spéculations; mais en prêtant l'oreille aux enseignemens de la religion, et devenus sensibles à leur onction sublime, nos incertitudes se fixent, et notre âme s'élève à la vérité. Oui, ces enseignemens peuvent seuls nous pénétrer d'une vive lumière; et seuls, par une inspiration céleste, seuls ils sont en harmonie avec l'esprit de la création, et avec les secrets de l'Éternel.

Ah! si nous ne pouvions vous associer à

notre persuasion, la faute en seroit à nous, et nous prierions le Seigneur d'augmenter notre force, de multiplier nos moyens, afin de nous rendre capables d'annoncer sa parole avec autorité. Mais auroit-elle besoin d'aucun aide, cette parole sainte, dont toutes les expressions sont si pleines de vie! Non; la loi religieuse est claire dans ses préceptes : *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre. Que le plus juste de vous!* Ah! nous vous entendons, ô notre divin maître! vous nous avertissez de notre foiblesse, et nous ne présumerons plus de nous. Vous nous invitez à pardonner, et nous pardonnerons; à être circonspects dans nos jugemens, et nous serons bienveillans, indulgens, charitables. Nous voulons devenir tout ce qu'il faut être pour obtenir votre protection, votre clémence, et surtout votre amour. C'est le vœu de nos cœurs, c'est le sentiment que nous éprouvons à l'aspect de cette bonté continuelle, de cette bonté pénétrante dont vos commandemens nous présentent l'image. Daignez, ô notre Dieu! fixer le mouvement qui nous entraîne vers vous; daignez le rendre durable; et que désormais aucun intérêt de ce monde ne vienne le ralentir. Ah! c'est à l'Être parfait, au Dieu puissant, au

Dieu de compassion et de miséricorde que nous consacrerons notre vie ; et justement abattus par le souvenir de nos fautes passées, nous aurons présente à l'esprit cette parole incomparable en consolation et en espérance, cette parole adressée aux enfans de la terre : *Et moi je vous dis qu'il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.* Ah ! gloire à l'Éternel ; gloire au maître des cieux, gloire, amour, et reconnoissance, dès maintenant et à jamais !

DISCOURS V.

Sur l'Orgueil et l'Ingratitude.

Et que tu ne dises pas en ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens. *Deutéronome, Chap.* 8, ℣. 17.

Et que tu ne dises pas en ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens. Ces paroles renferment une double leçon ; elles invitent les hommes à s'abstenir de l'orgueil, et à se défendre de l'ingratitude. On a des succès, on obtient des triomphes ; et on les rapporte uniquement à son intelligence et à son mérite : voilà l'orgueil. On a des succès, on obtient des triomphes ; et l'on refuse de reconnoître l'assistance qu'on a reçue des autres : voilà l'ingratitude. On est donc au centre, et comme au point de réunion de ces deux vices, lorsqu'on aime à dire en son cœur : *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.*

Un tel sentiment est impolitique, même dans le cercle étroit de nos connexions so-

ciales; il est extravagant, il est impie, dans les rapports de l'homme avec la Divinité; et l'examen de ces deux vérités formera le sujet et la division de notre discours.

C'est un asservissement, dites-vous, que la reconnoissance; et un asservissement d'autant plus penible qu'il est vague, indéterminé, et qu'on ne peut fixer avec précision ni ses bornes, ni sa durée: mais ce calcul, cet aride calcul, si vous vouliez l'admettre, il falloit y songer avant de recevoir des services. Vous avez promis tacitement un sentiment de reconnoissance à un sentiment généreux; il n'est plus temps de vous en affranchir. Mais pourquoi l'essayeriez-vous? Et ne voyez-vous pas que la société entière est par sa nature un système de réciprocité, une alternative continuelle de bienfaits et d'obligations, d'avances et de retours? Tout est échange dans nos relations; mais la majeure partie de nos conventions, de nos contrats plus ou moins formels, ne se termine pas immédiatement. Nous recevons, et pendant un long temps, avant d'avoir rien à rendre; car en naissant, nous réclamons des secours; nous en avons besoin pour affermir nos premiers pas dans la carrière de la vie; nous en avons besoin

pour constituer nos forces physiques; nous en avons besoin pour acquérir l'éducation de notre esprit. Nous sommes donc endettés, nous sommes couverts de bienfaits, avant d'avoir aucun moyen de nous acquitter; et notre reconnoissance est le seul gage que nous puissions offrir. Enfin, jetés dans le monde à l'âge où les différentes ambitions se développent, nous resterions à distance de tous les buts, si nous ne trouvions pas, en commençant, des guides et des protecteurs. Quel est donc le moment où nous aurions le droit de dire : *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens?*

Nous avons une dette aussi envers les hommes publics qui servent la patrie, envers les magistrats qui la gouvernent avec justice, envers les soldats qui la défendent avec courage, envers les ministres de la religion qui prêchent un esprit de paix. Ah! sans cesse nous sommes environnés de bienfaiteurs, et partout nous en apercevons. Malheur à l'homme ingrat qui détourne ses regards d'un pareil spectacle! malheur à l'orgueilleux qui s'en afflige! Eh quoi donc, auriez-vous peur de votre reconnoissance? Auriez-vous peur d'être entraînés par elle, à penser, à agir pour d'autres que

pour vous-mêmes? Mais vous auriez peine à distribuer votre temps et votre vie d'une manière conforme à un sentiment si méprisable. Le Créateur vous a doués de plus de facultés qu'il n'en faut pour votre usage particulier; et du superflu, vous êtes comme forcés de nuire à vos semblables, ou de les servir. Vous ne pourriez pas, en le voulant, vous renfermer dans le cercle étroit de votre intérêt personnel. Livrez-vous donc sans répugnance à l'esprit social, à cet esprit, un des résultats de notre nature, et qui nous avertit de songer aux autres, de nous mêler aux autres, et d'être tour à tour généreux et reconnoissans, créanciers et redevables.

La confiance aux sentimens de reconnoissance sera toujours le principe de toute espèce d'émulation; c'est elle qui excite les talens, qui fait naître les héros, les grands ministres, et les hommes dont les éclatans services en divers genres concourent à la gloire et à la prospérité de l'état.

On ne doit rabaisser un sentiment moral par aucune comparaison; mais si nous en adoptions une pour rendre un moment plus évidente l'utilité sociale de la reconnoissance, nous dirions que cette utilité représente ou

rappelle l'importance du crédit. En effet, le crédit, si nécessaire aux transactions de commerce, si nécessaire encore à l'administration publique; le crédit doit son maintien au respect des engagemens. Et de même, les services que les hommes se rendent mutuellement, services dont l'application renaît à chaque instant, ont la reconnoissance pour condition tacite, pour condition absolue; et il n'est point de trait d'ingratitude qui ne serve à ralentir cette circulation d'offices, dont le mouvement actif et régulier de la société ne sauroit se passer.

Seroit-ce un raffinement de faire observer encore, que la confiance aux sentimens de reconnoissance a d'autant plus d'efficacité sur les actions des hommes, que son but et son attente sont vagues. Elle ressemble, sous ce rapport, à la possession de la monnoie métallique; d'une monnoie qui, en représentant aussi d'une manière vague tous les biens dont elle est le gage, excite avec tant d'ardeur les vœux et la recherche des hommes.

Examinons de plus près encore la reconnoissance, afin de l'aimer et de l'honorer davantage. Elle semble composée des qualités les plus estimables; et l'on aperçoit dans ses

élémens la fidélité, la justice, et cette modestie qui nous éloigne d'une confiance exagérée dans nos droits ou dans notre indépendance. Tout est pur dans le sentiment de la reconnoissance; et comme il a dû naître avec nos besoins, il est, dans l'ordre de nos obligations, le premier en date. La générosité a plus de renommée parmi les hommes que la reconnoissance; mais cette supériorité d'éclat, qui assure à la générosité une récompense prochaine, laisse en partage à la reconnoissance le mérite de l'obscurité, mérite d'une si grande valeur en morale. Honneur soit aux vertus qui n'attendent rien de la louange, et dont l'appréciateur des actions secrètes, le Dieu des cœurs, tient le compte.

La reconnoissance est encore la plus touchante expression d'une âme sensible; et tandis que l'orgueil nous isole, la reconnoissance multiplie nos liens avec les autres hommes; et ces liens, formés par le souvenir, ne peuvent se rompre sans notre volonté. Ah! si nous avions la fausse idée et la pensée orgueilleuse que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes, que nous pouvons marcher seuls dans la carrière de la vie, bientôt notre cœur se dessécheroit, bientôt nous oublierions d'aimer; et

nous perdrions ainsi la jouissance du plus beau don que nous ayons reçu de la bonté divine.

Faites usage aussi de votre prévoyance; et, au nom de votre intérêt, réfléchissez que, jeunes encore, s'il vous étoit possible de vivre uniquement de vous, et en vous, il arrive un âge où toutes les facultés s'affoiblissent, où nos actions passées, et le souvenir qu'on en garde, forment notre unique fortune; un âge enfin, où l'avenir n'est plus notre allié, et où l'on se trouveroit insensiblement abandonné, si la reconnoissance étoit bannie de la terre. Ne la mettez donc pas en disgrâce par votre exemple, et ne dites pas, au temps de votre force, que vous ne devez rien à personne; *que votre puissance et la force de votre main vous ont acquis tous ces biens.*

N'en doutons point; il nous conduiroit mal pour notre bonheur, cet orgueil qui transformeroit en joug, et en joug pénible, le sentiment de la reconnoissance; et qui nous offriroit pour unique ambition et pour sujet de gloire, une indépendance parfaite, un affranchissement absolu. Hélas! le plus universel des sentimens, l'amour paternel, ne dérive-t-il pas essentiellement de la foiblesse des en-

fans, de leur besoin de tutelle et de protection? Le moment où ils contesteroient nos bienfaits et nos services deviendroit un moment dangereux pour l'amitié; car s'ils nous persuadoient, nous nous croirions sans vertu; et en ébranlant ainsi la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, ils nous rendroient moins heureux, et nous paroîtroient moins aimables. La reconnoissance, séparée même de toute espèce d'office, de toute espèce de retour en actions réelles, est douce à celui qui en est l'objet; et ce n'est pas un tribut onéreux qu'un simple sentiment: non, ce n'en est pas un; et plus notre bienfaiteur y attache de prix, plus il est digne d'en jouir.

L'orgueilleux accepte aussi des hommages; mais il semble aspirer à les imposer de son unique autorité; il s'attribue des droits, et il les exerce avec tyrannie; il ne demande pas, il exige; et pour se soustraire à toute obligation, il dit en son cœur: *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.* Mais lorsqu'il veut tout rapporter à lui, tout lui est contesté; on se plaît à déranger l'opinion qu'il a de lui-même, et l'on tend des piéges à son aveugle confiance.

C'est à l'amiable qu'il faut appeler les

hommes à faire notre part ; autrement ils nous refusent même les redevances les plus justes, et la dette la mieux reconnue. Telle est la loi des amours-propres, tel est le pacte des vanités, ou leur convention tacite. Disons-le donc aux orgueilleux ; ils ne songent qu'à eux ; et dans leur seul amour, dans leur seul intérêt, ils sont encore des calculateurs ignorans, et des spéculateurs malhabiles.

Ne verroient-ils pas encore les autres désavantages attachés à leur caractère ; ne verroient-ils pas que le sentiment intime de leur supériorité, ce contentement calme et sans mélange de doutes, les fixe à la même place, et les empêche de travailler à l'accroissement de leur science, ou au perfectionnement de leurs facultés ?

Enfin, un malheur de l'orgueilleux, c'est que l'accumulation des avantages dont il jouit et dont il se glorifie, ne fait jamais sur lui qu'une impression uniforme. Il ne se perd jamais de vue ; et en assistant toujours au même spectacle, nulle variété ne vient composer ses plaisirs.

Les hommes qui ont le plus à se défendre des séductions de l'orgueil et de ses nonchalantes habitudes, ce sont les rois, ce sont les

princes. Comment échapperoient-ils aux piéges qu'on tend de si bonne heure à leur crédule amour-propre ? On fait bruit auprès d'eux de leurs qualités, et l'on ne parle de leurs défauts qu'à l'écart, et à voix basse. Les droits que donne la naissance leur sont représentés comme un héritage sans condition, et ce qu'ils font pour les autres est célébré comme une munificence.

C'est vous surtout qui êtes coupables, vous qui les trompez, vous qui leur dissimulez les obligations dont ils sont responsables, et l'étendue des travaux auxquels ils doivent se former dès leur jeunesse. Ah ! si vous leur apprenez à être orgueilleux avant d'avoir rien mérité, comment se tiendront-ils prêts à disputer contre le malheur ? comment pourront-ils supporter les jeux de la fortune et les traverses du monde ?

Ne confondons point cependant avec l'orgueil la dignité qui sied aux princes, aux magistrats, à toutes les personnes en autorité dans l'état ; dignité qui est la simple expression d'un accord entre les sentimens de l'homme et les hautes fonctions dont il est revêtu ; car s'il n'avoit aucune élévation, aucune gravité, ni dans ses discours ni dans ses manières, il an-

nonceroit qu'il ignore l'importance de son ministère public; il paroîtroit insulter volontairement au choix qu'on a fait de lui, ou aux droits qu'il tient de sa naissance. Ainsi la dignité, dans sa perfection, peut exister sans aucun orgueil; elle ne doit point naître d'une opinion exaltée de sa personne, ou d'aucune jouissance délicieuse de soi-même, mais d'une juste idée des convenances; elle est comme une sorte d'appel aux sentimens de respect, aux égards qu'il nous importe à tous de rendre aux rangs et aux grandes places, afin d'assurer l'ordre social, et plus essentiellement encore afin de concourir au maintien de la liberté; car les chefs d'un état, au moment où ils sont dépouillés de l'assistance que donne la considération, ont recours à la crainte pour se sauver du mépris; et ils s'environnent alors des faisceaux du despotisme, et de tous les appareils de la tyrannie.

La dignité a donc son application et son avantage public, tandis que l'orgueil n'est jamais d'aucun service. Ces deux caractères ont quelque ressemblance au dehors, mais aucune dans leur essence. L'orgueilleux en autorité attire à lui, s'approprie tout ce qui le décore; et l'homme qui remplit un poste

éminent avec dignité, rend hommage au pouvoir dont il est dépositaire.

Enfin, les particuliers eux-mêmes sont susceptibles d'une dignité absolument distincte de l'orgueil; car des sentimens nobles, un caractère élevé, donnent à l'âme une empreinte uniforme, une assiette paisible; c'est le commencement de la dignité; elle s'affermit, elle s'achève, si l'on élève ses regards vers un plus noble but que l'opinion versatile des hommes, et si l'on dédaigne alors cette souplesse sociale qui prend toutes les formes, s'asservit à tous les goûts, et se voue à l'imitation.

Il est d'ailleurs des qualités morales qui, en attirant l'hommage des autres, deviennent une sorte de magistrature : la dignité leur sied, la dignité leur est nécessaire ; et il n'y a point d'orgueil dans cette alliance. Un tel caractère perd toutefois en beauté, lorsqu'il se laisse atteindre par un sentiment de fierté; à moins que ce sentiment, loin d'être hostile, loin d'être insultant pour les autres, ne serve qu'à nous affermir contre les disgrâces de la vie et les injustices des hommes. O quelle administration nous a été confiée! Nos défauts, nos qualités se touchent. Prions notre Père céleste

de nous aider à remplir notre tâche; et prions-le de nous pardonner nos foiblesses et nos erreurs. C'est avec lui que nous pouvons combattre, et c'est par lui que nous pourrons triompher.

Nous nous sommes peut-être arrêtés trop long-temps sur les considérations sociales propres à détourner un esprit sage des idées et des sentimens d'orgueil; mais notre ministère de paix et de charité ne doit rien rejeter de tout ce qui peut rendre les hommes meilleurs, ou plus heureux; et rien n'est petit de tout ce qui peut atteindre à un si grand but. Quittons cependant les pensées mondaines, et, nous attachant au sens religieux des paroles de notre texte, considérons l'homme en présence de la Divinité. Il est devenu fier de ses trésors, de son crédit, de son autorité; et, rapportant à ses talens et à son mérite les succès qu'il obtient, la prospérité dont il jouit, il oublie son Créateur, et se dit à lui-même et dans son cœur : *Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens.* Quel orgueil! quel aveuglement! O Éternel! est-ce à vous que l'homme peut adresser ce langage; à vous qui avez le secret de ses facultés; à vous qui l'avez tiré du néant; à vous qui avez

animé sa poussière; à vous qui lui avez dit sois, et il a été; pense, et il a pensé; souviens-toi, et il s'est souvenu; choisis, et il a choisi; forme des vœux, et il en a formé; deviens heureux, et il l'est devenu?

Oui, gens de petite force et de grand orgueil, vous n'avez fourni aucun des élémens de votre existence, aucune des facultés de votre esprit, et vous n'avez pas été appelés à conseil quand votre organisation a été préparée; quand vous avez été figurés, terminés; quand vous avez été faits ce que vous êtes. Votre volonté, votre instinct, vos moyens de perfection, tout est l'ouvrage du Dieu fort. Il a formé le vase, il l'a modelé de ses mains, et il y a versé des dons *qui ne viennent ni d'Orient, ni d'Occident, ni du Désert*, mais de sa généreuse bonté et de sa toute-puissance; et l'un des apôtres de l'Évangile a combattu l'orgueil, mieux que notre foible voix ne pourroit le faire, en consacrant sa pensée par ces mémorables paroles : *Qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu?*

Une réflexion si frappante déjoue et rend presque ridicule la fastueuse confiance de l'homme dans ses avantages personnels, et l'orgueil que lui inspirent sa beauté, son es-

prit, son rang et sa fortune. Il lève la tête avec insolence ; il regarde les autres avec mépris, et toute la nature semble lui dire : *Qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu?* Tu es sur la terre au même titre que tes inférieurs ; au même titre encore que les êtres soumis à ta domination, et qui, entraînés par leur instinct, fendent les eaux, se meuvent sur la terre, ou se balancent dans les airs. On pourroit leur pardonner plus qu'à toi d'être orgueilleux ; car ils se croient immortels ; ils se jugent parfaits ; aucun discours ne les désabuse, aucune comparaison ne les humilie ; et l'ennemi qui leur fait la guerre, ou qui les subjugue, ne leur paroît pas un maître, mais un danger. L'homme, au contraire, est instruit par son esprit même des bornes de ses facultés ; il apprécie sa foiblesse, et chaque instant l'en avertit. Il porte en arrière sa méditation ; il atteint l'avenir par sa prévoyance ; il mesure les cieux, il sonde les abîmes ; et partout il trouve des secrets impénétrables. Il est lui-même un admirable phénomène ; mais il ne s'est point composé, il ne s'est point formé ; et si moralement il paroît s'élever, se grandir par ses propres efforts, ce qu'il peut s'ajouter est

compassé, et ses moyens de perfection il les a reçus d'un Être suprême, il les doit à son Dieu.

Et voudrions-nous, dans nos momens d'orgueil, tenir tout de nous-mêmes? Ce vœu, s'il étoit accompli, dégraderoit notre destinée; car c'est à notre état de dépendance que nos plus belles espérances sont attachées. Que promettent en effet à l'homme ébloui de son rang, de sa fortune, de sa réputation même; que lui promettent ses plus hautes pensées? rien qui ne soit passager; et son imagination, que peut-elle lui peindre? rien qui ne perde sa couleur, rien qui ne s'efface en peu de temps, même à ses propres yeux. Hélas! il est encore orgueilleux de ses pompes, qu'il s'y déplaît et qu'il cherche un autre bonheur! Ah! qu'il prenne ce moment, pour remarquer près de lui l'homme modeste et reconnoissant; l'homme qui cherche ses droits aux avantages dont il jouit, et qui s'intimide de la louange; l'homme qui parle des autres, et qui songe à eux; l'homme qui semble s'oublier, au milieu même de sa gloire. Combien est doux pour nos yeux un pareil spectacle! c'est la beauté, relevée de tous les charmes de l'innocence.

Mais que l'orgueilleux surtout contemple avec envie l'homme qui, pénétré de l'idée d'un Être suprême, rapporte à la faveur céleste les divers biens dont il jouit : son front est radieux, et la sérénité se peint sur tous ses traits : il croit qu'il doit tout à son Dieu ; il croit qu'il en est aimé ; il dit avec confiance, il dit avec fierté : J'appartiens au Maître du monde ; et son plus grand honneur, sa première gloire, c'est le nom de son bienfaiteur. Il n'a pas, comme l'orgueilleux, à considérer sans cesse si les hommages dont il est l'objet sont dans une exacte proportion avec ses droits ou avec l'opinion qu'il a de lui-même ; il n'est pas à la peine pour cultiver sans relâche une grandeur d'apparat, une considération toute factice ; il n'a pas, comme l'orgueilleux, un rôle à surveiller, un rôle à soutenir. Tout est réduit au plus simple pour l'homme qui ne présume point de lui-même, et qui s'unit par la reconnoissance au Régulateur de nos destinées, au Maître souverain des événemens ; il place à grande distance ses plus précieuses espérances ; et les guerres d'amour-propre ne touchent point à son bonheur, n'assaillent point son trésor. Qu'alors il se fait aisément à toutes les situations, à

la vie domestique, comme au bruit du monde; à l'obscurité, comme à la renommée; aux tributs circonscrits de l'estime, comme aux adulations sans bornes qui entourent les grandes places! Orgueilleux, je vous le demande encore, que mettez-vous en parallèle? Vous n'êtes propres qu'à un seul état et à une seule circonstance. Il faut que la fortune vous serve, et qu'elle vous serve toujours : mais vous ne changerez pas son inconstance; elle va s'éloigner, elle va vous quitter; vous ne paroîtrez plus que l'ombre de votre grandeur passée; et, rentrant en vous-mêmes, vous serez déchirés par vos regrets; vous deviendrez la victime de vos pensées d'habitude, et la proie de vos souvenirs. Des amis? vous n'en avez pas voulu : vous avez cru que tous les hommages vous étoient dus, et aucun sentiment libre ne s'est porté vers vous. Des bienfaiteurs? ce nom vous auroit fait rougir; et les titres mêmes de la protection céleste, vous les avez méconnus. Votre appui, vous le disiez, c'étoit *votre puissance et la force de votre main.* Tout étoit en vous, et vous n'êtes plus rien. Où chercherez-vous donc une association à vos peines? où trouverez-vous des consolateurs?

O qu'elle est éclatante, la défaite de l'or-

gueilleux! et souvent encore elle est remarquable par sa rapidité, et par la petitesse apparente des motifs qui l'occasionnent et des moyens qui la produisent. L'Histoire nous offre partout des exemples à l'appui de cette vérité : et qui de vous n'a pas lu, dans les Livres sacrés, et l'étonnante élévation et l'étonnante disgrâce de ce superbe Aman, le favori d'Assuérus, et le dépositaire de toute l'autorité du plus grand roi de la terre? La foule suivoit ses pas; on trembloit à sa voix, et chacun fléchissoit devant sa toute-puissance. Un seul homme, sans marque, sans distinction; un juif obscur, assis aux portes du palais, ne se prosterne pas en le voyant passer, et semble contempler avec indifférence le fastueux cortége de l'orgueilleux ministre. Aman ne voit plus alors que cet homme; il oublie les hommages qui lui sont prodigués pour ne s'inquiéter que d'une seule exception; et, se livrant à un sentiment de vengeance, il a recours à des moyens criminels qui précipitent sa chute. Esther, jeune et timide Esther, vous fûtes la foible main dont Dieu se servit pour déconcerter l'orgueil d'un homme parvenu au faîte de toutes les grandeurs, et pour renverser son éclatante fortune.

Oui, ministres puissans, et vous aussi, monarques ou princes de la terre, vous êtes soumis à la commune loi, et vous apprenez par votre expérience combien la *couronne d'orgueil* est fragile. Vous faisiez le compte de vos richesses et le recensement de vos soldats; vous appeliez *invincibles* vos flottes et vos armées; et un vent a soufflé, qui a détruit vos fières espérances. Vous n'avez pas songé à Dieu; mais il a songé à vous. Il dit à l'orgueilleux : *Je sais ta demeure, ton entrée et ta sortie.... Ton insolence est montée à mes oreilles; et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu. Tu as dit : Avec la multitude de mes chariots, je suis monté au haut des montagnes, aux côtés du Liban; et là, je couperai les plus beaux cèdres et les plus beaux sapins.... Et déjà la fille de Sion t'a méprisé, et la fille de Jérusalem s'est moquée de toi.*

Les nations, comme les rois, peuvent se laisser entraîner aux idées et aux sentimens d'orgueil. Les succès à la guerre, l'abaissement de ses rivaux, l'agrandissement de son pays par des conquêtes; enfin, le nombre et l'éclat des triomphes sont des résultats magnifiques, et dont l'imagination est frappée. Les victorieux alors se persuadent aisément qu'ils sont appe-

lés par leur destinée à régner sur la terre; et, dans l'ivresse de leur confiance, ils ne voient aucun terme à leur grandeur et à leurs prospérités. Mais qui a fait le compte des événemens dont le temps est dépositaire, et qui les a sondés? Rome s'appeloit encore la ville éternelle lorsque des barbares vinrent la saccager et la réduire en cendres. Et quelle puissance est à l'abri des revers? Où est la gloire à telle hauteur, que le sort n'y puisse atteindre? Nos passions, à défaut d'autres ennemis, ne sont-elles pas un moyen toujours subsistant de ruine et de destruction? Qui le sait! nos vanités en combat, nos prétentions hostiles, suffiront peut-être à elles seules pour déjouer nos projets ambitieux, pour arrêter nos vastes entreprises; et, semblables dans leur effet à la division des langues, elles pourront nous contraindre à laisser au milieu du monde notre tour de Babel imparfaite; à l'y laisser, à l'exemple des enfans de Noé, non comme un signe éclatant de notre génie, mais comme un monument de notre orgueil. Ah! craignons, non pour nous affliger, mais pour nous tenir sages, ou nous rendre modestes; craignons qu'un jour on ne puisse nous dire: Vous avez voulu dicter des lois à l'univers entier, et vous

ne pouvez régler vos intérêts domestiques; vous avez voulu donner des plans de gouvernement à tous les peuples, et le vôtre, rempli d'erreurs, pénétré de fautes, est une source intarissable de factions; vous vous êtes montrés au dehors comme des lions rugissans, et chez vous on vous a rendus souples, et vous êtes bénins sous la verge du despotisme.

Déja pourtant nous nous sommes appelés *la grande nation*, et nous ne voyons aucun peuple en état de nous disputer ce titre; mais l'étendue d'un pays et le nombre de ses soldats peuvent donner de la crainte à leurs voisins sans leur inspirer du respect. C'est donc la grandeur morale qui honore les nations; et celle-là, le temps seul en investit avec autorité, le temps seul la décerne. Il faut, pour y acquérir des droits, non pas seulement de la vaillance, mais encore un caractère éclatant de justice et de générosité; il faut des opinions en rapport avec les principes de la vertu que les hommes révèrent; il faut de plus que la félicité publique serve de témoignage à la bonté des lois, et que les prospérités de la paix offrent à tous les regards le but et l'indemnité des sacrifices de la guerre. Une nation, pour atteindre à la grandeur morale, doit encore

présenter le spectacle d'une confiance mutuelle entre les citoyens; d'une sécurité générale, et d'une estime habituelle pour les premiers magistrats et pour les chefs de l'état. Enfin une nation, pour atteindre à la grandeur morale, doit surtout offrir le précieux exemple d'une liberté véritable, d'une liberté sans fiction, d'une liberté qui élève l'âme et qui sympathise, dans son action, avec les précautions nécessaires au maintien de l'ordre social. La grande nation! Ah! le titre superbe, quand il est mérité, quand la conviction des esprits, quand l'hommage des cœurs, le fixent et le consacrent. Puisse notre France le recevoir un jour des mains de l'Histoire! Puisse-t-elle, en rachetant tant d'erreurs et tant de forfaits, se présenter avec confiance à ce tribunal éloigné qui n'a peur de personne; à cet auguste tribunal qui, seul dans l'univers, peut mettre à leur rang, avec hardiesse, les nations et leurs chefs, les peuples et leurs maîtres.

Nous revenons à vous, à vous qui, pour la plupart, heureux dans votre obscurité, n'avez rien à faire aux grandeurs du monde. Retirez-vous auprès du Seigneur, et célébrez dans son temple ses inépuisables bontés; venez-y jouir

d'une émotion plus douce et mille fois plus douce qu'aucune exaltation de l'orgueil. Ah! si l'homme religieux veut aimer chaque jour davantage la reconnoissance, il songera, il se souviendra que cette vertu nous éleva la première à l'Être suprême; que la reconnoissance nous inspira le désir de mêler nos voix au chœur des anges; et que sur la terre elle renaît, s'anime et s'exalte à l'aspect d'un beau jour, au retour du printemps, et lorsque nous contemplons les diverses beautés et les richesses innombrables de la nature. O reconnoissance! n'êtes-vous pas encore pour l'homme quelque chose de plus; et la faculté qui lui a été donnée de se souvenir avec émotion des bienfaits de son Dieu n'est-elle pas au moins un présage des intentions du maître du monde? Elle nous avertit, elle nous annonce que l'Être suprême veut avoir affaire avec la créature intelligente, veut entrer en compte avec nous? Et l'éternel, lorsqu'il jette un regard d'intérêt sur cette créature, lorsqu'il en attend un sentiment prolongé, l'Éternel ne la fait-il pas immortelle?

Venez donc vous abaisser devant le plus généreux des bienfaiteurs. Il nous a tout donné; ne l'aimerions-nous pas? Ah! que

nous serions coupables, si nous disions au fond de notre cœur : *Notre puissance et la force de notre main nous ont acquis tous ces biens.* Que nous serions coupables ! mais nous serions peut-être encore plus insensés. Hélas ! ce souffle qui nous anime, cette parole, et l'esprit qui l'éclaire, rien n'est de nous, tout est de notre Dieu. O Éternel ! dans notre dénûment, dans notre foiblesse, nous n'avons à vous offrir que notre gratitude et nos actions de grâces. Ne rejetez pas cet humble tribut, et faites que nos louanges, que nos hymnes sacrés, s'élèvent jusqu'à vous, Être des êtres, souverain maître du monde. *Les cieux des cieux ne vous peuvent comprendre*, mais nous sommes de votre domaine ; nous sommes aussi les brebis qui composent votre troupeau, *et toutes sont par vous comptées.* O quel honneur pour nous de nous appartenir ! voilà notre orgueil, notre titre de gloire ; nous n'en voulons point d'autres. Et nous serons assez élevés, si, près des routes superbes qui mènent à vos parvis ; si, perdus dans la foule de vos adorateurs, nous pouvons un jour répéter la parole des anges, et nous écrier avec eux : *Saint, saint, saint est le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers ; tout ce qui vit aux cieux est à lui ;*

tout ce qui est sur la terre est à lui; tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout, tout est à lui; et dans les temps passés, et dans les jours présens, et dans les siècles des siècles.

DISCOURS VI.

De la Vérité.

L'Éternel a débat avec les habitans du pays, parce qu'il n'y a point de vérité, et qu'il n'y a que mensonge. *Osée, Chap.* 4, ℣. 1 *et* 2.

Il n'est rien de si beau, rien de plus magnifique que la faculté donnée à l'homme de manifester ses pensées; et l'habitude seule a pu nous empêcher d'être en admiration continuelle devant un phénomène si merveilleux. Quoi! tant d'idées, tant d'impressions diverses, tant d'observations, le résultat de l'étude ou de l'expérience, tant d'aperçus gradués, nuancés presque à l'infini; toutes ces richesses spirituelles qui forment ou nos pensées ou nos sentimens, sont devenues transmissibles; et c'est à la parole que nous devons cette étonnante communication, ce miraculeux service!

La pensée, sans la parole, n'eût été que méditative; et réduite encore à sa seule puissance, sa marche eût été retardée, et elle n'auroit fait aucun des progrès dont elle est

redevable à l'émulation des recherches et à la communauté des découvertes.

La parole, en même temps, s'est perfectionnée à l'aide des progrès de l'esprit; et par degrés elle a su peindre, avec la rapidité de l'éclair, les perceptions les plus fines, les sentimens les plus délicats.

Nous pouvons admirer séparément la pensée et la parole; mais leur union, leur union parfaite, est un des plus grands miracles de la souveraine intelligence.

C'est au sein néanmoins de cette sublime alliance; c'est entre deux célestes dons, la parole et la pensée, que le mensonge vient prendre place. Quelle profanation!

Le mensonge est donc une sorte de contrariété ou d'interruption dans le développement de notre système moral; et tel est le premier caractère du plus méprisable des vices.

Nous avons été destinés à la vérité; tout en nous, tout autour de nous l'atteste.

Il n'est aucun mensonge dans l'univers physique soumis à nos regards. L'aurore ne nous trompe jamais, lorsqu'elle vient nous annoncer la prochaine apparition de l'astre du jour; le printemps, quand il nous promet le retour des riantes beautés de la nature; et lorsque

les riches épis de l'été se lèvent tous ensemble avec une pompe solennelle, on ne voit pas tomber de leur sein des grains sans saveur, ou sans aucune substance nutritive. Tout est vrai, éternellement vrai, dans le langage de la nature et dans les signaux éclatans qui précèdent ses bienfaits; et nous pourrions déjà supposer par analogie, qu'au milieu de notre système moral, le mensonge, cette œuvre de l'homme, est une perversité, est une altération au plan général de l'Être suprême.

Et comment un sentiment intérieur ne nous avertiroit-il pas encore que le mensonge est une offense à la Divinité? On veut tromper, on en forme le dessein, on ne néglige rien pour dérober ses intentions aux regards des hommes; mais on ne peut jamais s'affranchir de la crainte qu'il n'y ait au-dessus de nous, qu'il n'y ait dans le Ciel un témoin et un juge: tant l'idée d'une pensée sans relation, d'une existence silencieuse, d'un isolement absolu, répugne à l'homme le plus étranger aux opinions religieuses!

Ah! sans doute, il n'y a point de ténèbres devant l'Éternel, devant l'Être des êtres, le Dieu présent partout.

Oseriez-vous donc vous glorifier, lorsque,

par des soins continuels, vous parvenez à en imposer aux spectateurs dont vous êtes environnés? Eh quoi! *le Dieu de vérité, celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal*, resteroit seul confident de l'homme menteur! L'imagination se glace en se représentant un pareil contraste. Que seroit-ce, si l'on osoit prendre le ciel à témoin d'une assertion trompeuse? Les plus hardis y tremblent, et souvent alors la parole de l'imposteur expire sur ses lèvres. Hélas! nous nous humilions, incertains que nous sommes s'il en est plusieurs, plusieurs parmi nous, exempts de remords ou de regrets, quand on retrace devant eux les dangers et la honte de la fausseté; incertains que nous sommes si tous nous pouvons entendre avec calme les paroles de notre texte: *L'Éternel a débat avec les habitans du pays, parce qu'il n'y point de vérité, et qu'il n'y a que mensonge.*

Nous aimons à considérer aussi comme une loi de la nature, comme une expression de l'Esprit divin, la difficulté qu'on éprouve à revêtir le mensonge des couleurs de la vérité. On fait d'inutiles efforts pour accorder avec des paroles mensongères, ses regards, le mouvement de ses traits, l'expression de son visage

et les accens de sa voix. Tous ces esclaves habituels de notre volonté y deviennent rebelles, quand il leur est ordonné de trahir la vérité; et l'on ne conçoit pas comment, simples organes physiques, ils sont moins dociles que la parole à la politique artificieuse du menteur; ils semblent même s'ériger en témoins contre le langage de la fausseté, et le menteur a peine à les gagner. C'est un grand phénomène; et l'on ne peut l'expliquer qu'en supposant, au fond de notre conscience, un défenseur de la vérité qui dispute de puissance avec nos passions corrompues.

Nous le répétons donc, les hommes ont été destinés à la vérité; et tout en nous, tout autour de nous l'annonce.

Nous venons de voir que le mensonge étoit en contradiction avec les lois primitives de la nature; montrons qu'il est de même incompatible avec les principes fondamentaux de l'ordre social.

C'est un intérêt commun qui détermina les hommes à se réunir en société politique: ils crurent, avec raison, qu'ils amélioreroient leur sort en alliant leurs forces, et en se procurant le moyen d'échanger entre eux, à toute heure, leurs richesses et leurs secours. La pre-

mière condition d'un si vaste plan dut être la confiance, la confiance certaine, la confiance garantie par les lois. Et qu'eussent fait des hommes placés à côté les uns des autres, des hommes dont les rapports étoient aussi continuels que multipliés, si la dissimulation, si le mensonge avoit formé leur caractère habituel? Il eût mieux valu se tenir à distance, et en guerre ouverte. Que signifieroit même la parole, et quelle estime pourrions-nous en faire, si elle étoit constamment une fausse interprétation de la pensée? Les discours deviendroient des hiéroglyphes qu'on se donneroit à deviner; et l'on emploieroit à se comprendre, le temps qu'il faudroit donner à se servir : il n'y auroit plus de société; la fatigue seule en détourneroit.

On ne supposera pas non plus, qu'il pût exister aucune affection entre des hommes irrités à tout moment d'avoir été trompés, de l'avoir été les premiers, et occupés, impatiens même d'employer les mêmes armes pour se défendre ou pour se venger. Quel épouvantable spectacle qu'un monde social ainsi composé! Les hommes auroient à regretter de n'être pas sous la loi, sous le joug d'un instinct; et ils demanderoient à l'Être suprême

de leur reprendre ses deux plus beaux dons, l'intelligence et la liberté.

Nous le croyons aisément; les menteurs disent en eux-mêmes : Nous sommes bien loin de désirer qu'on adopte notre politique, que notre art devienne commun; car moins nous aurons d'imitateurs, et plus notre conduite nous sera profitable. Eh, sans doute; les menteurs, les calomniateurs, les hommes injustes, et tous ceux qui attentent à l'ordre social, peuvent tenir ce langage; et c'est au milieu de la bonne foi générale que les trompeurs aiment à vivre, car ils attaquent alors sans risque d'être attaqués; mais le système du monde moral dont ils se jouent est émané de la sagesse divine; il en est émané de même que le système du monde physique. Qu'ils voient donc, les insensés, qu'ils voient s'il est indifférent à l'homme mortel de se placer au milieu de l'œuvre éternelle pour en déranger l'organisation selon son pouvoir, et pour agir envers les autres comme il craindroit qu'on agît envers lui.

La morale et la religion nous tracent à tous nos devoirs; et les calculs personnels d'un moment, ces calculs que nous faisons avec tant de méprises, doivent disparoître devant

un intérêt immuable ; ils doivent céder à un premier motif : le besoin que nous avons de plaire à l'Être suprême, en nous conformant aux lois d'ordre, à ces augustes lois dont l'esprit est empreint dans toute la nature. O Dieu de vérité! nous ne vous présenterons pas de vils menteurs dans vos créatures ; nous ne ferons pas cet usage de la liberté dont vous nous avez doués : nous nous élèverons, au contraire, par une méditation religieuse ; et nous songerons (faites attention à cette réflexion), nous songerons qu'entre toutes les perfections célestes, il en est une seule dont l'imitation complète est dans notre pouvoir; cette perfection, c'est la vérité. Est-il pour l'homme un plus grand motif d'émulation? La sagesse, la pénétration, la préscience, sont loin de nos forces ; mais l'expression sincère de nos sentimens et de nos pensées, la vérité ; voilà le caractère qu'il dépend de nous de revêtir.

C'est à cause de la beauté de ce caractère, que l'imagination même s'est attachée à le relever. Les héros que l'histoire ou la fable nous peignent, sont tous vrais et fidèles ; et telle étoit, dans les temps chevaleresques, la qualité distinctive des hommes, qui, par leur rang

ou par leurs faits d'armes, attiroient sur eux l'attention publique. La vaillance et la vérité, c'étoient là leurs vertus d'éclat autant que leurs vertus réelles. Et il resta de ces temps anciens, bien anciens aujourd'hui, un sentiment général d'honneur qui faisoit regarder un reproche de mensonge comme le moins pardonnable de tous.

Enfin, dans les rapports habituels de la société, la simplicité, qui plaît à tout le monde, est une dépendance de la vérité. On aime à vivre avec les hommes qui ne donnent rien à deviner, rien à rabattre de leurs apparences. La connoissance universelle des foiblesses humaines ne permet pas de croire à la perfection; ainsi, ceux qui veulent imposer par l'affectation, manifestent le dessein d'obtenir des hommages sans titre; et il y a révolte dans le monde contre cette entreprise. On se défend d'abord de l'admiration, mais on attaque ensuite; et souvent alors on dépouille l'hypocrite du degré même de réputation que des qualités réelles lui auroient acquis. Elle est donc sage et politique, la vérité; elle l'est dans ces différentes acceptions.

Et remarquons encore qu'elle fut destinée à l'ornement du monde moral; car ce monde

deviendroit d'une monotonie complète, si chacun quittoit son naturel pour se dessiner extérieurement sur un modèle conventionnel. Le Créateur a semé de la variété dans tous ses ouvrages; il en a mis dans les esprits, dans les caractères, et dans les modifications innombrables qui résultent de la liberté : n'altérons pas ce brillant tableau, en nous efforçant de paroître sous une forme mensongère, la même que chacun essaieroit d'imiter.

Enfin, ou l'on ne trompe point, ou l'on ne trompe que peu de temps. Une première fausseté réussit; une seconde peut-être; une troisième encore : mais le menteur ne tarde pas à être reconnu, et dès lors on renonce à le croire. Bientôt même, en butte à toutes les défiances, l'usage de la vérité, cet usage si nécessaire, semble lui être interdit, ou lui devient inutile; et il se voit mis, pour ainsi dire, au ban de la société.

Le mensonge désigné sous le nom de *calomnie* est le plus difficile à découvrir; et cette considération le rend plus honteux et plus criminel.

Nous savons trop que la calomnie est écoutée de la malignité, et que souvent on lui laisse le temps de produire tout son effet

avant de s'élever contre elle : nous savons de même qu'elle trouve un fatal accès auprès des hommes envieux et jaloux. Et combien elle est perfide dans son art! elle accuse, et ne montre point l'accusateur; mais elle l'accrédite; elle le rend imposant, en le montrant sous la forme vague du public. *On dit, on dit;* voilà les mots d'usage, les mots de choix pour le calomniateur avisé : ils lui servent à double fin; à rendre la blessure plus profonde, et à cacher la main qui dirige le poignard.

Quelquefois les auteurs d'un bruit calomnieux en discutent, en contestent eux-mêmes la vérité; c'est de leur part un nouvel artifice: ils veulent acquérir un air d'impartialité, mais c'est pour en faire un perfide usage; c'est pour frapper plus sûrement la victime.

Les libelles anonymes sont une calomnie plus méditée; ainsi plus condamnable encore. Les mensonges que ces écrits renferment tomberoient le plus souvent dans le mépris si l'auteur se montroit, si l'on connoissoit son obscurité, sa bassesse, sa mauvaise réputation; mais il se tient dans l'ombre, et l'imagination le pare, et l'imagination l'agrandit; il est seul, et l'on croit qu'ils sont plusieurs, tant le vague étend les soupçons et

trompe les jugemens. Lâches! vous faites bien du mal, et pourtant votre infâme conduite ne vous rend rien en bonheur. Un sentiment secret vous poursuit; c'est de la honte, c'est du remords; c'est la crainte d'être découverts.

Menteurs de toute espèce; menteurs par calomnie, par trahison, par méchanceté; menteurs encore par ambition, par vanité, par avarice; menteurs enfin par vile habitude; menteurs de toute espèce : que vous prenez de peine pour être méprisés! Il faut que votre esprit se consomme en calculs; il faut que vos souvenirs soient toujours là, pour servir vos artificieuses combinaisons, et afin que vos paroles du soir s'accordent avec vos paroles du matin, et les discours d'aujourd'hui avec le langage de la veille. Il faut encore, et c'est le plus difficile, il faut que vous accommodiez à un système de fausseté vos accens, vos regards, vos expressions d'amitié, vos témoignages d'admiration, vos accidens de surprise. Ainsi tout doit être en mouvement, tout doit être en alerte dans la personne du menteur, dans sa personne morale et physique; et non pas seulement pour une grande circonstance, non pas seulement pour une occasion unique, mais pour suffire à la

conduite commune de la vie, et pour traiter des intérêts qui reviennent à toute heure et à chaque instant; enfin, le menteur est dans la nécessité continuelle de se travailler, de se recomposer; et il ressemble à ces machines organiques auxquelles la main de l'ouvrier doit toucher sans cesse.

Ce n'est pas tout néanmoins : il est un mal plus grand, plus grand sans comparaison. Le manque de vertu vous a fait recourir au mensonge, et le mensonge ensuite entretient tous vos vices. Oui, le menteur, le menteur qui a fait taire la voix de sa conscience et qui s'est soustrait à l'empire des idées religieuses; le menteur qui réduit ses calculs au monde et à l'opinion des hommes, se dit bientôt à lui-même : Qu'ai-je besoin de justice? je feindrai la bonne foi. Qu'ai-je besoin de la pitié? j'en imiterai le langage. Qu'ai-je besoin d'altérer ma fortune pour montrer de la générosité? je ferai des offres de services, et j'inventerai, je prétexterai des obstacles, lorsqu'on me demandera de réaliser mes promesses. Qu'ai-je besoin de ménager la réputation de mes concurrens, ou de mes rivaux? je nierai tous les discours qui me seront reprochés, et je calomnierai sous le masque de l'anonyme. Enfin, l'art du men-

songe, tel que je le varierai, tel que je le perfectionnerai, me vaudra, sans privations, tout ce que les autres obtiennent par des sacrifices.

C'est ainsi que la fausseté, soit par ses effets, soit par ses premiers motifs, devient le centre et le foyer de tous les vices. Et en personnifiant un moment le mensonge, on pourroit avec justesse lui attribuer le mot du démon dans l'Évangile: *Comment t'appelles-tu?* lui dit Jésus-Christ. — *Je me nomme* Légion, *car nous sommes plusieurs.*

Entre les diverses formes que prend le mensonge, l'hypocrisie est une des plus révoltantes. L'hypocrite, en simulant l'amour de la morale et le respect de la religion, a eu le temps d'étudier, de connoître les principes éternels auxquels tout être capable de réflexion consacre son premier hommage; et si les plus belles idées sociales, si les vérités auxquelles toute notre destinée s'attache, ne l'ont point frappé; s'il n'y a pris garde que pour devenir l'habile imitateur des traits extérieurs propres à imposer aux autres, il faut que son âme soit abjecte, sa nature absolument dépravée. Malheureux, ô malheureux! qu'aucun sentiment réel ne peut entraîner, et qui prenez le

dessin, qui copiez les formes de toutes les vertus, sans pouvoir jamais en aimer une. Et, nous le savons, ce n'est ni la légèreté, ni l'emportement d'une passion; ce n'est aucune des excuses offertes par tant de coupables, que l'hypocrite peut réclamer; il a fixé son caractère, en y pensant; et c'est dans le calme qu'il a préparé ses artifices.

On a dit de l'hypocrisie, qu'elle étoit un hommage rendu par le vice à la vertu; idée ingénieuse, mais qui nous paroît manquer de justesse; car ce n'est point à la vertu que l'hypocrite rend hommage par ses imitations mensongères: il recherche les bénéfices de l'opinion; et pour y parvenir, il prend le masque le plus convénable à ses vues: il n'honore point la vertu, mais il donne une valeur à l'estime, et il fraude pour l'obtenir. Aussi, et par une conséquence naturelle, lorsque l'estime est discréditée, ou lorsque ayant perdu sa lumière, elle semble errer à l'aventure, l'hypocrite change de but et marche à la suite des opinions triomphantes; il les étudie, et modèle sur leur apparence ses discours, ses passions, ses extases. C'est lui qui décrie tous les pouvoirs, en témoignage de son amour pour la liberté; c'est lui qui insulte les pro-

priétaires, afin que l'on croie à sa pitié pour les indigens ; et c'est lui qui, par un langage grossier, par un costume cynique, s'attache à faire parade d'un goût naturel pour l'égalité. Heureux qu'il se trouve, de n'avoir plus besoin de feindre la morale, dont tous les caractères sont nuancés avec sagesse ; la morale, si difficile à bien imiter, et sur laquelle l'hypocrite lui-même aperçoit un sceau divin dont il ne se joue qu'en trèmblant. Combien il a plus beau jeu, lorsque l'intérêt du temps, l'intérêt du monde, invitent seulement à se montrer respectueux envers les principes qu'une révolution met en règne. Ces principes sont l'œuvre des hommes ; et comme nous ne voyons pas encore qu'une main prudente en ait fixé les limites, l'hypocrite est dispensé de toute mesure ; et l'exagération, ce mouvement si facile, suffit à sa politique.

Nous le pressentons ; vous désirez de détourner un moment vos regards du mensonge et de l'hypocrisie ; vous désirez de détourner un moment vos regards de ces vices bas et honteux que nous avons été forcés de décrire et de signaler, afin de produire au milieu de vous une indignation salutaire.

Que votre cœur se repose : il est, n'en dou-

tons point, d'honorables amis de la vérité, de la franchise, de la simplicité; et ils ornent plus que jamais le monde où nous vivons. Leurs sentimens, leurs principes, n'ont besoin d'aucun déguisement; et l'art de l'homme pur et sans tache, son art, s'il en avoit un, seroit de se montrer aux yeux des autres ce qu'il est en réalité. Il suit, sans y réfléchir, cet instinct d'une belle nature qu'aucun intérêt n'a pu corrompre. Un secret sentiment l'encourage; et après avoir rendu ses comptes au tribunal de sa conscience, il abandonne au hasard le jugement des hommes, ou du moins il n'en fait pas le sujet continuel de son inquiétude. Surtout, il ne veut pas obtenir leur suffrage par des illusions; et pour aucun motif il ne courra le risque d'être surpris dans une dissimulation qui seroit l'œuvre de son amour-propre. Il sera heureux d'être aimé, d'être estimé, d'être respecté peut-être; mais le charme de ces précieux sentimens seroit perdu pour lui, s'il les devoit à son industrie. Oui, son âme se refuseroit à en jouir; car l'auteur de la nature, Dieu, a voulu qu'il n'y eût point de nobles plaisirs sans la vérité.

Vous donc qui vous fierez à elle, vous en revêtirez le caractère, et vous serez habituel-

lement simples dans vos actions, simples dans vos discours, simples dans vos manières. Jamais vous ne vous permettrez de recourir à des paroles affectées, non plus qu'à ces exagérations de notre temps, à ces exagérations dont on se sert pour exprimer des émotions qu'on ne ressent point, et des mouvemens d'enthousiasme qu'aucune pensée sérieuse ne provoque, qu'aucun intérêt n'accompagne. Jamais vous ne vous livrerez à ces exaltations méthodiques, à ces véhémences méditées que l'esprit se commande. Peut-être même qu'avec tant de modèles d'un art complet autour de vous, vous essaieriez en vain d'en imiter aucun. Oui, l'homme simple et vrai, quand il veut feindre, quand il veut seulement outrer par l'expression ses sentimens et ses pensées, éprouve en lui-même une résistance; il croit sentir une force secrète qui élève une barrière entre le mensonge et la vérité, et une barrière qu'il ne peut franchir. A qui donc appartient la faculté de se montrer aux yeux des autres selon son intérêt et sa politique; à qui appartient la faculté de choisir, en quelque manière, son apparence? C'est aux hommes qu'aucun principe ne gouverne, qu'aucun sentiment ne domine, et dont le caractère

mobile obéit à toutes les impressions, se prête à toutes les formes.

Sans doute, et l'on ne manquera pas de le dire, ces hommes-là doivent souvent un succès dans le monde aux défauts mêmes que nous leur reprochons. Maîtres de leur ton, de leur masque, de leur langage, ils ne sont en querelle avec personne, et leur adhésion prompte à l'opinion du jour, à l'avis des hommes puissans, leur vaut çà et là quelques faveurs, mais légères; tant les parts sont petites, quand elles sont à faire entre tous les complaisans, entre tous les imitateurs!

L'homme vrai, l'homme simple, ne sera point leur concurrent dans cette poursuite; la foule y est : lui ne s'y trouve point; mais il reprend sur eux toute sa supériorité quand il faut persuader, quand il faut seulement être écouté, quand on veut obtenir de la considération et des égards, quand on aspire encore à guider les autres, à devenir soi-même un chef d'opinion. L'accord parfait entre les paroles et les pensées, entre les paroles et les sentimens, n'appartient qu'à l'homme simple et vrai; et cet accord est aperçu, cet accord est saisi par une sorte d'instinct commun au plus grand nombre des hommes; car nous

sommes tous de la même famille, et nous correspondons les uns avec les autres par un sens moral, indépendant de notre éducation, indépendant de la perfection des lumières.

C'est encore à l'homme simple et vrai qu'appartient exclusivement ce langage ardent, expressif, formé, pour ainsi dire, dans le moule de la nature, et qui s'en échappe avec explosion; ce langage dont les effets sont quelquefois si puissans, et que l'art, même le plus laborieux, ne sauroit imiter.

Enfin, l'on n'est vrai, l'on n'est simple qu'en osant se montrer à découvert : ainsi l'homme revêtu d'un tel caractère, semble offrir une garantie de sa moralité; et comme il est ordinairement précédé de sa réputation, un sentiment d'assurance lui devient naturel, et prête à sa personne une sorte de majesté. Chacune de ses paroles devient auprès des autres un témoignage irrécusable; chacune de ses paroles est admise comme un motif de persuasion, comme une loi qui commande la confiance. Quel rang on acquiert ainsi dans le monde! O vérité! céleste vérité! vous êtes encore pour la terre et pour les intérêts dont notre vie d'un moment se compose, vous

êtes notre meilleur guide, et la plus sûre politique !

Oui, notre meilleur guide et la plus sûre politique : et vous vous associerez, vous vous unirez davantage encore à cette réflexion, vous l'adopterez plus fortement, si, après avoir examiné l'influence de la vérité dans ses rapports d'homme à homme, vous étendez vos regards aux relations des princes ou des magistrats suprêmes, avec les peuples soumis à leur autorité. Vous reconnoîtrez bientôt que la vérité, la pure vérité, est surtout nécessaire aux gouvernemens; qu'elle est pour eux le meilleur guide et la plus sûre politique. *La parole grave*, dit Salomon, *ne convient pas aux insensés; combien moins la fausseté aux principaux du peuple!*

Qu'un homme, au milieu des rivalités sociales, prenne un faux guide et se trompe de route; qu'un homme foible et lentement instruit par l'expérience ou par la méditation n'aperçoive pas de bonne heure toute l'importance de la vérité, on conçoit les prétextes dont il se servira, et peut-être n'oserez-vous pas constamment vous ériger en juges sévères. Mais qui de nous sauroit excuser le mensonge des princes et des gouvernemens? qui

de nous pourroit se montrer indifférent à un constraste habituel entre leurs actions et leurs paroles? qui de nous surtout supporteroit leur hypocrisie? Ils ont la puissance, ils ont l'autorité, et ils s'abaisseroient à tromper comme des esclaves! Ils ont leur sort complet, leur fortune faite; et ils agiroient comme des commençans dans la carrière de l'ambition! Les lois, ou un titre héréditaire, les auroient environnés des pompes, des honneurs et des rayons divers du rang suprême; les tributs des peuples leur seroient apportés, les soldats obéiroient à leurs ordres; les ambassadeurs parleroient en leur nom, et ils se tiendroient vils à leurs propres yeux par l'usage secret du mensonge! Tout les avertiroit au dehors de leur grandeur, et ils se présenteroient honteux au tribunal de leur conscience! Ils prononceroient les noms, les beaux noms de *vérité*, de *franchise*, de *confiance*, de *loyauté*; et ce noble langage, ils le consacreroient au service d'une perfide politique! *Hypocrites qui prennent les ornemens du sanctuaire pour en revêtir leur idole.* Enfin, appelés par leurs fonctions et par leur devoir à défendre les principes de la morale, ils donneroient l'exemple du vice le plus méprisable; et se mettant

eux-mêmes sous la protection de ce vice, n'osant se montrer à découvert, pourroit-on croire à leur courage? pourroit-on encore se fier à leur science, s'ils ignoroient qu'une des premières qualités de l'homme public, c'est un caractère de vérité?

Il n'y a point de fiction dans les vastes intérêts d'un empire; tous ont des rapports ensemble, et des rapports invariables : il faut donc une même stabilité, un même enchaînement dans les vues et dans les pensées d'un administrateur suprême; et cette condition ne peut être remplie avec tous les brisemens, avec toutes les interruptions qui sont l'effet nécessaire d'un esprit de mensonge, ou simplement d'un penchant habituel à la dissimulation et aux petites finesses. La vérité seule a cette marche assurée, cette marche uniforme qui convient aux grandes choses; et tout cède à son ascendant, quand elle est unie à la morale, son alliée naturelle.

Que fait, au contraire, un gouvernement faux et astucieux? Il se consume en doutes sur ce qu'il doit dire, ce qu'il doit avouer, ce qu'il doit promettre, ce qu'il doit tenir; et ces vacillations, ces incertitudes, tournent au détriment des affaires publiques. Ici, dit-il,

un peu de mensonge, un peu de tromperie; ici des paroles ambiguës; ici des demi-vérités; ici de la franchise, mais pour une occasion, et pour en faire bruit. Mais de quoi sert aux chefs de l'état cette pénible conduite? Espéreroient-ils échapper aux regards pénétrans dont ils sont environnés? Ils ne voient donc pas, ils n'ont pas encore appris que le distributeur des grâces, un prince, un ministre même n'est jamais perdu de vue. Ils ignorent également; et l'on doit s'en étonner davantage, ils ignorent que l'homme en pouvoir de faire du bien ou du mal à tout un peuple, vit au milieu d'observateurs intéressés, d'observateurs vigilans, et qu'il essaieroit vainement de se composer un caractère de théâtre, une réputation factice.

Qu'ils laissent donc là toutes les dissimulations, tous les artifices; et que, perfectionnant leur moralité, éclairant leur esprit, affermissant leur jugement, ils se mettent en état de paroître au grand jour, et de montrer sans crainte leurs sentimens et leurs intentions. Que dans l'administration des finances on croie à leur parole, on croie à leurs promesses, et qu'ils rapprochent ainsi l'avenir, en le rendant présent par la confiance. Que dans leurs

traités d'alliance, dans leurs traités de paix, ils s'élèvent à ce degré de franchise qui rend inutiles les subtilités, les astuces, et toutes les finesses trompeuses auxquelles se préparent et s'exercent les différens disciples de la politique. Que dans tous leurs rapports avec la nation dont ils sont les magistrats suprêmes, ils regardent leur premier mouvement d'hypocrisie comme un avertissement pour eux de se rendre meilleurs; et qu'alors, au lieu de saisir lâchement un masque, afin d'en imposer par un faux dehors, ils travaillent courageusement sur eux-mêmes, afin d'être en effet ce qu'ils veulent paroître.

O nobles jouissances de la sincérité! Ne voudriez-vous pas les connoître, vous qui avez tant de moyens de vous faire pardonner une foiblesse? Et supporteriez-vous que tout un peuple remerciât le ciel des vertus de son prince, si vous n'aviez de ces vertus que les dehors et le simulacre? Quels regards dans ce moment ne jetteroit pas sur vous le Dieu de vérité! Verroit-il avec indifférence que les fictions d'un imposteur, les jeux d'un hypocrite, lui valussent des actions de grâces? Il vous montrera tel que vous êtes; il vous fera connoître quand il le voudra à ces hommes

dont vous avez gagné l'opinion par adresse, dont vous avez usurpé les hommages par des tromperies. Personne ne sait encore l'heure où les ténèbres du mensonge se dissiperont; mais la clarté viendra, elle viendra comme les rayons du jour qui tombent du ciel sur la terre. Est-ce là, dira-t-on tout à coup, ces chefs qui nous entraînoient sur leurs pas? est-ce là ces chefs qui se présentoient à nous comme les premiers amis de la patrie? est-ce là ces chefs qui couvroient la terre de leurs paroles de vertu, ces chefs qui dérouloient devant nous une suite de maximes dont nous étions les adorateurs? Nous ne retrouvons plus aujourd'hui notre enthousiasme, nous ne retrouvons plus notre respect. Est-ce d'eux ou de nous que vient le changement dont nous éprouvons l'impression? Non, ce n'est pas d'eux; ils sont encore les mêmes. Ce n'est pas de vous non plus, toujours prêts à être crédules; mais l'autorité de l'hypocrisie a sa fin naturelle, parce qu'elle n'a point de base, et n'en peut acquérir aucune dont la force soit stable; elle a sa fin surtout, parce que le Dieu de vérité est éternel, et que les lois générales de notre instinct moral, modifiées un moment par nos erreurs et par nos passions,

se remettent en accord avec les perfections du Créateur.

O que cet accord doit nous plaire! qu'il doit nous émouvoir, au moment où la vérité reprend son empire; au moment où, après une longue attente, nous espérons la revoir en honneur parmi les hommes! Heureuse époque et jour si désiré! vous en jouirez plus que d'autres, vous dont le cœur est triste et l'esprit abattu à l'aspect des triomphes de l'hypocrisie; vous qui n'avez pu supporter les succès du mensonge en crédit, en autorité et en insolence; vous qui avez quitté nos villes pour aller respirer la vérité du simple appareil de la nature, et au milieu des œuvres magnifiques que les vices des hommes ne sauroient altérer.

Jeunes gens, c'est à vous surtout que la vérité sert d'ornement. L'union de la jeunesse à la candeur et à l'innocence ressemble à la sérénité d'un beau jour, et notre monde moral n'a rien à mettre en parallèle. Jeunes gens, qu'auriez-vous affaire d'hypocrisie? Ce vice est en contraste avec votre âge, avec vos inclinations généreuses. Soyez donc les premiers défenseurs de la vérité, de la vertu la plus hardie et la plus digne d'un noble courage.

Et vous, pères et mères, inspirez de bonne

heure à vos enfans un saint respect pour cette vertu; arrêtez-les au premier essai qu'ils feroient d'une dissimulation ou d'un artifice; et s'il leur échappoit un mensonge formel, que ce soit un événement au sein de votre famille; que l'alarme y règne, et que tout annonce au coupable la gravité de sa faute. Mais gardez-vous de cette sévérité qui feroit craindre à vos enfans d'avouer une foiblesse. Prévenez aussi ces affectations dont un amour hâtif de la louange leur donne si promptement l'idée; n'applaudissez qu'aux mouvemens simples de leur nature, et ne les encouragez pas à de faux dehors par une aveugle crédulité. Enfin, consacrez vos enfans, ces enfans, *l'héritage de l'Éternel*, consacrez-les au Dieu de vérité, en attendant qu'ils puissent connoître et servir le Dieu de justice, le Dieu de bonté, le Dieu de la vie et de la mort, le Dieu de tous les temps et de tous les âges.

SECTION TROISIÈME.

DEVOIRS RELATIFS AUX DIVERS AGES DE LA VIE, OU A DES SITUATIONS PARTICULIÈRES DANS L'ORDRE SOCIAL.

DISCOURS PREMIER.

De l'Union conjugale. (*)

Et l'Éternel Dieu avoit dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui.* Genèse, Chap. 2, ℣. 18.

Et l'Éternel Dieu avoit dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui.*

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! »

O Dieu ! donnez-moi la force de traiter ce sujet ; et, quelques momens, écartez de mes yeux l'image qui leur est sans cesse présente. Quelques momens, suspendez mes derniers

(*) Discours prononcé, par supposition, dans le lieu où je vis.

souvenirs, afin que je puisse avec calme et avec dignité entretenir du plus grand de vos bienfaits les fidèles réunis dans ce temple; afin que je puisse le considérer d'une manière générale, et sans aucune des distractions qui appartiennent à une situation particulière, et à une douleur personnelle. O Dieu! si votre serviteur étoit digne encore d'expliquer les paroles où votre sagesse est empreinte, daignez ranimer son courage et lui rendre l'assurance qui lui est ôtée. Il le sait; tout se retrouve et en vous et par vous, et nulle espérance, n'est perdue quand on adresse ses vœux à la Puissance infinie, quand on élève ses regards vers l'éternelle source de consolations.

Et l'Éternel Dieu avoit dit: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui.*

L'homme éclairé ne peut se lasser d'admirer les richesses de la nature, les magnificences de l'univers; et il éprouve un sentiment de fierté à la vue de tant de merveilles qui semblent toutes se rapporter à la félicité des êtres intelligens. Il ne les peut compter, ces merveilles; et le travail successif des nations n'a pu suffire encore pour les classer, pour les ranger avec ordre dans les annales de la pen-

sée. Nous apercevons néanmoins, nous voyons partout les signes distinctifs d'un système de bienfaisance, dont les diversités sont innombrables, mais qui toutes, unies à un même esprit, annoncent un seul Créateur.

Nous devons aujourd'hui fixer votre attention sur une des dispositions les plus remarquables dans la vaste conception du monde moral; elle est indiquée par notre texte : *Dieu n'a pas voulu que l'homme fût seul;* et l'homme le seroit au milieu des réunions les plus nombreuses, au milieu de nos villes, au milieu du tumulte des sociétés, *si Dieu ne lui avoit pas fait un être semblable à lui;* si Dieu ne l'avoit pas uni à cet être par toutes les relations qui font de deux intérêts un seul intérêt, de deux amours-propres un seul amour-propre, et de deux vies une seule vie.

Et quand je parle ici de l'homme, ma réflexion s'arrête également sur vous, qui l'avez pour associé, comme il vous a pour compagnes, et qui êtes, à titre pareil, les objets de la bonté divine : sur vous, qui tenez un si beau rang dans les sublimes idées de la création, et qui, dès vos premiers pas dans un monde où vous brillez de votre propre éclat, avez pourtant besoin d'un ami, d'un *être sem-*

blable à vous, pour vous fier à vous-mêmes et pour connoître le bonheur.

Ah! que serions-nous devenus, quel eût été le sort de l'homme, si, parmi les créatures intelligentes, il n'eût trouvé que des concurrens et des rivaux; s'il n'avoit jamais connu l'intime association et l'unité parfaite dues au merveilleux complément de cette profonde pensée du maître de la nature : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui.*

L'homme eût été seul, si, agité par tous les doutes, par toutes les craintes et par toutes les espérances qui appartiennent à son système moral, il n'avoit pas aperçu de bonne heure le consolateur et l'affectueux ami qui lui avoit été destiné dès l'origine du monde; s'il n'avoit pas appris qu'il existoit, dans un autre sexe, un être qui s'uniroit sans jalousie à son ambition et à ses projets; un être qui, par une admirable sympathie, feroit cause commune avec lui, non-seulement aux jours de bonheur, mais dans le temps des disgrâces, et au milieu des revers.

L'homme encore fût resté seul, s'il eût dû comparoître au tribunal effrayant de sa propre conscience, sans aucun appui, sans aucun

défenseur; s'il n'avoit pas reçu de la bonté du ciel un second prêt à l'accompagner devant ce tribunal, afin de l'aider à s'absoudre ou à s'excuser; un second, en partage avec lui et d'honneur et de honte, et auquel il pût sans péril ouvrir les secrets de son cœur; auquel il pût sans rougir laisser voir toutes ses foiblesses; un second enfin, la continuation de lui-même, et qui réunit sous ce rapport des caractères si singuliers, qu'après le phénomène de nos facultés, le plus admirable peut-être est cette relation morale que l'Être suprême a établie entre les deux divisions du monde intelligent.

Et c'est ici que l'on commence à découvrir l'auguste origine de l'union consacrée dans l'ordre social par un contrat civil et par une cérémonie religieuse. On voit que cette institution se rapporte à une des combinaisons primitives du souverain Auteur de la nature, et qu'elle a pour but de fixer et de perpétuer l'identité des deux êtres, appelés, par une intention suprême, à former ensemble une étroite alliance.

L'homme, sous la loi d'un heureux hymen, découvre dans toute son étendue l'esprit des paroles de notre texte. Il est assuré de faire

la route entière de la vie avec *cet être semblable à lui*, un des plus grands bienfaits du souverain ordonnateur de notre destinée.

Il nous a été donné, cet être *semblable à nous*, non pour un jour, non pour une saison, mais pour nos différentes stations dans la carrière que nous avons à parcourir; il nous a été donné pour nos divers âges, et pour les changemens que leur succession apporte à tous nos goûts. Voudrions-nous donc méconnoître une si généreuse prévoyance, en soumettant à l'empire de nos fantaisies la durée d'un engagement auquel tous nos intérêts se rallient, la durée d'une association dont nous devons éprouver la douceur, et dans les rapides momens d'une ardente jeunesse, et dans le long calme de l'âge mûr, et dans la pénible route de cet âge à la vieillesse et à la caducité? Ah! si l'imagination, l'espérance, si les plus attrayantes illusions viennent embellir à son commencement l'union qu'une sagesse éternelle a préparée pour nous, une autre félicité succède à ce printemps de la vie; une félicité qui dépend de la même union, mais dont les développemens se proportionnent par degrés à la marche progressive de nos années et aux besoins de la raison. Les souve-

nirs, les gages d'une affection mutuelle, et tous les rapports qui naissent d'une confiance éprouvée et d'une sécurité parfaite, composent cette seconde félicité ; seconde en apparence, car elle n'en laisse envier aucune autre, au moment où l'on en jouit. Oui, l'amitié qui succède à l'amour peut remplir notre sort, et le remplir entièrement.

Cette amitié vive, d'un ordre différent de toutes les autres amitiés, eût mérité dans la langue un nom particulier ; elle tire toute sa force d'elle-même, et l'imagination ne lui prête aucun secours ; elle touche à tous les points de notre vie morale, et nous ne connoissons aucun intérêt qui ne s'y rapporte, aucune perspective qui ne s'y joigne. Ah ! qu'elle est sublime, cette amitié, dont la mystérieuse puissance résiste aux atteintes du temps ; qu'elle est sublime, au moment où elle approche de sa perfection, et où l'intimité des pensées, l'harmonie des sentimens, font une seule existence, un seul être, des deux voyageurs que l'hymen a réunis ! Amis, tendres amis, et qu'aucune ambition, aucun vœu ne sépare ; amis, tendres amis, qui vous êtes si nécessaires et qui semblez tenir au même souffle de vie, c'est vous, c'est vous

qui entendrez avec émotion les paroles de notre texte, ces paroles où le génie de la création sert de guide à votre reconnoissance, et d'interprète à votre bonheur : Et l'Éternel Dieu avoit dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui.*

Ne les quittons pas encore, ces amis que le ciel même a formés ; ils marchent ensemble dans la carrière de la vie, et les jours de triomphe ou d'adversité resserrent également leur union. Tout ce qui les appelle à un partage est pour eux un réveil, est pour eux une reprise des plus douces sensations. C'est l'un qui vient d'apprendre une nouvelle heureuse pour sa fortune ou pour son amour-propre, et il cherche à l'instant l'ami, le seul ami qui en jouira plus que lui. Et si quelque événement imprévu l'afflige ou l'humilie, il court de même à cet ami dont la tendresse est inépuisable en consolations. Voilà le mouvement naturel de deux êtres que l'hymen a réunis. Ils sont un pour sentir, et plusieurs pour s'aider ; plusieurs, en apparence, tant l'amitié se multiplie par l'activité de ses soins et la diversité de ses ressources.

Nous admirerons davantage encore cette singulière alliance, si nous examinons ses

rapports avec notre organisation morale. Développons cette idée.

La nature, par des lois mystérieuses, semble avoir mis notre bonheur sous la dépendance d'une multitude innombrable de pensées intimes et d'agitations secrètes dont nous connoissons seuls l'empire ou le tumulte. Ces pensées, ces agitations, émanent de nous, et pourtant elles nous dominent et nous tyrannisent, quand notre raison n'est pas assez forte pour les subjuguer. Aucun témoin ne pénètre dans l'espace intellectuel où tant de combats se donnent avant que nos volontés se fixent; et c'est là que sont renfermés, sous l'inviolable sceau de notre amour-propre, nos doutes, nos foiblesses et nos longs repentirs. Combien de fois, cependant, tourmentés par nos incertitudes, étonnés, fatigués d'une autorité que nous ne savons pas exercer, et ne pouvant parvenir à mettre la paix au dedans de nous, combien de fois n'éprouvons-nous pas alors le besoin d'associer à nos regards intuitifs les observations d'un être bienveillant, et bienveillant pour nous; d'un être prêt à considérer avec un intérêt minutieux ces débats intérieurs qui attirent toute notre attention, et ces oppositions si fréquentes entre nos opi-

nions et nos penchans, entre nos vœux et les avertissemens de notre expérience!

Mais où le trouver, cet être digne d'une confiance si délicate? Où le trouver encore, cet être disposé à vivre long-temps et patiemment dans un autre? Où le trouver, si nous négligeons, si nous fuyons la seule union sur la terre qui puisse nous donner un tel ami? oui, la seule; et nulle autre ne doit lui être comparée. Elle est susceptible des plus petits détails, et en même temps des plus grands sacrifices; et sous ce double rapport elle laisse loin derrière elle ces liaisons d'homme à homme, ces liaisons éclatantes dont les annales historiques ou fabuleuses des âges passés nous ont transmis la mémoire, et que des noms fameux nous rappellent.

Sans doute, il est des ressemblances d'opinion; il est des affinités dans les caractères; il est des sympathies qui peuvent unir étroitement deux personnes d'un même sexe; mais ces rapprochemens intimes sont rares, et ils ne supportent qu'un petit nombre d'épreuves. Que rien ne vienne mettre en rivalité deux hommes amis à la manière du monde, et dont on célèbre l'union. Que chacun d'eux ait son ambition, et qu'il n'y ait point d'opposi-

tion dans leur marche ou leur politique ; ou bien encore, que l'un et l'autre soient jeunes et vivent dans cet avenir où il y a tant de place. Voilà sans doute des premières chances, heureuses pour un commencement, pour une continuité de liaison ; mais qu'il y a loin de là à tous les soins, à tous les ménagemens qu'exige une amitié constante ! Cette amitié ne peut subsister que par une sorte d'équilibre. Il faut y recevoir ce qu'on donne ; y donner ce qu'on reçoit ; et il n'y a d'exception que pour certains caractères disposés à être toujours en avance, et qui savent encore cacher cet avantage et l'oublier eux-mêmes.

Ne croyez pas encore que dans un commerce d'amitié, même le plus épuré, l'on puisse faire admettre, comme un fonds réel et toujours subsistant, les services qu'on a rendus, le devouement dont on a donné des preuves. C'est le présent que l'on veut en échange du présent ; et malheur à celui qui, pour être aimé comme il aime, a besoin d'invoquer le passé ! on apprend bientôt par son expérience qu'il n'est entre les hommes aucun contrat où les souvenirs soient reçus à l'égal des espérances. Qui osera d'ailleurs ouvrir les dernières retraites de son cœur à

un ami que de simples rencontres d'esprit, de goûts et de caractère ont rendu tel? Il est votre ami, vous êtes le sien, mais à des conditions tacites; et si vous l'avez pris à vous, s'il vous a pris à lui, par un sentiment d'estime, oserez-vous lui confier vos foiblesses? ou si vous vous y déterminez, ne sentirez-vous pas le besoin de les déguiser, de les montrer à demi, de les associer dans vos aveux à des qualités qui vous honorent? Jamais vous ne direz tout, et vous ferez bien; car cet ami veut trouver en vous ce qui lui est bon, comme vous cherchez en lui ce qui vous convient. Vous pouvez bien l'entretenir de l'injustice des autres à votre égard; mais vous accuser vous-même, vous rabaisser dans son esprit, ce seroit ébranler dans ses bases le traité qui vous unit.

Ah! qu'il est autrement arrangé pour notre bonheur et pour notre sécurité, ce pacte que la nature a préparé, et que les lois sociales, d'accord avec les lois religieuses, ont pris soin d'affermir. Tendre épouse! les foiblesses, les fautes mêmes de l'ami que le ciel vous a donné ne vous éloigneront point de lui : hélas! vous vous en réjouirez peut-être, si elles vous appellent à être sa consolatrice; si elles vous

donnnent un moyen de plus d'être aimée. Oui, vous recueillerez dans votre sein les peines de cet ami dont la destinée vous a été remise : il n'aura point de secrets qu'il craigne de vous confier, car vos avertissemens seront doux ; et, de moitié dans sa gloire ou dans sa considération, vous le relèverez à ses propres yeux ; ses plaintes ne vous inspireront aucune irritation, et son découragement ne vous entraînera point ; vous apparoîtrez comme un ange au milieu de son âme troublée, et vous y répandrez le calme et la tranquillité : ah ! vous lui ferez tant de bien, qu'il redemandera ses peines, pour jouir encore de votre assistance.

Épouses fidèles, vous avez en vos mains les consolations dont l'homme a besoin ; et nul rang, nul degré de fortune, nul éclat dans le monde, ne pourront le rendre indépendant de vos soins et de votre protection. Ne soyez-vous pas même intimidées en réfléchissant que vos connoissances, vos études, vos idées d'habitude n'ont aucun rapport avec les grands intérêts dont s'occupent à toute heure le guerrier, le prince, le ministre, ou d'autres hommes marquans dans l'état social, et auxquels votre destinée sera peut-être unie.

Ce sont de tels hommes, au contraire, qui, souvent distraits par leurs circonstances particulières des sentimens les plus naturels, y sont ramenés avec une nouvelle force quand leur préoccupation est suspendue, et lorsqu'une passion dominante leur laisse un peu de repos. Vous paroissez alors, pour offrir un asile à leur âme inquiète. Ils déposent près de vous tout ce qui étoit artificiel dans leur situation, tout ce qui étoit en eux une ambition faite, ou un vœu d'habitude; ils vous permettent de toucher à leurs véritables affections, et ils goûtent avec délices les vérités simples dont ils peuvent faire profession avec vous; avec vous, qui n'attendez d'eux aucun rôle; avec vous, dont ils seront encore aimés au moment où le sort les aura dépouillés de l'éclat du pouvoir et de ses prérogatives.

Ah! qu'il devient remarquable, ce moment, aux regards d'un observateur; qu'il devient remarquable pour juger du degré de force de nos différens liens! La scène s'ouvre, et c'est vous que je choisis pour exemple, vous qui naguère étiez en possession des plus sûrs moyens de plaire aux hommes, ou de les captiver. On vous croyoit au faîte de l'autorité; vous dispensiez toutes les grâces; vous

étiez l'objet de l'empressement universel : tout à coup la fortune renverse votre piédestal ; vous êtes jetés dans la foule des citoyens ; vous n'avez plus ni rang, ni crédit, ni pouvoir. Que font alors vos amis, vos véritables amis ? ils vous entourent, ils vous plaignent, ils animent peut-être l'expression de leur intérêt ; mais bientôt il y a de la réflexion dans leurs soins, de l'attention dans leurs manières, du procédé dans leur conduite : ils cachent avec délicatesse l'idée qu'ils ont de leur générosité ; cependant vous la découvrez, vous la soupçonnez du moins, et vous retenez votre abandon. Vous êtes avertis qu'aux regards mêmes de l'amitié, il s'est fait un changement en vous, et que vous avez besoin d'être discrets. Triste aperçu ! Et il y a peu d'exceptions à ce résultat donné par la nature des hommes. On auroit tort de s'en irriter ; mais si l'on aspire à l'unité parfaite, à l'unité indépendante des circonstances, il faut associer sa vie à cet être *semblable à nous*, que l'Éternel nous a fait, et dont les lois de l'hymen ont subitement confondu tous les intérêts avec les nôtres.

Ah ! que je vous la montre encore, cette amie ; dans les momens où vous semblez avoir

été rabaissés par un coup du sort. Ne la voyez-vous pas, unie à vous plus que jamais, étudier vos pensées, observer toutes vos impressions? Ne la voyez-vous pas, attentive aux consolations maladroites qui vous sont adressées, et plus certaine que vous des traits qui pourroient vous blesser, avancer son bouclier pour vous en garantir? Ne la voyez-vous pas encore, cette incomparable amie, qui, dans vos jours de disgrâce, montre pour la première fois un sentiment de fierté, afin que l'idée confuse d'une humiliation ne vienne jamais vous troubler? O Dieu! d'où nous vient donc une telle assistance? Est-ce nous, est-ce lui, qu'un pareil ami!

N'en doutons pas, plus nous examinerons les mystères de notre nature, et plus nous sentirons le prix de cet *être semblable à nous*, que l'Éternel nous a destiné. Nos vertus composent l'essence de notre caractère; mais tandis qu'elles sont immobiles au fond de notre cœur, les fantômes de notre imagination, semblables à des nuages légers, paroissent et reparoissent sous diverses formes aux regards de notre esprit. De quel service n'est donc pas à l'homme, à l'homme même le plus supérieur aux autres en apparence, de quel ser-

vice ne lui est pas cet ami, cet unique ami, qu'il peut admettre au spectacle intérieur de ses émotions heureuses ou malheureuses; qu'il peut introduire dans ces secrets où personne ne pénètre; dans ces secrets, composés si souvent des douleurs de l'ambition, des doutes de la vanité, des inquiétudes de l'amour-propre: et quel plaisir aussi de chercher, de trouver dans le cœur d'un autre soi-même la première récompense d'une action honnête ou d'un sentiment généreux, la première et la plus douce, la première et celle qui peut suffire! O précieuse union que l'union conjugale, dans sa pureté, dans sa beauté parfaite! Disparoissez devant elle, amitiés du monde, amitiés qui ne pouvez rien offrir de semblable. C'est à l'aide du bonheur que les liens contractés dans le commerce social se resserrent ou se multiplient: c'est par une satisfaction, par une sorte d'abondance d'eux-mêmes, que la plupart des hommes se jettent en dehors, et se donnent aux autres; et plus ils sont heureux, plus ils croient aimer. Mais, dans les grands revers, dans les calamités générales, et lorsqu'on a besoin de toute son attention, de toute sa pensée, pour échapper à des dangers imminens, chacun saisit la plan-

che qui peut le sauver du naufrage; et c'est sur le rivage que les amitiés recommencent : image sombre, mais fidèle, des temps que nous avons parcourus; de ces temps d'épouvante, où chacun suffisoit à peine à sa vie et à son péril! Alors pourtant, à cette époque de séparation générale et d'isolement universel, deux époux qui s'aimoient s'unissoient davantage : le même hasard doit les sauver, ou le même coup les frapper; car il n'y a plus de *vous*, il n'y a plus de *moi* dans ces liaisons d'élite, qui n'ont de ressemblance avec aucune autre.

Enfin, sans aucun événement extraordinaire, mais par l'unique effet des lois de la nature, nous vieillissons, nous atteignons cet âge où tout s'éteint, où rien ne recommence; cet âge qui ne promet plus de retour, qui s'offre à tous les regards dépouillé d'espérances, et qui nous met nous-mêmes en défiance de nos moyens et de nos droits. C'est l'heure alors où chacun rentre dans sa vie domestique, dans cette enceinte où l'on est retenu par le sentiment de sa foiblesse et de son infériorité, et où quelquefois on devient personnel, en se défendant contre les maux et les infirmités d'un âge avancé. Ah! combien nous mettons alors

de prix à cette amie ou à cet ami qui, lié à notre sort par la foi conjugale, a fait avec nous la route de la vie ! c'est à lui seul que, dans notre affoiblissement, nous osons nous confier, et c'est à nous seuls qu'il se confie.

Deux époux qui ont été jeunes ensemble, et qui ont formé de nouveaux nœuds pendant la durée de l'âge mûr, deux époux qui ont tout mis en communauté dans le temps de leur éclat, dans le temps de leurs riches moissons, ne craignent point de se présenter l'un à l'autre au milieu des débris de leur fortune passée; ils parent ces débris de leurs souvenirs : et s'ils s'aiment encore, tout reste beau pour eux. Qui, le soir de la vie, en nous avertissant du terme prochain de notre voyage, nous dispose à un sentiment d'émotion qui s'adresse alors tout entier à l'ami qui ne nous a point quitté, à l'ami qui contemple avec nous cet avenir où les âmes tendres trouvent un point de réunion, et où elles découvrent l'horizon de leurs nouvelles espérances.

Célébrons donc avec solennité la plus belle institution du monde social; célébrons au milieu de nos temples ce pacte entre deux êtres intelligens et sensibles qui viennent se promettre une fidèle assistance, qui viennent se

promettre d'être unis d'intérêt, d'honneur et de gloire; unis dans le temps du bonheur, et plus inséparables encore dans les jours de l'adversité. O religion! venez rendre sacré cet engagement; venez nous apprendre qu'il est grand par lui-même; qu'il est grand encore en nous appelant au rang et à la dignité de pères. Venez nous apprendre à admirer les sentimens mystérieux et sublimes dont l'Éternel a composé notre nature morale. Amour conjugal, amour paternel, amour filial, premiers élémens de notre félicité sur la terre, vous nous ramènerez sans cesse à l'amour de notre Dieu, de qui nous tenons nos biens!

Après vous avoir présenté une vérité consolante, sous les rapports qui pouvoient captiver votre intérêt, nous devons maintenant arrêter notre attention sur une objection commune, et que plusieurs personnes dans cette assemblée nous adressent peut-être en secret.

Le mariage n'est point un état digne d'envie, il n'est pas tel du moins que nous l'avons dépeint: voilà ce que vous dites, ou ce que vous pensez. Un esprit de discorde, un esprit de querelle, succèdent souvent à des commencemens heureux; et vous en citez des exemples: enfin, vous ajoutez qu'on aperçoit partout des

nœuds mal assortis; effet naturel du hasard qui les a formés; effet naturel encore de la déférence des enfans aux choix déterminés par l'autorité paternelle.

Ah! sans doute, rien n'est parfait dans notre situation, et rien ne peut l'être sur cette terre, puisque le Créateur, en nous accordant la liberté, nous a introduits comme agens au milieu de son système du monde; et c'est à la faveur d'un si beau don que le but de nos propriétés intellectuelles a été rempli, et que nous sommes devenus susceptibles de louanges et de récompenses.

C'est néanmoins par notre action sur l'ordre moral que cet ordre est incomplet à nos yeux. Tout se ressent autour de nous de l'imperfection de nos facultés, et de l'imperfection de notre gouvernement. De là, tant de mobilité dans nos plans de bonheur; de là, tant d'exceptions aux effets des institutions sociales les mieux conçues; et comme ces exceptions paroissent une à une, et sont jugées de même, elles font souvent plus d'impression sur notre imagination que le résultat uniforme des lois constantes et des habitudes générales.

Ces réflexions s'appliquent immédiatement au sujet que nous traitons; car, en le discu-

tant, c'est toujours de l'exception que l'on se sert pour détruire ou pour discréditer le principe.

Comment raisonnez-vous, en effet, vous qui condamnez l'institution du mariage, ou qui voudriez la réduire à des engagemens éphémères et soumis à l'autorité du plus léger caprice? Vous recueillez des exemples; vous les prenez la plupart chez la classe oisive de la société, et vous montrez que souvent la division règne dans l'intérieur des familles, et que deux époux y supportent impatiemment le joug qu'ils se sont imposé.

Voilà les exemples sur lesquels vous fixez votre attention; et dans le même temps vous détournez vos regards de cette immense partie d'une nation dont le mariage forme l'état et la destinée. Se fait-on une idée du spectacle que présenteroit une grande société composée en entier d'hommes libres, si les individus des deux sexes, laissés à leur rudesse par le défaut d'éducation, n'étoient pas divisés en familles; s'ils n'étoient pas contenus dans leurs vœux, et devenoient indépendans des lois et des habitudes du mariage? Ils se livreroient à tous les excès d'une aveugle brutalité; ils déserteroient leurs occupations journalières, pour se livrer à leurs passions du mo-

ment ; et les enfans, malheureuses victimes d'un libertinage universel, seroient exposés au hasard, ou abandonnés à la tutelle distraite et superficielle de l'autorité publique. Ils entreroient, ces enfans, dans la carrière du monde et du travail sans aucun appui ; et ce qui seroit plus dangereux, sans avoir été jamais témoins d'aucun sentiment d'affection: ce seroient des sauvages allaités au milieu des vices d'une société corrompue.

Ainsi le mariage, qui captive autour d'une idée simple et morale des hommes susceptibles de tant d'écarts, à cause de l'ignorance où le défaut de propriété les réduit, le mariage qui les cerne et qui les case, pour ainsi dire, tandis qu'ils seroient si facilement entraînés à des irruptions dangereuses ; le mariage enfin, qui ramène à des intérêts domestiques et à des sentimens paisibles des hommes disposés à la violence par le besoin; le mariage, ne fût-il considéré que sous ce petit nombre de rapports, seroit de toutes les institutions sociales la plus importante à l'ordre public. Et en nous occupant encore de cette partie nombreuse de la population dont nous venons de parler, seroit-ce en son nom qu'on pourroit regretter la fixité des nœuds consacrés par la

religion ? Hélas ! c'est à grand'peine que dans les rangs de la société où l'on vit de son travail, et de son travail journalier, on peut s'assurer d'un appui, d'un allié, pour toutes les époques de la vie ; pour le temps des adversités, pour le temps des maladies, pour le temps de la vieillesse ; et il ne faut pas moins qu'une longue habitude, et les idées de devoir, pour entretenir des rapports continuels entre deux êtres étrangers par leur éducation aux goûts, aux attraits de l'esprit ; étrangers encore par leur rude simplicité à ces manières et à ces délicatesses qui préparent l'art de plaire, le cultivent et le perpétuent. Ah ! qu'ils ont besoin, dans leur étroite situation et dans leur vie égale et monotone, qu'ils ont besoin de l'institution du mariage, institution ingénieuse autant que bienfaisante, et qui, au sein de la misère, leur assure encore un ami ! Oui, c'est à eux particulièrement que semblent adressées l'idée et les paroles de Moïse : *Et l'Éternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui.*

Aucune des ressources, comme aucune des inquiétudes de l'imagination, n'appartient habituellement aux dernières classes du peu-

ple; mais, à la faveur d'une liaison intime et scellée par la religion, les heures de travail qui remplissent leur vie, les rappellent à un même sentiment, ou au souvenir du moins d'un intérêt unique, toujours commun, toujours indivisible.

Il vous faut davantage, à vous dont les facultés morales ont été multipliées par l'éducation; à vous qui avez reçu d'elle tant de germes d'idées, et qui avez pu les cultiver au milieu de la fortune et de ses loisirs. Le spectacle du monde s'est agrandi, s'est varié pour vous; et de nouvelles perspectives vous inspirant de nouveaux goûts, vos affections se sont ressenties du mouvement continuel de votre imagination. Vous avez aussi plus d'un intérêt; car votre amour-propre exalté cherche partout les jouissances qui naissent de la louange; et comme il est hors de votre pouvoir de les fixer, vous étudiez leur cours, vous observez leur succession, et vous vous ménagez pour tous les âges des prétentions différentes. Cependant, avec cette disposition d'esprit, avec ce besoin de l'opinion des autres, avec cette passion de faire effet, ou dans le monde ou dans la société, que reste-t-il de libre en soi et qu'on puisse donner aux devoirs

paisibles de la vie domestique? Rien, presque rien. On s'effraie au contraire de l'uniformité d'une même alliance; on se sent blessé par tous les liens : et comme vous ne pouvez trouver, vous un époux, vous une compagne qui soit en rapport continuel avec la mobilité de vos goûts, avec la diversité de vos intérêts, et quelquefois avec la transition subite des passions les plus opposées, vous dirigez votre impatience contre le mariage et contre ses institutions. Vous vous en prenez à l'ami que la destinée vous a donné, des caprices de votre humeur, des torts de votre caractère, de l'imperfection des choses humaines; et vous attribuez toutes ces contrariétés à la fixité des nœuds que vous avez contractés : voilà le tableau de vos inquiétudes.

Eh bien! emportés par votre imagination, vous les brisez, ces nœuds qui vous importunent, et vous en formez de nouveaux. Époux inconstans, êtes-vous plus heureux? Vous vous taisez; car votre situation présente est votre ouvrage, et vous ne voulez pas vous accuser vous-mêmes; mais nous l'apprenons, l'union que vous avez rompue se présente à votre souvenir, et vous éprouvez qu'il est un dévouement dont un premier choix, un pre-

mier lien, sont seuls les garans. Oui, le doute a suivi vôtre aveugle espérance, et déjà vous craignez d'avoir mal fait; vous, en quittant l'époux à qui vous aviez promis d'être fidèle; vous, en délaissant une compagne que vous aviez juré de défendre et de protéger, et qui ne trouvera peut-être aucun autre appui. Et si des enfans ne voyoient plus ensemble les auteurs de leurs jours; s'ils perdoient de bonne heure l'exemple, de tous le plus instructif, l'amitié cimentée par la vertu; et si, pour s'expliquer à eux-mêmes une séparation qu'ils ne voient point ailleurs, ils étoient entraînés à s'ériger en juges des fautes de leur mère ou des torts de leur père; si, de crainte encore de blesser l'un ou l'autre de leurs protecteurs, ces tendres enfans se croyoient obligés de calculer, de mesurer leurs caresses; enfin, s'ils avoient les combats et les incertitudes de l'esprit, dans l'âge où il ne faut obéir qu'à la nature, un tel spectacle offriroit à des parens, à deux êtres sensibles, la plus déchirante leçon, et un sujet continuel de regrets ou d'anxiété.

Ah! qu'il leur seroit difficile, avec ces regrets, ces combats, ces regards en arrière; qu'il leur seroit difficile de trouver dans un nouvel hymen une parfaite paix! Cette in-

quiète imagination, que vous n'avez pu régler, et qui vous a montré le bonheur hors du cercle de vos devoirs, qui vous l'a garanti peut-être au moment de son délire, sera-t-elle pour vous seul fidèle à ses engagemens? Vous recherchez un accord, une sympathie, qui remplissent l'objet de vos voeux; mais après avoir renoncé librement aux droits que vous teniez de la reconnoissance, de l'habitude, et de la religion; après avoir perdu, peut-être, l'appui de la faveur publique et la considération qu'elle donne, aurez-vous plus de moyens pour atteindre à la chance heureuse, à la chance parfaite dont vous avez l'idée et que vous voudriez obtenir?

Vous dites cependant, vous dites avec vérité : Lorsque nous avons donné notre foi, lorsque nous nous sommes engagés sous les lois d'une longue union, et que nous y avons consacré notre obéissance, nous étions sans expérience, sans aucune connoissance des hommes et du monde; et la volonté de nos parens, ou d'autres circonstances étrangères à notre inclination, ont fixé notre destinée.

Sans doute, vous aurez souvent le droit de tenir ce langage, vous surtout, sexe timide, sexe foible et commandé, et que les habitudes

sociales appellent de si bonne heure à contracter des engagemens : cependant vous jouiriez d'une liberté parfaite, d'une liberté même égale à l'essor de votre imagination, qu'en préparant votre sort à venir, en formant une alliance pour la vie, vous ne seriez pas à l'abri d'une erreur dangereuse. Vous feriez votre choix avec indépendance; mais vous le feriez aux premiers jours de votre jeunesse, et dans l'âge où des illusions ont souvent plus d'empire que la sagesse. Vous vous examineriez vous-mêmes; mais ce seroit sans défiance et surtout sans rigueur; et le juge, disposé à se tromper, prendroit aisément pour un goût réfléchi la surprise de l'innocence ou la séduction d'un premier penchant. Ne le savons-nous pas; il est un moment de la vie où les qualités les plus essentielles au bonheur domestique échappent à notre attention; où la solidité des principes, la pureté des mœurs, l'excellence du caractère, paroissent des qualités abstraites et presque sans rapport avec les premiers intérêts dont nous sommes animés; où la vraie sensibilité même est méconnue, et où l'on donne ce nom, ce beau nom, aux légères émotions qui naissent du désir de plaire.

Les jeunes gens, les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, se tromperoient donc, s'ils croyoient que les regards, les conseils d'un père et d'une mère leur fussent inutiles dans la plus importante détermination de leur vie. Livrés entièrement à eux-mêmes, ils seroient beaucoup plus exposés à des repentirs ou à des regrets. Ils secoueroient même aveuglément toute espèce d'autorité, toute espèce de tutelle, que leurs vœux seroient encore soumis à des contrariétés, à des gênes inévitables.

Une seule observation, mais générale, rendra cette vérité sensible. Il y a égalité de nombre entre les individus des deux sexes : tel est l'ordre de la nature; et, par une conséquence immédiate, tous ces individus, dans leurs choix mutuels, ne peuvent exercer qu'une liberté limitée. Leur état, leur fortune, et d'autres circonstances, resserrent leurs vues dans un espace fixe; et cet espace, plus ou moins étendu, selon la nature des avantages dont on jouit, est, pour les plus heureux, infiniment circonscrit.

C'est ainsi que, dans aucune position de la vie, rien ne satisfait pleinement nos vagues espérances; et l'on se tromperoit encore, si l'on imaginoit que l'harmonie du mariage fût

le résultat nécessaire d'une première détermination. Dieu n'a pas voulu qu'un seul jour fît notre destinée; il n'a pas voulu que notre raison, nos vertus, nos facultés, continuellement perfectibles, fussent un instant inutiles à notre bonheur sur la terre.

Vous donc que le ciel appelle à contracter le plus sérieux des engagemens; vous qui, sous le sceau des lois et de la religion, allez former des nœuds d'où votre sort peut dépendre, ayez présens à l'esprit et vos nouveaux devoirs et vos nouveaux intérêts. Vous ne croirez pas qu'après avoir donné votre foi, après avoir reçu la promesse d'un dévouement absolu, vous soyiez dispensés de songer mutuellement à vous plaire. L'amour a son autorité et son autorité souveraine; mais il ne peut la conserver s'il oublie ses obligations, et se fie uniquement à sa puissance.

Vous cultiverez donc le sentiment qui doit faire votre bonheur, vous le cultiverez, vous, époux généreux, en ne négligeant aucun des égards propres à tempérer l'autorité que la loi vous donne; vous, époux généreux, en vous souvenant que l'amie unie à votre sort quitta, pour votre protection, la protection paternelle; qu'elle sortit de la maison tuté-

laire où l'on ne songeoit qu'à l'aimer; qu'elle en sortit pour se donner à vous; qu'un père, fier peut-être d'un nom qu'il avoit honoré, lui permit d'y renoncer pour se glorifier du vôtre; et qu'une mère en larmes vous remit, vous remit pour toujours le dépôt le plus cher à son cœur. Vous le cultiverez aussi, ce sentiment qui doit faire votre bonheur, vous, épouse fidèle, en répandant le calme dans l'âme de votre ami, de votre défenseur, et en lui assurant un doux asile au sein de ses foyers, lorsqu'il y revient, l'esprit encore inquiet des débats du monde auxquels il est forcé de se livrer. Vous étudierez réciproquement vos goûts, votre caractère, et vous vous accoutumerez, en aimant, à trouver du plaisir dans vos sacrifices, et si l'un de vous découvre à l'autre quelque foiblesse, loin de s'en promettre aucun triomphe, il y accourra comme à une occasion d'être en aide à son allié fidèle, au compagnon de sa vie.

Ah! combien les sentimens d'une âme tendre s'animent et se fortifient par une succession continuelle de besoins et de services! Les prévenances mutuelles, les attentions réciproques, forment seules ces liaisons durables qu'aucune habitude, aucun âge, n'affoiblis-

sent; et vous ne connoissez pas les plus douces jouissances, vous qui, tout entiers encore à vous-mêmes, n'appréciez dans l'amour que le despotisme de la jeunesse et les rapides effets de votre impérieux ascendant. Il faut un autre bonheur à deux êtres également sensibles, à deux êtres qui se sont unis et pour le temps dont ils ont l'idée, et pour cet avenir qu'une ardente espérance semble leur rendre présent. Venez à eux, religion sainte, afin de soutenir leurs pas dans la carrière où ils marchent ensemble, et où, selon vos lois, ils ne se quitteront point. Ils ne demandent rien au monde, rien à ses vanités ou à ses pompes; leur amitié, leur tendre amitié suffit à leurs vœux; elle remplit leur âme et en défend l'abord aux vaines inquiétudes. Une seule pensée les épouvante, une seule les glace d'effroi: la puissance qui règle nos destinées, cette puissance irrésistible, a marqué le moment de leur séparation; l'un d'eux s'en ira, et laissera l'autre isolé sur la terre; l'un d'eux disparoîtra, et l'autre n'aura plus la conscience de sa propre vie, ou il ne l'aura que par ses larmes et par ses douleurs. Hélas! ils le savent; la mort, du fond des tombeaux, appelle au hasard ses victimes; la mort, la

terrible mort..... O Dieu! seroit-ce nous qui pourrions leur donner du courage; seroit-ce nous qui pourrions les consoler; seroit-ce nous qui le pourrions, de notre voix tremblante et de notre puissance abattue? Ah! nous invoquerons pour eux votre compassion, ô mon Dieu! nous vous demanderons d'entretenir dans leur cœur la religieuse espérance qui paroît le sceau de toutes les autres; nous vous demanderons de vous laisser voir à eux par la foi, et de prêter une nouvelle force à leur piété, au seul sentiment *qui abonde en consolations*, au seul qui se projette dans l'éternel avenir; et je leur dirai de plus, je leur dirai : aimez, aimez encore l'ami que vous avez perdu; entrez en communication avec lui et par vos souvenirs et par vos regrets; suivez-le de vos regards dans ces demeures célestes dont la mort n'approche plus; vous êtes sous la protection du Maître des temps, de celui qui a dit : *Je ne veux pas que l'homme soit seul.* Ah! ce n'est pas pour un moment, pour des jours passagers, que cette grande pensée a été conçue. Laissons, laissons faire à notre Dieu; il nous rendra ce qu'il nous a donné, ce qu'il nous a repris, ce qu'il veut nous donner encore. Et vous, ange

du ciel, qui n'êtes plus sur la terre; vous, de qui j'ai appris toutes ces choses, c'est à votre intervention que je dois d'avoir pu les retracer sans fléchir sous le poids de mes souvenirs. Vous avez aimé le troupeau à qui je m'adresse; et sa reconnoissance me laisse croire que je puis rappeler ici vos vertus comme au sein de votre famille. O Dieu! vous pardonnez ce langage; vous pardonnez les larmes qu'excitent de tendres regrets; elles attestent le bonheur que vous nous avez fait connoître, et deviennent, sous ce rapport, un symbole de reconnoissance. Ah! n'en doutons point : les épanchemens d'une âme sensible sont un hommage à l'Être suprême. L'amour et la vertu, voilà nos liens avec lui. L'amour et la vertu, voilà nos liens sur la terre. Unissez donc, fidèles, unissez constamment vos devoirs à vos sentimens; et si l'Éternel avoit retiré vers lui l'objet de vos affections, s'il tenoit ainsi dans ses mains le gage visible de votre bonheur, redoublez d'efforts pour lui plaire; redoublez d'efforts pour mériter sa bonté, et pour être en état de lui offrir un jour, avec espérance, *le compte de vos voies* et le tribut de votre vie.

DISCOURS II.

Devoirs envers l'enfance.

Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel. *Psaume* 126, ℣. 5.

Qu'elle est belle, qu'elle est consolante, cette religion sainte qui unit continuellement les plus doux sentimens de nos cœurs à l'idée d'un Être suprême; idée conservatrice et tutélaire; idée précieuse surtout à l'homme qui a placé par l'amour son existence hors de lui-même! Ah! sans doute, nous avons le besoin de croire à une protection, de chercher un gardien, au moment où nous éprouvons les délices de l'affection paternelle; au moment où nous élevons à la vie et au bonheur les enfans qui doivent nous perpétuer sur la terre. Hélas! ils ne nous comprennent pas encore, lorsque nous prononçons avec émotion ces religieuses paroles : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel.* Êtres chéris, étrangers encore à vous-mêmes, et les gages précieux d'un amour pur et fidèle, vous nous avertissez

par vos tendres regards et par vos innocentes caresses, que nous sommes tout pour vous; et cependant nous ne pouvons rien en votre faveur, rien à l'égal du moins de nos vœux, sans le secours immédiat d'une Providence supérieure.

Nous sommes ardens à aimer, mais foibles pour défendre les objets de notre prédilection; et en éprouvant le besoin d'une assistance, nous adressons des prières à l'Être suprême, et nous le reconnoissons au fond de notre cœur comme le seul garant des biens qui nous attachent à la vie.

Nous élevons nos regards vers le ciel, nous y cherchons l'aveu de nos sentimens, nous y cherchons la confiance que les choses de la terre nous offrent imparfaitement, et nous aspirons à trouver un accord entre nos affections et la foi sublime qui peut seule écarter de notre pensée l'effrayante image de la destruction.

Ah! sans doute, elles doivent être précieuses à un cœur paternel, elles doivent y retentir, ces paroles de notre texte : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel.* Et vous qui acquérez, au prix des plus vives douleurs, le bonheur et la gloire d'être mères; vous aussi,

vous surtout, jouissez de ces mémorables paroles. Oui, dites-vous, répétez-vous avec larmes, et pourtant avec ostentation : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel.*

Nous examinerons, en méditant les paroles de notre texte, l'obligation qu'elles nous imposent, les espérances qu'elles nous offrent.

Les enfans sont un héritage de l'Éternel. Vous devez donc, pères et mères, les rendre dignes par vos soins de leur grande distinction.

Les enfans sont un héritage de l'Éternel. Vous devez songer avec attendrissement qu'ils acquièrent en naissant un gardien et un protecteur; qu'ils sont inscrits, dès leur bas âge, sur ce livre de vie dont nous parcourons les premiers feuillets durant notre séjour sur la terre.

Nous le savons tous : il y a plusieurs degrés de fortune dans l'ordre social; et, par une conséquence naturelle, divers genres d'éducation. On n'a pas besoin d'exciter les hommes riches à multiplier pour leurs enfans les leçons favorables au développement de leur esprit, de leurs grâces et de leurs talens. Placés par leur fortune sur cette partie du théâtre du monde où l'on est en spectacle, où l'on jouit des plaisirs de la vanité, ils aiment à joindre à toutes leurs somptuosités l'éclat des héritiers

de leur nom. Guidés par cet esprit, ils préparent leurs enfans à jouer un rôle; ils les modèlent sur les opinions régnantes; et les semences de morale sont jetées dans leur cœur avec indifférence. On loue ces petits êtres, encore accessibles à toutes les impressions; on les loue à la première apparition d'un peu d'esprit, à la première lueur d'un talent précoce; et on les forme ainsi de bonne heure à l'amour-propre et au désir de paroître.

Hélas! il est trop vrai que les parens sont souvent complices des prétentions ardentes de leurs enfans et des passions dangereuses qui en sont la suite. C'est à des instituteurs qu'on abandonne le soin de placer dans un cours d'instruction quelques préceptes de morale et de religion; et ce sont des hommes engagés pour un temps passager, qui ont, dans une famille, le département de l'éternité.

Aussi quand on considère ce genre d'éducation, on seroit fondé à mettre en doute, si, aux regards de la plupart des pères, il est un autre but désirable, une autre ambition de prix, que la gloire du monde; que cette gloire même, divisée et subdivisée dans ses plus petites ramifications, et réduite alors aux légers applaudissemens qu'on obtient dans un cercle

ou dans une coterie. Ne nous étonnons pas si les belles paroles du Psalmiste : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel*, si ces belles paroles n'ont aucun rapport avec nos opinions et avec nos mœurs.

Vous serez punis les premiers de votre faux calcul, pères orgueilleux, mères aveugles; car les convoitises que vous aurez inspirées à vos enfans, et que vous n'aurez tempérées par aucune instruction de morale et de religion, ne tarderont pas à les éloigner de vous. Il y a tant d'intérêts opposés entre les divers âges de la vie; les goûts du jeune homme et du vieillard ont si peu de rapports; leurs perspectives sont si différentes, que les idées de devoir deviennent absolument nécessaires pour captiver le respect filial, et pour ramener les enfans à un sentiment dont toutes leurs passions les éloignent.

Et avez-vous soin du bonheur même de vos enfans, lorsque, les armant uniquement pour la lutte des vanités, vous ne leur donnez aucune égide contre eux-mêmes? lorsque vous ne les élevez à aucune de ces pensées qui leur seront nécessaires dans la solitude, et qui leur apprendront à supporter avec résignation, et peut-être avec dignité, les disgrâces de la vie?

Vous voudriez que vos représentans et vos successeurs obtinssent tout par la conquête et par la domination; mais de tels succès n'appartiennent à personne; et, dans le tumulte des sociétés, nul esprit ne peut vaincre indifféremment tous les obstacles, nulle fortune ne peut braver le cours incertain des événemens; et nous connoissons tous ces revers que l'art des plus habiles, la main des plus heureux, essaient en vain d'écarter. Ah! de quelle utilité ne seroient pas à vos enfans cette morale et cette piété dont vous négligez de jeter dans leur cœur les fécondes semences! La morale est pour les yeux clairvoyans la sagesse éprouvée, la prudence d'élite; la piété, le meilleur des refuges dans les temps d'infortune et dans les jours de défaite.

Mon attention s'est arrêtée jusqu'à présent sur cette classe de la société accueillie par la fortune, et où les parens sont comptables de l'éducation de leurs enfans. Ils le sont, et ils doivent l'être, parce qu'ils réunissent entre leurs mains les moyens nécessaires pour assurer et prolonger cette éducation. Ils ont des propriétés, ils ont des revenus, et ils ne sont pas obligés à des travaux corporels, à ces travaux commandés par la nécessité et qui

détournent de toute espèce d'instruction.

Près de cette classe privilégiée de la société, il en est une autre plus nombreuse et où les enfans ne reçoivent, ne peuvent recevoir aucune éducation de la part des auteurs de leurs jours. L'on y vit d'un salaire modique et qui ne permet aucune épargne, et l'on épie le premier développement des forces des nouveau-nés pour recouvrer par leur travail le prix de leur subsistance.

Que ferons-nous pour ces enfans qui sont aussi *un héritage de l'Éternel?* Que ferons-nous au moins pour les instruire, au nom de la religion, de leur précieux apanage? C'est à vous, magistrats suprêmes, et à vous tous, les dépositaires de l'autorité souveraine, qu'un si juste devoir est imposé. Les enfans des hommes dénués de fortune réclament de vous une éducation première, une éducation morale et religieuse, au même titre et avec plus de force encore que les malades et les vieillards sans ressources réclament de vous des secours.

Ce sont deux dettes des états politiques, deux dettes également respectables; et on peut les considérer comme une condition tacite du droit d'héritage, comme une condition tacite de la transmission libre des pro-

priétés ; idée particulière et que nous avons développée dans un de nos Discours précédens, en méditant avec vous sur les premiers principes de la charité.

Ainsi, l'œil vigilant du souverain doit se fixer sur les deux extrémités de la vie, afin d'acquitter, au nom de la société, l'obligation qu'elle a contractée en abandonnant au hasard, ou en soumettant du moins à un seul mouvement régulateur la distribution des fortunes.

Rechercherons-nous maintenant le genre d'éducation morale le plus propre et le mieux assorti à tous les enfans indistinctement, et plus particulièrement encore aux enfans nés de parens sans fortune ? Nous reconnoîtrons facilement, guidés par un petit nombre de réflexions, que les idées religieuses doivent former l'essence de cette éducation.

Et, en effet, si l'on ne vouloit employer que des raisonnemens abstraits au soutien de la morale et à l'appui de ses instructions, il n'y auroit rien à dire à l'enfance ; car, à cet âge on ne pourroit saisir, on ne pourroit entendre la longue suite de déductions à laquelle il faudroit recourir pour montrer la liaison, directe ou indirecte, de la morale avec l'intérêt public, et de l'intérêt public avec

l'intérêt personnel : c'est tout au plus à l'époque où l'intelligence est formée, où l'esprit de l'homme est dans sa vigueur, que l'on peut espérer de développer avec succès cette grande chaîne d'idées.

Si donc on ne vouloit agir et persuader qu'à l'aide d'un moyen si compliqué, on laisseroit vides, pour l'instruction la plus essentielle, les quinze premières années de la vie ; et l'on renonceroit ainsi, non-seulement à la morale de la jeunesse, mais encore aux longs et heureux effets des opinions d'habitude.

Ce seroit donc une faute essentielle que de se refuser à entrer dans le cœur des enfans avec toute l'autorité, avec tout le cortége de l'imagination, que de se refuser à pénétrer ce cœur encore neuf et sensible, ce cœur de toutes parts ouvert, de se refuser à le pénétrer des idées religieuses, de celles du moins qui peuvent s'unir à la grandeur et aux perfections d'un Être suprême, d'un Dieu le maître et l'ordonnateur du monde, d'un Dieu rémunérateur et vengeur, d'un Dieu qui, par sa puissance, assiste à toutes nos actions, à toutes nos pensées, et qui éclaire d'un rayon de sa resplendissante lumière les refuges obscurs et les détours secrets de notre conscience.

Et que penserons-nous encore, si, nous resserrant dans une seule classe de la société, nous appliquons ces dernières réflexions à tous les enfans nés de parens sans fortune? Nous verrons que, leur éducation étant nécessairement circonscrite dans un petit espace de temps, une instruction morale séparée des idées et des images religieuses seroit pour eux absolument perdue. Et, au contraire, à l'aide de ces idées et de ces images, ils pourront se livrer de bonne heure aux travaux corporels, s'y livrer en entier, et conserver néanmoins, d'une éducation rapide et passagère, des notions, des principes qui se convertiront en eux dans une sorte d'instinct; et cet instinct, entretenu par le culte public, leur servira de guide. Oui, dépourvus de science, distraits par le besoin, distraits par l'infortune, ils pourront encore dire avec le psalmiste : *O Éternel! ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière dans mon sentier!*

Vous donc qui pouvez les faire jouir de cette précieuse lumière; vous qui leur devez une éducation; vous qui la devez au nom de l'intérêt commun, au nom de la patrie, au nom des conventions tacites dont l'esprit social est formé; vous enfin, les souverains interprètes

de tous les droits, acquittez soigneusement la plus importante de vos obligations; et que des établissemens publics, sagement constitués, assurent à tous les enfans des instructions élémentaires de morale et de religion.

Votre indifférence vous rendroit un jour responsables des égaremens que vous seriez forcés de punir; votre conscience au moins seroit effrayée du reproche que pourroit vous adresser un jeune homme traduit devant un tribunal criminel; un jeune homme prêt à subir une condamnation rigoureuse. Que pourriez-vous répondre, en effet, s'il disoit : Je n'ai jamais été formé à la vertu par aucune leçon; j'ai été dévoué à des travaux mercenaires; j'ai été lancé dans le monde avant qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon souvenir un seul principe de conduite : on m'a parlé de liberté, d'égalité; jamais de mes devoirs envers les autres; jamais de l'autorité religieuse qui m'auroit soumis à ces devoirs : on m'a laissé l'enfant de la nature; et l'on veut me juger par des lois que le génie social a composées; non, ce n'étoit pas avec une sentence de mort qu'il falloit m'enseigner les obligations de la vie? Tel est le langage terrible que pourroit tenir un jeune homme en entendant sa con-

damnation ; tel est le langage qu'il pourroit tenir dans un pays où aucune éducation publique, aucune éducation morale et religieuse ne seroit établie.

Sans doute, la vengeance publique est aussi un grand avertissement; mais elle doit former le complément de la politique sociale, et non son commencement, et non son unique ressource. C'est, pour ainsi dire, en larmes et en habits de deuil que les chefs d'un état doivent recourir aux punitions solennelles; ils doivent regretter avec amertume que leurs soins pour l'éducation publique n'aient pas été suffisans; mais si ces soins n'avoient pas existé, si l'on avoit cru pouvoir s'en passer, ou les réduire à de simples raisonnemens dégagés des idées religieuses, quel reproche le législateur n'auroit-il pas à se faire! L'épouvantable idée, si jamais elle étoit conçue, que de vouloir donner à une nation le glaive du bourreau pour unique éveil, et l'échafaud sanglant élevé sur les places publiques pour seule tribune d'enseignement, pour unique chaire de morale! Non, non, il faut instruire les enfans de bonne heure, et tandis que, par leur innocence, ils sont encore *l'héritage de l'Éternel.*

Ne dites point que les idées religieuses sont trop hautes, trop sublimes pour être d'aucun usage dans nos premières années. Sans doute, si l'on vouloit donner aux enfans des leçons de métaphysique transcendante, on se placeroit hors de l'atteinte de leur esprit; mais les vérités religieuses, propres à pénétrer leur âme d'un saint respect pour l'Être suprême, sont les plus simples de toutes; et c'est là une des merveilles du monde. La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créature au Créateur, et l'existence connue à l'existence infinie, cette chaîne immense semble commencer pour nous par des anneaux dont la foible main des enfans peut se saisir; et l'on doit admirer à chaque instant comment tout est vaste et compliqué pour la science orgueilleuse, comment tout est simple pour le bonheur.

Le rapport de notre nature avec la foi religieuse se manifeste dès l'enfance, et peut-être avec des traits plus distincts que dans tout autre âge. Le besoin d'appui, le sentiment de notre insuffisance, l'empressement à recevoir les idées de protection inconnue et de sauvegarde suprême; toutes ces dispositions dont notre premier instinct se compose, sont autant d'hommages secrets rendus à la Provi-

dence. Aucun effort n'est donc nécessaire pour attacher les enfans à la religion; l'arbuste qui par une loi primitive se tourne vers le soleil, est un symbole de leur organisation morale.

Parlons-leur de bonne heure et avec respect d'un Dieu qui gouverne le monde; et que nos premiers enseignemens les aident à en recueillir de nouveaux, à chaque pas qu'ils feront dans la carrière de la vie : ils retrouveront partout la représentation des premières vérités dont nous aurons frappé leur entendement. L'apparition de l'astre du jour leur annoncera la grandeur et la bienfaisance d'un Être suprême; et l'aspect de la terre, au moment où un voile ténébreux vient la couvrir, leur donnera l'idée de l'abandon où ils seroient réduits, si un Dieu plein de bonté ne renouveloit pas sans cesse les miracles de sa puissance. Enfin, le cours des saisons, et toutes les beautés éclatantes de la nature, entretiendront en eux un sentiment de reconnoissance et d'adoration, pourvu que nous ayions préparé leur cœur aux impressions douces, dans l'âge où les plus légères semences prennent racine. Ah! combien est aisée une éducation religieuse, près de nos besoins et de notre

foiblesse, et au milieu des majestueux phénomènes dont nous sommes environnés !

Sans doute, il faut que cette auguste tâche soit confiée à des hommes dignes de la remplir, à des hommes pénétrés de l'importance de leur mission ; et il s'en présentera, lorsque le prix d'une éducation morale et religieuse sera généralement senti, et lorsque les ministres de cette éducation seront honorés. Il est indispensable surtout que les magistrats et les chefs de l'état se montrent persuadés des rapports de la religion avec la morale, de la morale avec la politique ; de leur étroite union, et du soutien que ces colonnes sociales se prêtent mutuellement.

Il est, je crois, des personnes d'une âme assez élevée, d'une conscience assez fière et assez indépendante pour se livrer aux devoirs de l'éducation publique, sans demander aucune récompense à l'opinion : mais de tels êtres sont rares, et comme il faut au milieu d'une grande population un nombre considérable d'instituteurs, si les chefs de l'état laissent tomber la monnoie de l'estime et de la considération, il n'y aura plus d'éducation publique, ou elle existera sans émulation et sans vie.

C'est donc le commencement de tout, que de croire à l'importance de la morale religieuse; car jamais on ne peut mettre en action, et en action vigoureuse, ce qu'on n'a pas dans le cœur et dans la pensée. Ah! vous qui seriez encore en doute, en étudiant un si grave sujet, hâtez-vous d'embrasser une opinion nécessaire, et n'attendez pas que la génération nouvelle vous présente le spectacle d'une jeunesse sans frein, sans retenue, et livrée également à la licence des principes et au libertinage des mœurs. Vous aurez jeté les rênes sur les coursiers, et vous ne pourrez les reprendre quand vous le voudrez. Vous multiplierez les lois, les punitions; vous serrerez de toutes parts les nœuds du despotisme; et des essaims d'indépendans, des recrues successives d'écoliers affranchis et de petits philosophes personnels échapperont à vos efforts répressifs.

Vous donc qui avez la charge du gouvernement, facilitez votre œuvre en veillant avec intérêt à la culture de l'esprit et du caractère des enfans. Faites qu'ils reçoivent une bonne éducation avant l'époque où les inclinations se fixent; faites que des principes de morale et de religion, gravés ou empreints dans leur

cœur, les mettent dans le sens des lois, les préparent aux vertus sociales.

N'en doutons point, c'est une éducation de ce genre, qui, en adoucissant les mœurs, en nous imposant une règle dès nos premiers pas dans la vie, établit ainsi une proportion entre la force limitée des gouvernemens et la puissance des individus soumis en si grand nombre à une seule autorité. Oui, la morale religieuse mène les enfans au-devant des idées d'ordre et de subordination; au-devant des idées qui permettent aux gardiens de la sûreté publique d'exercer leurs fonctions suprêmes sans effort, sans violence et sans tyrannie.

Que tous les hommes cependant, tous les pères de famille riches ou pauvres, distingués ou non dans l'ordre social par des rangs ou des primautés, que tous se souviennent de l'influence d'un long exemple sur la conduite et le caractère des enfans. C'est une leçon de morale imposante que le spectacle des vertus d'un père, des vertus d'une mère, et de l'amitié sainte dont ces vertus ont formé le lien. Et en général, l'exemple, cet enseignement en tableau, est plus sûrement persuasif, plus efficace que les paroles.

Les enfans n'imitent pas nécessairement les

modèles placés devant leurs yeux ; mais lorsque ces modèles leur ont été présentés de bonne heure et sans interruption, lorsqu'une habitude de respect s'est unie à leurs premiers sentimens, lorsqu'ils ont respiré dans la maison paternelle comme une atmosphère de moralité, il est rare que ces impressions ne modifient pas leur âme, ne leur transmettent pas un instinct d'honnêteté, un instinct qui devient leur guide fidèle, ou qui reprend son autorité, même après les combats, même après les victoires momentanées des passions.

Heureux, heureux les pères qui, trouvant dans leurs enfans une âme candide, des affections pures et des dispositions généreuses, peuvent les guider sans effort et sans des admonitions continuelles. Laissez alors, laissez s'élever de lui-même ce beau jet d'une heureuse nature, et n'y portez la main qu'avec délicatesse.

Pères et mères, qu'il nous est doux de ramener ainsi votre attention vers les belles paroles de notre texte : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel.* Ah! qu'un beau motif, indépendant des choses humaines, un superbe encouragement vous est présenté : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Éternel!*

Éveillez-vous à ces paroles de consolation : *Les enfans sont un héritage de l'Éternel.* Oui, les enfans, vos enfans, appartiennent au Seigneur ; il regarde des cieux leur tendre innocence, et il les aime comme un ouvrage de ses mains qu'aucun vice, qu'aucune pensée impure, n'ont encore souillé.

Ils nous seroient étrangers, ces enfans, que nous devrions les chérir, puisque leur sérénité, leur douce joie, en entrant dans la vie, nous est un gage des intentions bienfaisantes du souverain Auteur de notre existence. L'homme fait semble avoir mis la main à sa fortune, et ce qu'il est se ressent de l'imperfection de l'ouvrier : mais l'enfance nous présente ce premier trait du Créateur, auquel notre aveugle ambition n'a point encore touché. O charmes du jeune âge ! que mettrons-nous en parallèle avec vous ? La nature seule, la nature dans sa beauté naissante ; la nature, lorsque les brillantes fleurs du printemps viennent parer la terre, viennent former l'émail de nos prairies.

C'est pour nous consoler d'être éloignés de l'époque où notre enfance, recevant immédiatement les dons du Créateur, sembloit si près de lui, que Dieu nous accorda l'espérance re-

ligieuse; cette première espérance qui nous montre en perspective le temps où nous retournerons à l'Être des êtres, à notre Père céleste.

L'enfance, différemment douée, n'a pas besoin de regarder l'avenir; elle est tout entière à la félicité qui lui a été composée, et son imagination, comble, pour ainsi dire, ne pourroit accepter une jouissance de plus. L'enfance, on le croiroit, l'aimable enfance, est encore sous les ailes de l'ange qui l'a conduite sur la terre. Hélas! cet ange protecteur la quittera comme il nous a quittés; il la quittera à l'heure où notre raison demandera d'entrer en autorité; à l'heure où, selon les lois de notre destinée, nous devons nous essayer seuls dans le combat que nos passions nous livrent. Mais au milieu de ce grand mystère, il vous suffit, pères et mères, de reconnoître que les enfans, vos enfans, appartiennent au Seigneur. Soyez joyeux de cette pensée; soyez heureux de connoître, heureux au moins d'espérer, que vous cultivez *l'héritage de l'Éternel* en cédant, en obéissant aux plus doux mouvemens de votre âme.

Tendres mères! vous qui êtes appelées les premières au soin de cet héritage, l'amour si

point fait de mal. Vous le direz, enfans, si vous quittez avant nous ce lieu de passage ; vous le direz, si vous êtes questionnés au nom de notre grand juge. Nous sommes de votre race, et nous fûmes un jour ce que vous êtes ; mais le monde et ses vanités nous ont changés, et nous ne savons pas si nous sommes encore *l'héritage de l'Éternel.* O Dieu ! que votre bonté nous tende la main ; que votre bonté soit propice à nos timides prières ! Hélas ! nous ne pouvons plus recouvrer les années que nous avons perdues ; nous ne pouvons plus les transformer en occasions de vous plaire, en voies d'espérance et de salut ; le temps en est passé, il ne reviendra plus ; mais nous vous offrons à genoux nos regrets et nos repentirs. Puissent nos larmes amères nous tenir lieu de purification, et nous faire, à vos yeux, des hommes nouveaux, afin qu'il nous soit permis de suivre ces enfans, ces heureux enfans que vous appelez à vous ; afin qu'il nous soit permis d'entrer avec eux dans la retraite des élus, et de nous écrier tous ensemble, avec une sainte allégresse : Voici, voici les enfans qui furent et qui sont encore *l'héritage de l'Éternel !*

DISCOURS III.

Obligations des enfans envers leurs pères.

Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné? *Ecclésiaste, Chap.* 7, ℣. 28.

Si les hommes étoient appelés à faire un choix entre les différentes vertus; si, par une supposition qu'on nous permettra, ils étoient réduits à en garantir une seule contre une subversion universelle, à en sauver, pour ainsi dire, une seule d'un déluge moral; celle qu'ils devroient préserver, celle qu'ils devroient placer dans l'arche conservatrice, ce seroit la reconnoissance; oui, la reconnoissance : car, fortement et généralement sentie, elle nous prépareroit à tous nos devoirs, et deviendroit le principe du bonheur individuel, du bonheur domestique et du bonheur social.

C'est la nature même qui a donné l'initiative des vertus humaines à la reconnoissance. Le sentiment que les bienfaits de nos parens nous inspirent, forme en quelque manière le

commencement de notre existence morale, et devient notre première obligation. Nous n'avons encore aucune connexion avec les hommes; nous n'avons encore aucun moyen, aucune occasion d'exercer la charité, la générosité, la justice, que nous pouvons déjà connoître la reconnoissance; et avant de la pratiquer comme vertu, nous y avons obéi par instinct. Cependant, cette reconnoissance envers nos parens, un des principes de notre confiance à leurs enseignemens, influe essentiellement sur nos dispositions honnêtes, et aussi long-temps qu'elle conserve de la force, elle fait jouir le jeune homme de la sagesse et de l'expérience du vieillard.

Nous avons cru devoir retracer ces dernières réflexions sur la reconnoissance, avant de fixer particulièrement votre attention sur les paroles de notre texte : *Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné?* Ce sont les bienfaits des pères envers leurs enfans que le Sage rappelle; et son âme en paroît pénétrée, lorsqu'il défie, en quelque manière, le sentiment de la reconnoissance par cette interrogation expressive: *Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné?*

Vous ne vous en souvenez plus, de ces bienfaits, vous qui marchez maintenant sans appui dans la carrière du monde, et qui croyez pouvoir vous fier à vos forces. Vous ne vous souvenez plus de ces bienfaits, vous qui, attirés vers l'avenir avec véhémence, ne tournez jamais vos regards en arrière. Et, si vous faites un moment le compte de vos obligations, vous ne prenez pour date que l'époque où vos intérêts de fortune ont été fixés, et où les sacrifices de vos parens ont consacré votre indépendance; mais, bien avant ce temps, ils vous avoient prodigué les plus tendres soins, et leur constante inquiétude vous avoit servi de défense.

C'étoit, il est vrai, sans jamais songer à votre reconnoissance, que des parens sensibles ont entouré votre berceau; c'étoit par un doux instinct qu'ils s'occupoient de vous, qu'ils vous réchauffoient dans leur sein, et qu'ils se fussent exposés à toutes les privations, à tous les périls, pour rester constamment votre égide: leurs regards étoient sur vous, leur âme vous appartenoit, leur vie avoit passé dans la vôtre. Où est mon enfant? que fait mon enfant? que demande-t-il? que désire-t-il? O langage d'une mère passionnée, accens pénétrans de

sa voix, vous n'eûtes point de modèle, et nulle imitation ne pourra vous rendre ! Il grandit, cet enfant, l'objet de votre idolâtrie ; et les développemens de ses grâces et de ses manières inondent votre cœur de joie. C'est un second amour qui commence ; vous formez, vous cultivez, de concert avec un époux chéri, le cœur et les sentimens d'un fils qui réunit et qui met en commun toutes vos affections : vous voyez croître sa science et se perfectionner sa raison ; vous dirigez ses qualités ou les prémices de ses talens, et vous jouissez à l'avance du moment où il pourra connoître tout ce que vous avez fait pour lui. Votre fils y arrive ; il y est, il a presque franchi le court période de l'adolescence ; mais déjà vers cet âge on ne songe plus au passé ; et lorsque les jeunes gens écoutent avec intérêt les détails de leurs premières années, c'est rarement pour s'instruire et pour se pénétrer de leurs obligations ; ils ne prêtent l'oreille à ces récits que pour assister en souvenir aux commencemens d'eux-mêmes, et pour se contempler en miniature dans le tableau de leur enfance. Ils consentent à être entretenus des sentimens qu'ils ont inspirés de bonne heure ; mais ils rapportent tout à leur personne, ils prennent tout pour elle, et

l'aveugle prédilection d'un père ou d'une mère ne leur paroît le plus souvent que l'effet inévitable des agrémens dont ils sont doués. Funeste amour-propre, qui cachez aux hommes tant de vérités utiles, tant de vérités nécessaires! Funeste amour-propre, quand cesserez-vous d'être notre plus dangereux ennemi?

Humilions-nous, en pensant que nous avons besoin de rendre des services, et d'en avoir rendu, pour apprendre la reconnoissance et pour en dire du bien. Humilions-nous, en pensant que les devoirs des autres envers nous éclairent les premiers notre morale, et créent souvent notre amour pour les plus belles vertus. Pauvre humanité! l'on ne gagne rien en bonheur, en vous observant de près, en vous étudiant, en analysant vos foiblesses; et cependant on doit le faire pour triompher de soi-même et pour se rendre meilleur.

On ne peut en disconvenir : les enfans, dans le calcul de leurs obligations, laissent communément en arrière leurs premières années; ils comptent la vie, du jour seulement où ils dirigent leur destinée; et comme c'est aussi l'époque des ardentes passions, ce n'est pas un temps non plus pour la reconnoissance. Ils demandent, par-dessus tout, des associés qui

les égalent en activité, et qui courent à leurs côtés dans les routes de la fortune et de l'ambition : mais leur père ne peut répondre à tant d'impatience ; il essaie encore de les suivre, mais sa démarche est trop lente, ou trop réfléchie ; il parle de prudence, et l'on ne veut que des encouragemens ; il offre des conseils, et déjà l'on est trop en avant pour l'entendre. Hélas ! il est trop vrai, ce père qui vous a conduit par la main sur le théâtre du monde ; cette mère qui vous a couvert de sa protection pendant votre enfance ; ces parens enfin qui vous ont tant aimé, ne peuvent plus vous rendre que de foibles services : on pressent que bientôt ils seront hors de combat dans les guerres d'intérêt et de vanité dont nos rivalités sont la source, et l'on cherche d'autres alliés. Eux-mêmes aperçoivent ce délaissement, et le déclin de leurs forces les avertit de ne pas lutter inutilement contre ces nouveaux maîtres de la terre, contre cette arrogante jeunesse, qui, dans son inconsidération, et juge aveugle du temps comme nous l'avons été, ne voit point de terme à sa puissance.

Qu'elle seroit effrayante pour les vieillards, cette bruyante arrivée des usurpateurs de leur domaine! qu'elle seroit effrayante pour eux, si

le sage Auteur de la nature, en divisant par familles la race des hommes, n'avoit pas mis dans chacune un principe d'union; s'il n'avoit pas confié les enfans à l'amour des pères, et les pères à la reconnoissance des enfans; s'il n'avoit pas établi une continuité morale là où les apparences ne présentent qu'une séparation. Admirable continuité! et l'une des parties de cet enchaînement universel, de cet assemblage de rapports sans fin qui forment l'harmonie du monde.

L'amour paternel et l'amour filial sont la plus vive expression des lois de la nature. Malheur à l'être inaccessible aux plus heureux penchans, et qui résiste à l'instinct dont le Créateur l'a doué!

Je ne vous quitte point, enfans rebelles à cet instinct qu'un Dieu bon, éternellement bon, a placé dans votre cœur : je ne vous quitte point; car c'est à vous, et à vous seuls, que j'ai affaire aujourd'hui : c'est à vous que je dois adresser des reproches; ou, si vous voulez de moi un langage plus doux, c'est à vous que je dois adresser des plaintes au nom de la religion.

Direz-vous que vos parens ne vous rendent plus aucun service? ils vous en ont rendu.

Qu'ils ne vous défendent plus? ils vous ont défendu. Qu'ils ne se jettent plus avec vous dans la mêlée, pour y seconder vos passions hostiles? mais ils étoient seuls; ils étoient sans vous, quand ils ont garanti votre jeune âge de tant de dangers et de tant d'écueils: c'est à regret encore aujourd'hui qu'ils ne peuvent plus vous suivre. Est-ce à vous de les avertir de leur affoiblissement; est-ce à vous de les punir par votre dédain ou par un cruel abandon? Hélas! ils craignent déjà de vous être à charge; leurs goûts ne sont plus les vôtres; leurs pensées ne sont plus vos pensées: ils descendent de cette colline où vous montez avec une pleine confiance; et leurs pas ne peuvent plus marquer ni précéder les vôtres. Rassurez-les, ou bientôt ils seront réservés et discrets: oui, rassurez-les, ils en ont besoin. Forcez, avec respect, ce noble sentiment; cette sainte pudeur d'un père qui résiste à rien exiger, à rien demander au nom de ses bienfaits, et qui hésite peut-être à faire ainsi l'abandon d'une supériorité dont il a depuis si long-temps l'habitude. Entrez avec ménagement dans un cœur où vous avez régné jusqu'à présent par l'amour, et qu'un empire nouveau peut si facilement blesser. Que vos soins paroissent toujours purs

et désintéressés ; et que votre reconnoissance elle-même ait cette liberté, cet abandon qui annonce un sentiment naturel : fût-elle pour vous une servitude, pleurez de la trouver telle, et pourtant payez cette dette. Combien vous auriez à rougir de vous-mêmes si vous calculiez l'âge de vos parens, et si vous regardiez avec impatience l'époque de votre affranchissement! Vous feriez, nous le croyons, des efforts pour soustraire votre conduite à l'influence de vos sentimens secrets; mais les actions se commandent une à une, et les vides ne peuvent être remplis que par l'affection.

Ah! qu'il faut peu de chose pour rendre défians d'eux-mêmes un père et une mère avancés dans la vie ! ils croient aisément qu'ils sont de trop sur la terre ; ils croient aisément qu'il est temps de laisser leur fortune à des enfans envieux d'en jouir ; qu'il est temps de les dégager des liens de la reconnoissance. A quoi se croiroient-ils bons pour vous, qui ne leur demandez plus de conseils? Vous vivez en entier dans le moment présent ; vous y êtes consignés par une passion dominante ; et tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment vous paroît antique et suranné. Enfin, vous êtes tellement en votre personne, et de cœur et

d'esprit, que, croyant former à vous seul un point historique, les ressemblances éternelles entre les temps et les hommes échappent à votre attention ; et l'autorité de l'expérience vous semble une fiction, ou une vaine garantie destinée uniquement au crédit des vieillards et aux dernières jouissances de leur amour-propre. Quelle erreur est la vôtre ! Le monde, ce vaste théâtre, ne change pas d'acteurs ; c'est toujours l'homme qui s'y montre en scène ; mais l'homme ne se renouvelle point, il se diversifie ; et comme toutes ses formes sont dépendantes de quelques passions principales dont le cercle est depuis long-temps parcouru, il est rare que, dans les petites combinaisons de la vie privée, l'expérience, cette science du passé, ne soit la source féconde des enseignemens les plus utiles.

Honneur donc aux pères et aux mères, honneur à eux, et honneur et respect ; ne fût-ce que pour leur règne passé, pour ce temps dont ils ont été seuls maîtres, et qui ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues, et dont ils portent sur le front l'auguste empreinte : *Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore le vieillard ; et crains ton Dieu, je suis l'Éternel.*

Voilà votre devoir, enfans présomptueux, et qui paroissez impatiens de courir seuls dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parens qui tardent à vous faire place; ce père, dont les discours ont encore une teinte de sévérité qui vous blesse; cette mère dont le vieil âge vous impose des soins qui vous importunent: ils s'en iront, ces surveillans attentifs de votre enfance, et ces protecteurs animés de votre jeunesse: ils s'en iront, et vous chercherez en vain de meilleurs amis: ils s'en iront, et dès qu'ils ne seront plus, ils se présenteront à vous sous un nouvel aspect; car le temps, qui vieillit les gens présens à notre vue, les rajeunit pour nous, quand la mort les a fait disparoître; le temps leur prête alors un éclat qui nous étoit inconnu: nous les voyons dans le tableau de l'éternité où il n'y a plus d'âge, comme il n'y a plus de graduation; et s'ils avoient laissé sur la terre un souvenir de leur vertu, nous les ornerions en imagination d'un rayon céleste, nous les suivrions de nos regards dans le séjour des élus, nous les contemplerions dans ces demeures de gloire et de félicité; et, près des vives couleurs dont nous composerions leur sainte auréole, nous nous

trouverions effacés au milieu même de nos beaux jours, et au milieu des triomphes dont nous sommes le plus éblouis.

Ah ! qu'elle est vaine et ridicule, cette jeunesse, dans ses sentimens d'orgueil et dans la supériorité qu'elle s'adjuge sur les vieillards, sur les hommes qu'elle voit descendre au sépulcre, et dont elle envahit le domaine ! Quels triomphes pourroient donc se partager entre eux les divers successeurs à cet instant que l'on nomme la vie ? Ils se touchent dans le grand espace des temps, et encore plus dans ce fleuve rapide, ce fleuve allégorique où leur mémoire va se perdre.

Il n'y a d'homme jeune que l'homme juste, l'homme religieux ; car lui seul peut vivre d'espérances jusqu'à son dernier moment ; lui seul peut croire à de longs jours ; lui seul peut voir dans sa fin le plus beau des commencemens.

Et vous qui, emportés par des passions ardentes, ou follement asservis aux opinions licencieuses de notre siècle, voulez prendre pour seul guide la philosophie de l'intérêt personnel, vous devez encore méditer les paroles de notre texte, et y chercher une instruction : vous le devez, en ne songeant qu'à

vous ; car dans le cours borné de cette vie où votre attention se concentre, vous serez pères un jour ; et l'exemple d'ingratitude que vous aurez donné dans votre jeune âge, vous laissera peut-être sans défense contre l'ingratitude de vos enfans.

Pourriez-vous en effet appeler la morale à votre aide ; pourriez-vous l'employer à l'appui de vos droits paternels, quand vous l'auriez dédaignée au moment où elle vous astreignoit à des devoirs, et à des devoirs précisément semblables aux obligations dont vous voulez que les autres soient tenus envers vous ? La grande autorité de la morale est dans son unité constante, et dans son aplication universelle ; elle ne se plie point en tous les sens, comme les raisonnemens des hommes : majestueuse et fière, elle n'est plus ; au moment où son empire cesse d'être absolu.

Fils ingrats ! la punition dont vous serez les instrumens sera terrible ; elle le sera, si votre père, en butte à vos dédains, ne peut trouver dans ses souvenirs aucune consolation ; s'il a la conscience de l'abandon où lui-même il a laissé les auteurs de ses jours ; et s'il croit que le ciel vous a choisis pour être leurs vengeurs.

Ah! fussions-nous réduits aux idées naturelles, n'eussions-nous encore aucune des lumières de la religion, comment ne serions-nous pas entraînés à penser que l'ingratitude filiale est une des plus grandes offenses envers l'ordonnateur souverain du monde moral? Il semble, en effet, qu'une foible empreinte des vues générales du Créateur ait été marquée dans l'esprit de famille; dans cet esprit, lorsqu'il est encore pur, lorsqu'il conserve à nos yeux son caractère primitif. Innocence et foiblesse d'une part, cette condition de l'enfance; amour et protection de l'autre, ce premier instinct des pères; voilà l'image imparfaite des rapports de l'homme avec la Divinité.

Et si vous tourniez vos regards vers l'Être suprême, si votre âme étoit remplie uniquement de lui, nous pourrions vous dire de même, et en empruntant les paroles de notre texte : *Que lui donnerez-vous en récompense, au prix de ce qu'il a fait pour vous?* Oui, ces paroles, par une juste application, nous rappellent aussi les relations des enfans de la terre avec leur père céleste, avec l'Être unique et sans parallèle, auquel ils ne peuvent rien offrir, ni en échange ni en ressemblance de ce qu'ils ont reçu de lui.

Réjouissons-nous en voyant, à l'origine et au terme de nos méditations, à l'origine et au terme de nos intérêts les plus précieux, en voyant partout le Dieu qui nous gouverne. Oui, sa haute sagesse, sa bonté, sa puissance, tant de perfections, et le cercle lumineux qu'elles décrivent, les instructions qui en naissent, les espérances que nous y attachons, cette effusion d'idées magnifiques, donnent de la vie à la morale et adoucissent pour nous tous les devoirs : elles nous présentent comme un moyen de plaire à l'Être suprême, comme un sujet de récompense, nos obligations les plus faciles, notre amour, notre respect pour les auteurs de nos jours ; enfin, notre obéissance aux penchans les plus naturels.

Heureux les enfans qui pourront dire un jour en s'approchant du tribunal céleste : O Dieu ! nous n'avons pu, foibles mortels, élever nos pensées jusqu'à vous avec autant de constance et de ferveur que nous le devions : vos perfections, votre majesté, étonnoient notre entendement ; mais vous nous aviez donné des guides, et nous les avons suivis ; des pères, et nous les avons aimés. O notre juge ! daignez les entendre, daignez recevoir leur témoignage, et qu'ils nous servent encore en ce

grand jour. Ah! vous l'obtiendrez, ce témoignage, enfans déjà bénis sur la terre à cause de votre piété filiale : un père tendre, une mère sensible, ont eu pour récompense de leurs vertus la permission de plaider votre cause : ils se tiennent à genoux dans les parvis célestes, afin d'implorer pour vous la miséricorde divine ; et c'est encore le nom de leur enfant qu'ils prononcent au séjour de l'éternelle paix : leur amour survit aux idées terrestres, qui toutes se sont évanouies pour eux ; et cet amour est la seule chaîne qui les unit à leur existence passée.

O douces et sublimes affections ! le commencement et le type de notre immortalité, vivez dans le cœur de l'homme ; et par votre association à toutes les vertus généreuses, élevez, animez notre faible nature, et rendez-la digne de sa dernière destination.

Hélas ! pour divers d'entre nous, déjà l'âge de la mort s'approche, et les portes de l'avenir s'entr'ouvrent ; nous voilà prêts à obéir, et nous quitterons avec résignation toutes les pompes de la terre ; mais vous pardonnerez, ô notre bon, notre souverain maître ! vous pardonnerez à ce vieillard les larmes qu'il verse en disant à ses enfans un dernier adieu ;

vous lui pardonnerez le déchirement qu'il éprouve, et le regard qu'il jette sur eux; vous lui pardonnerez, s'il s'efforce encore, en expirant, d'étendre ses mains défaillantes sur une famille éplorée qui demande à grands cris sa bénédiction : ce n'est point là le monde et ses vanités qui le retiennent; il aime, jusqu'à sa fin, ce que vous lui avez donné à aimer; il s'abandonne aux sentimens que vous avez gravés dans son âme, aux sentimens qui dérivent de vous, et qui ramènent à vous.

Dieu puissant! faites prospérer les bénédictions des pères, et donnez à la voix du juste l'autorité nécessaire pour rendre encore imposantes les leçons de la vieillesse. Dieu de bonté! répandez la paix au sein de nos familles, *afin que les enfans, et les enfans des enfans soient la couronne du vieillard, et afin qu'ils paroissent comme des plantes d'oliviers autour de sa table.* Dieu de bonté! répandez la paix au sein de nos familles, et qu'une douce piété, ce nœud de toutes les affections, fasse de nos maisons autant de temples où le nom du Seigneur soit loué, où ce nom, ce saint nom, éveille chaque jour notre reconnoissance. O reconnoissance! nous le dirons encore, nous le dirons en terminant ce dis-

cours, comme nous l'avons fait en commençant notre méditation ; ô reconnoissance ! émotion des âmes pures, et vertu des cœurs fidèles, vous serez notre premier sentiment et notre sentiment chéri, puisque Dieu l'agrée ; ô reconnoissance ! devenez notre guide dans toutes les situations de la vie : instruisez l'enfant à respecter les paroles de son père ; le jeune homme à vénérer le vieillard ; le peuple à défendre ses magistrats ; les citoyens à servir leur patrie, et que tous les fils de la terre, *les hommes de l'Orient et de l'Occident*, s'unissent et se répondent pour adresser des cantiques à leur commun bienfaiteur !

DISCOURS IV.

Des sentimens de respect dus à la vieillesse.

Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard, et crains ton Dieu. Je suis l'Éternel. *Lévitique, Chap.* 19, *v.* 32.

Le précepte sacré que notre texte renferme et les devoirs qu'il nous impose, s'unissent, à l'aide des réflexions les plus naturelles, non-seulement aux premières idées de morale, mais encore aux instituts politiques, aux dispositions conservatrices du gouvernement social. Nous traiterons, sous ce double rapport, le sujet qui doit occuper aujourd'hui votre attention religieuse.

Vous avez intérêt à cette méditation, vous qui, jeunes encore, formez déjà des vœux pour une longue vie; vous qui, la veille, appelez le lendemain, et ce lendemain, le jour qui le suit; vous qui désirez avec impatience de marcher en avant, de faire un nouveau pas dans la carrière où vous êtes entrés; vous ne pourrez être exaucés sans arriver à

l'âge où l'on n'obtient plus des égards par sa force et par sa puissance; sans arriver à ce terme où les mœurs et les lois deviendront votre unique défense contre l'esprit indépendant de vos successeurs, contre les pensées dédaigneuses des brillantes cohortes qui viendront, à leur tour, qui viendront comme vous, prendre possession de la terre.

Nous aurons aussi des conseils à donner à la vieillesse : nos cheveux blancs nous le permettront, notre sujet nous le commande; et nous montrerons que, pour attirer le respect des jeunes gens, pour être honoré d'eux, pour jouir des consolations qui appartiennent à l'âge avancé, on a des devoirs à remplir, on a des règles de conduite à observer.

Et nous tous indistinctement, nous serons reconnoissans envers la religion, qui vient constamment au secours de la foiblesse, qui nous ordonne d'honorer le vieillard, et qui, pour imposer aux jeunes gens orgueilleux de leur âge, leur fait entendre ces mots : *Je suis l'Éternel*, et rapproche ainsi leur règne éphémère de l'existence infinie et d'une idée sans bornes, d'un temps sans commencement et sans fin.

C'est une belle idée de morale, que la re-

commandation faite aux jeunes gens d'honorer et de respecter la vieillesse. Ils en avoient besoin : leur âge est celui des distractions ; et ils vivent avec une telle force dans les passions qui les dominent, que leur propre avenir devient souvent pour eux un étranger ; et les vieillards, dont l'intérêt n'est pas le même, dont le calcul est différent, leur paroissent d'une autre race. *Ils puisent le temps sans mesure*, pour me servir de la belle expression d'un moraliste moderne (*), et ils ne songent pas que bientôt il n'existera plus pour eux, que pour eux aussi il aura son terme.

Et si nous le regardons en arrière, ce temps, nous serons effrayés de la rapidité de son cours : nous vous parlons, et il marche; nous vous parlons, et il a passé. Fixez-le, jeunes gens, si vous le pouvez ; mais vous l'essaierez en vain : renoncez donc à la vanité que vous donne une possession éphémère.

C'est un instant qui vous sépare de nous ; c'est un instant qui sépare les générations les unes des autres ; un instant dans la vaste durée des siècles ; un instant dans l'immensité qui nous environne. Venez donc traiter avec

(*) Madame Necker, *Réflexions sur le Divorce*.

nous de pair à pair, et ne rejetez pas ces dépouilles de l'expérience, que les vieillards vous apportent; elles ne sont pas inutiles à ceux qui se présentent aux premières barrières de la vie, et qui, avec la volonté de tout envahir, ont pourtant le besoin de tout connoître. Jeunes gens, on vous demandera bien peu pour les conseils qu'on est prêt à vous donner : on n'attend de vous que des égards; et quand votre présomption vous détermineroit à refuser cet échange, un sentiment de reconnoissance vous prescriroit, vous commanderoit d'honorer la vieillesse.

Nous avons rappelé dans notre Discours précédent la dette sacrée des enfans envers leurs pères; aujourd'hui nous avons à retracer les obligations de tous les hommes indistinctement envers leurs devanciers dans la carrière de la vie; les obligations mêmes d'une génération entière envers la génération qui précède.

Il est sans doute des exceptions à ces principes généraux : mais vous les verrez comme nous; et nos réflexions, exemptes de censures particulières, doivent s'appliquer uniquement au cours habituel et à l'ordre commun de nos relations sociales.

Je demande au cultivateur si l'héritage dont il jouit n'a pas été préparé, fécondé par le travail de ses pères? Je lui demande si d'âge en âge le versement continuel de nouveaux engrais et de nouvelles terres n'a pas rendu productif un sol autrefois stérile, et qu'il voit couvert aujourd'hui de resplendissantes moissons? Je lui demande si les granges où il met ses grains en réserve, où il les accumule d'un air de triomphe, ont été construites de ses mains ou de ses épargnes? si les canaux divers qui arrosent et fertilisent ses prairies ont tous été son ouvrage, ou le résultat de son industrie? si les vieux ceps, l'honneur de sa vigne, datent du jour de sa possession? s'il a planté ces arbres qui entourent son habitation et s'élèvent au-dessus d'elle; ces arbres majestueux, mais qui plient maintenant sous le poids de leurs propres richesses?

Hélas! je le vois, ce vieillard à qui vous devez peut-être la plus grande partie de tous ces biens; il recueille à l'écart et sur un banc isolé les rayons du midi; il présente à leur chaleur vivifiante ses membres engourdis et son front dépouillé. C'est là qu'il voit passer les chariots où ses fils ont entassé les fruits de leur récolte et les trésors de l'année. Les

bœufs qu'il a nourris ont peine à traîner, à faire avancer ce riche butin, et déjà l'on ne songe plus à lui. Il n'est plus que le vieux bonhomme, pour me servir d'une expression vulgaire : il est hors du temps présent; il est marqué du moins comme tel; et les nouveaux venus, tous gens de l'avenir par leurs espérances, n'ont aucun temps à donner à des services passés.

Que dirons-nous à ces ingrats? *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard, et crains ton Dieu. Je suis l'Éternel.*

Je sors des habitations du paysan; et promenant mes regards dans les villes, je demande aux heureux citadins, ou à la plupart d'entr'eux, si au milieu de toutes les douceurs de l'aisance, au sein du luxe et de sa mollesse, leur pensée s'écarte jamais d'eux-mêmes? Je leur demande s'ils songent une seule fois que les vieillards, dont ils remarquent à peine l'existence, ont été les artisans d'une portion des richesses de la société? s'ils songent une seule fois que l'accumulation de ces richesses est le résultat d'une succession de travaux auxquels ils n'ont pas concouru? Non, sans doute, ils n'y songent point; toute leur attention est dirigée sur la fonction de

propriétaire et de rentier, dont ils se sont trouvés investis par héritage, et qu'ils exercent si commodément. Leurs regards sont concentrés dans l'arrondissement de leur fortune et de leur bien-être; leur intérêt ne s'étend pas plus loin, et les vieillards ne sont pour eux que des détenteurs trop persévérans d'un capital ou d'un revenu dont la race nouvelle est pressée de jouir. Qu'ils sont à plaindre, ces vieillards, au milieu des principes du jour! Il s'en faut peu qu'on ne leur demande explication de leur longue vie, et qu'on ne les cite au tribunal des opinions nouvelles, comme des particuliers indiscrets, ou des débiteurs en retard.

Ce n'est pas uniquement l'avidité des richesses qui nous rend ingrats et injustes envers nos prédécesseurs; l'amour de la gloire et de la célébrité exalte souvent au même degré les sentimens personnels. Voyez cet homme à talens, cet écrivain distingué; il est ambitieux de se faire un nom; et, tout occupé d'obtenir la louange de ses comtemporains, il n'a garde d'indiquer l'origine de ses idées; il n'a garde de montrer leur lignage et leur descendance directe des pensées d'un ancien: il veut que l'honneur lui en appartienne

en entier, sans rétribution et sans partage; et qu'aucun aveu, aucune redevance, ne viennent lui rappeler ses obligations.

Eh quoi! dans une autre carrière, et même aux premiers rangs du théâtre, n'apercevroit-on pas des hommes qui pourroient nous servir ici de nouvel exemple? Les guides des nations et leurs législateurs, ces augustes sénats qui, par leur existence abstraite et collective, supporteroient avec si peu de peine le joug de la reconnoissance, ne cherchent-ils pas quelquefois à s'affranchir de ce sentiment envers les âges antérieurs? On peut le croire, en les voyant rejeter les leçons du temps passé; en les voyant dédaigner, mépriser l'expérience. On voudroit alors leur adresser les paroles de Moïse; et l'on seroit en droit de leur dire dans un sens figuré : *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard, et crains ton Dieu. Je suis l'Éternel.*

Considérons maintenant notre sujet sous un autre point de vue. Le respect des enfans pour leurs pères; le respect des jeunes gens pour l'âge mûr et pour la vieillesse, sont, dans la conception de l'ordre social, des sentimens nécessaires, et que les lois politiques ont le plus grand intérêt à entretenir.

Les amis, les fauteurs de la tyrannie peuvent seuls désirer que la soumission dérive uniquement de la crainte, et la morale, des châtimens. Ils peuvent seuls désirer qu'un lâche asservissement soit l'unique garantie de la paix intérieure et de la tranquillité publique. Que leur importe à eux cette surveillance tutélaire, représentée dans la société par l'autorité des pères et la suprématie de l'âge? Ils veulent, ils aiment le despotisme; et le despotisme devient indispensable, lorsque le gouvernement doit tout régler, tout contenir, sans aide et par la seule force de son action; car, dans un grand état, il faut que cette action soit violente, souvent même impétueuse, pour atteindre d'elle-même du centre à la circonférence.

C'est donc une instruction politique que ce commandement religieux : *Honore ton père, honore le vieillard, et lève-toi devant les cheveux blancs;* car on ne peut écarter, on ne peut détruire une seule autorité morale, une seule autorité fondée sur les sentimens naturels, sans y voir succéder un accroissement proportionnel de l'autorité du gouvernement; de cette autorité artificielle, et dont il est si facile d'abuser. Quel échange pour la liberté! quel échange pour le bonheur!

L'autorité des pères, l'ascendant de l'âge, ont encore pour titre précieux d'accoutumer, de préparer de bonne heure les hommes aux sentimens d'égards, de créer en eux l'idée du respect, cette idée si ancienne parmi les nations, cette idée inhérente en quelque manière à l'organisation sociale; cette idée mère en politique; cette idée mère, je le répète encore, cette idée mère en politique, qui a rendu tant de services, et que l'essai d'une opinion contraire rendra plus recommandable encore.

Comparons en imagination deux pays différens. Dans l'un, la nature auroit instruit les enfans à respecter leurs parens, à honorer l'âge avancé; et dans l'autre ce précieux instinct n'existeroit pas, ou des mœurs barbares l'auroient étouffé. Tout homme capable de réflexions apercevroit dans l'instant, que dans ce dernier pays où il n'y auroit aucun gardien naturel, aucune surveillance domestique de l'ordre et de la morale, il faudroit y multiplier les regards et les précautions de la police; il faudroit y investir le gouvernement d'un pouvoir exécutif plus rapide, et donner à la vengeance des lois un caractère plus effrayant.

Cependant avec ces supplémens, avec de tels sacrifices imposés à l'esprit de liberté,

on ne remplaceroit jamais dans ces heureux effets l'autorité paternelle, l'autorité de l'âge et l'habitude générale des égards et des gradations. Quelle différence entre l'empire du despotisme, cet aveugle ouvrage des hommes, et les supériorités naturelles qui annoncent une si haute conception, et que la Divinité même semble avoir marquées de son sceau! Aussi, l'autorité fondée sur le respect est douce à tous les cœurs; elle semble en accord avec nos idées de morale, et, en y déférant, nous sommes contens de nous-mêmes. Nous savons d'ailleurs qu'il est une succession immuable à l'autorité de l'âge, à l'autorité paternelle. Les tributs de respect que paie le jeune homme, il les obtient un jour; et cette promotion est indépendante de l'intrigue et du crédit populaire.

Ah! combien vous auriez de reproches à vous faire, ou combien vous vous tromperiez, vous qui, jaloux de tous les pouvoirs dont vous n'auriez pas été l'origine, n'en laisseriez subsister aucun, même au-dessous des autorités que vous auriez instituées. Sans doute, le glaive de ces autorités se promeneroit alors plus facilement, mais la crainte deviendroit le sentiment habituel d'une nation. La crainte! quel élément pour le moral de la vie!

Voyez dans les œuvres divines l'exemple que vous devez suivre, et le modèle qu'il faut imiter. Le Créateur a pris soin d'unir dans les rapports des enfans avec leurs pères, le respect à l'amour, et la soumission à la reconnoissance. Où trouverez-vous une expression plus juste des devoirs politiques? où trouverez-vous une idée plus précise des relations entre le peuple et ses guides suprêmes? Oh! qu'il y a plus de science dans un des traits épars, dans un des traits innombrables de l'ordonnance du monde, que dans les laborieuses conceptions de tous les législateurs de la terre. Silence donc aux exaltations de l'orgueil, et *gloire à l'Éternel de la part des hommes.*

Une réflexion encore semble naître des idées précédentes. N'est-ce pas un nouveau motif pour les jeunes gens de se montrer respectueux envers la vieillesse, que de voir les rapports établis par la nature entre les différens âges; que de voir ces rapports former un système harmonieux où tout est dessiné, où tout est nécessaire? L'enfance, ce premier type de notre foiblesse, l'enfance est environnée de besoins; et la jeunesse, qui lui prête secours, apprend un nouvel amour en

parvenant au rang de père. L'âge mûr dirige cette jeunesse dans la carrière du monde, et l'empêche de se livrer aveuglément à l'ardeur impétueuse de son imagination ; enfin le vieillard est là, qui, prêt à obéir au son de la dernière retraite, avertit les compagnons dont il va se séparer, qu'il est un terme à leur route, et qu'il est un temps pour eux d'y songer.

Eh quoi! le mépriseriez-vous, ce vieillard, comme s'il étoit d'une autre race? Il est vous, il est vous-même ; mais il se trouve à la fin du voyage que les uns commencent, que les autres ont fait à moitié, et que tous voudroient prolonger. Il n'est distinct de vous que par le changement de ses intérêts ; et s'il est courbé, s'il est vaincu, c'est par le temps, qui vous subjuguera, qui vous vaincra de même. Il marche, ce temps ; il marche sur vous : mais vous n'avez pas encore assez grandi pour que sa faux vous moissonne. Et c'est là votre sujet de triomphe!

Cependant, ce vieillard que vous regardez en pitié, ce vieillard qui vous paroît sur le penchant de la vie, est peut-être plus élevé que jamais par la nature de ses intérêts et le genre de ses pensées. Oui, si vous pouviez pénétrer dans la retraite où la fuite de ses

illusions le ramène ; si vous pouviez assister à ses méditations solitaires, un spectacle imposant viendroit souvent frapper vos regards.

Vous verriez peut-être un homme qui, placé par son âge entre le ciel et la terre, érige un tribunal au fond de sa conscience ; un tribunal devant lequel il fait passer les principales actions de sa vie ; et là, devenant lui-même son accusateur et son juge, il se demande raison de ses fautes ; il les recherche, il les examine ; il les condamne avec sévérité. Il en voit, dans la durée de sa carrière, que les autres n'ont pas aperçues ; et à mesure qu'il fait le compte de ses voies, il s'avoue à lui-même combien il a été trompé dans ses calculs et dans ses espérances ; il reconnoît que l'ambition lui a donné de fausses promesses, et qu'il a été conduit de prestiges en prestiges par l'amour des plaisirs, de la gloire et de la fortune. C'est ainsi qu'un vieillard purifie son cœur, en revenant sur lui-même, en se livrant à une méditation morale et religieuse ; et tandis qu'au dehors et aux yeux des autres, il porte les signes de la dégradation et de la caducité, son âme est régénérée, son âme est toute nouvelle.

Nous voyons en lui dans ce moment-là une

amélioration de notre être moral réunie à l'affoiblissement de notre être physique; et cette circonstance, cette époque de notre nature semble nous annoncer une seconde épreuve; elle est peut-être un symbole, une première lueur du renouvellement d'existence auquel nous sommes destinés. Non, ce n'est pas à une fleur défaillante, ce n'est pas uniquement au frêle et dernier soutien d'une éternelle poussière que la religion veut ramener notre respect, en nous ordonnant d'honorer le vieillard, en nous adressant les paroles de notre texte; ses vues s'étendent plus loin, quand elle nous dit: *Lève-toi devant les cheveux blancs, et crains ton Dieu; je suis l'Éternel.* Je suis l'Éternel! Oui, vous l'êtes, ô notre Dieu! notre souverain maître; et vous seul, vous savez ce que vous voulez faire de l'homme; vous seul, vous savez ce qu'est le vieillard, ce qu'est le mourant, ce que nous sommes tous dans l'immensité de vos conceptions. Nous ignorons où et comment toutes les parties du vaste plan s'enchaînent, s'interrompent, se rejoignent encore; nous ignorons ce que sont les âges au milieu d'un temps qui n'a point de commencement, qui n'aura point de terme, et près

de la toute-puissance, près de celui qui a dit: *Je suis l'Éternel.*

Disparoissez devant ces images de l'infini, vaines prétentions, toutes si passagères, disparoissez; et qu'un triomphe d'un moment ne donne pas aux jeunes gens un orgueil ridicule. Encore un peu de temps, et ils seront pressés par leurs successeurs; encore un peu de temps, et ils arriveront aux bancs du théâtre où se placent les rois détrônés.

Et vous que la religion nous ordonne d'honorer, ne contrariez pas des intentions si sages, en oubliant vos obligations, en vous négligeant au milieu des hommes. Il est un plan de conduite qui appartient à votre âge, et dont vous ne devez pas vous écarter. Le respect auquel vous avez droit n'est pas sans conditions; et nous savons tous que les relations sociales sont assujetties par leur nature à un échange d'égards et à des lois réciproques.

Vous laisserez aux jeunes gens un libre passage dans la carrière de l'ambition et sur les routes de la gloire. Toutes les disputes d'amour-propre, toutes les rivalités avec eux vous sont interdites; et ce n'est plus dans la carrière des

vanités du monde que vous pouvez espérer de marcher les premiers.

Les jeunes gens, qui ne se refusent à aucun triomphe, aiment à voir un homme d'un âge avancé s'essayer encore à imiter la grâce et les manières faciles; et ils encouragent ses illusions, ils applaudissent à ses tentatives; mais c'est pour avoir autour d'eux des émules qu'ils vaincront au moment où ils le voudront.

Il est une époque de la vie où il faut s'abstenir des ornemens qui annoncent l'espoir ou le dessein de séduire encore par des avantages extérieurs; et les femmes, plus soupçonnées que les hommes de vouloir prolonger l'empire de la beauté, ne doivent faire aucune méprise de temps ni de saison; ne doivent jamais risquer une prétention contestée, et s'exposer à perdre ainsi le degré de respect dont elles sont sûres à tous les âges. Et lors même qu'elles réduiroient leur intérêt et leur ambition au désir de plaire, elles doivent encore être détournées de prendre dans leur automne les signes et les couleurs de leurs jours de triomphe. C'est rappeler aux autres les dons qu'on a perdus; c'est presque se faire suivre d'un simulacre de perfection auquel on ne ressemble plus. Quelle politique !

Il est pour nous, il est pour tous une ambition propre à chacune des périodes que nous avons à parcourir; et à mesure que notre nature physique se dégrade, le moral de notre être devient notre unique fortune. Il faut s'y attendre, il faut s'y préparer; et, sous ce rapport, l'éducation du vieillard commence dès ses jeunes années. Il est néanmoins des défauts particuliers à l'âge avancé, et qu'on n'apprend pas à vaincre de bonne heure. L'humeur change souvent vers le soir de la vie; les pertes successives qu'on a dû subir; le délaissement graduel auquel on est exposé; les infirmités, les douleurs; enfin, l'impression que fait sur notre esprit l'approche de la mort, de cet événement lugubre et toujours si nouveau pour chaque individu, ce sont là des circonstances dont la réunion peut altérer notre caractère; et quelquefois on a besoin de se surveiller pour échapper à une métamorphose complète. Vieillards infortunés, que pourrons-nous vous dire, si vous n'avez point de religion; si l'idée d'un Dieu ne sert pas à vous affermir; si la piété ne sème pas l'espérance sur la route qu'il vous reste encore à faire? Mais, avec ces doux sentimens, vous réfléchirez dans la solitude, que vous avez parcouru la carrière de la vie;

que vous êtes à sa fin, comme d'autres le seront dans peu après vous, et comme l'a voulu la loi de la nature ; que vous êtes à la fin de cette vie, digne sans doute d'être aimée par un homme vertueux et sensible; que vous êtes à sa fin ; mais que le Dieu de l'éternité est debout dans l'univers, et qu'il vous regarde encore.

Voilà comment le vieillard trouve au fond de son cœur des consolations; voilà comment il peut conserver de la sérénité au milieu de ses peines. Ah! s'il est des hommes qui, vers le déclin de l'âge, tiennent encore au monde des mêmes liens que dans leur jeunesse; s'il en est occupés seulement de supputer les pertes d'une vie sensuelle, nous détournons d'eux notre pensée. Qu'ils ne s'attendent pas au respect, en dédaignant les convenances et les devoirs de leur âge; et ils ne l'obtiendront pas non plus en se mêlant sans mesure aux plaisirs de la jeunesse. La bonté envers les autres, la bonté parfaite, doit former leur caractère; mais ce n'est pas à eux qu'il sied de vivre d'indulgence.

Il est même un ornement absolument nécessaire à la vieillesse, c'est la dignité dans les formes et dans les manières ; non pas celle qui

repousse les autres, ou qui les intimide; mais la dignité qui, simple et sans affectation, conserve à l'âge ses droits et sa prééminence. Aucune exagération n'est permise aux vieillards; on veut que tout soit en eux mesuré comme le temps dont ils ont encore à disposer; et ils ne doivent s'unir qu'avec tempérance aux intérêts d'un monde dont ils ne tarderont pas à se séparer.

Une vaste perspective leur est encore ouverte, mais c'est loin des hommes et dans la retraite qu'ils peuvent en jouir; ils voient, au milieu de la société, les biens qui vont leur échapper; ils apercevront dans la solitude, et à l'aide d'une méditation religieuse, les biens plus précieux dont l'avenir est dépositaire. O qu'elle est belle encore et digne de respect, la dernière fortune du vieillard! Il commence à s'élever au-dessus de la vie; il s'avance des ténèbres vers la lumière, et des foiblesses de l'homme vers la perfection céleste. Rendons hommage à son rang, rendons hommage au vieillard; il est entre le monde et l'éternité.

Ah! qu'il soit bien avec lui-même; que les espérances de la piété ne fuient point de son cœur; et il verra sans effroi les signes précurseurs de son grand passage. Et s'il étoit isolé

sur la terre, s'il y avoit perdu ce qu'il aimoit, il se réjouiroit peut-être, en approchant de la seule chance qui fait la consolation et le courage des sentimens malheureux.

O Dieu! qui n'oubliez aucune de vos créatures, et qui les avez classées dans votre vaste plan avec une science dont nous ne pouvons mesurer la profondeur, vous n'abandonnerez point l'homme aux jours de sa vieillesse, et il retrouvera son Seigneur dans la nouvelle patrie où, selon l'ordre de la nature, il sera bientôt appelé.

Heureux les fidèles qui, laissés encore quelques momens sur la terre, auront acquis le droit, par leurs vertus, de recommander à la bonté protectrice de l'Éternel, l'un un père chéri, l'autre un généreux guide; tous, un prince ou un magistrat qui auroit sacrifié ses années au service de l'état et au bonheur public.

Heureux aussi les vieillards qui seront accompagnés dans leur dernière route par les bénédictions de la reconnoissance; et heureux, entre tous, l'ancien pasteur de cette église, si, vous souvenant de son zèle, vous priez le Seigneur de le recevoir dans sa grâce. Ah! combien de fois il a prié pour vous! il le fait en-

core de sa voix affoiblie; et, levant au ciel ses mains tremblantes, il demande à l'Éternel qu'il répande sur vous la paix et la félicité; il lui demande, et avec ardeur, avec toute l'effusion de son âme, de vous maintenir dans ses voies, et de vous rendre dignes par sa bonté, par son aide efficace, de lui présenter un jour avec confiance l'aveu de vos pensées, et le compte de vos actions.

DISCOURS V.

Conseils a la jeunesse.

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. *Ecclésiaste, Chap.* 12, ℣. 3.

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, et avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. Jeunes gens, héritiers de la terre; jeunes gens, l'espérance et l'ornement du monde, c'est à vous aujourd'hui que je m'adresse. Suspendez votre course, et arrêtez un moment votre char de triomphe, pour écouter et pour méditer les préceptes d'un sage et ses commandemens sacrés : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse* : voilà le premier enseignement de Salomon, et le second est renfermé dans les dernières paroles de notre texte : *Avant que les jours mauvais viennent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

Nous approfondirons l'une et l'autre de ces

instructions; et, en vous annonçant notre dessein, nous croyons déjà remarquer l'impatience ou la distraction des jeunes gens, et nous croyons leur entendre dire : Que veut-on de nous? que demande-t-on? Nous entrons à peine dans le monde! Laissez-nous connoître les séductions qu'il présente; laissez-nous en jouir. Il sera temps de nous occuper de pensées plus sérieuses, lorsque la terre aura moins d'intérêt pour nous, et lorsque l'âge ou la maladie nous aura séparés des plaisirs semés sur notre passage; des plaisirs dont l'attrait enchanteur est connu de nous seuls, et que seuls aussi nous savons recueillir.

Jeunes gens, voilà votre langage : mais ces plaisirs qui vous charment, ce bonheur qui vous enivre, tous ces délices de votre âge dont vous êtes épris, comment sont-ils à vous, comment vous appartiennent-ils? Avez-vous créé les biens dont vous êtes environnés? avez-vous formé les sens mystérieux qui vous permettent d'en jouir? avez-vous composé aucune de vos facultés? avez-vous été les auteurs de vos jours, et les propagateurs de votre ardente vie? étiez-vous enfin avant vous-mêmes? Montrez les titres primitifs de votre autorité, de votre orgueil ou de

votre superbe confiance; montrez-les, si vous en avez aucun : mais vous êtes, comme nous, entre la naissance et la mort, incontestables sceaux de votre dépendance. Ah! vous le savez, quoique vous n'y pensiez jamais. Vous ne pouvez rien de par votre puissance; vous tenez tout d'un Maître généreux; vous tenez tout de sa munificence! vous le savez, et vous demandez du temps pour y songer! vous demandez du temps pour vous en souvenir, et pour offrir à votre bienfaiteur un tribut de reconnoissance! Réveillez-vous, jeunes gens; sortez de votre indifférence; et au sein des plaisirs et des joies de votre âge, rendez un culte à celui qui est l'unique source de toutes les félicités.

Ah! n'en doutez point, la jeunesse est le meilleur temps de la vie pour s'approcher de l'Éternel et pour le servir. C'est aux âmes sensibles, c'est à elles surtout que l'espérance appartient; et c'est en aimant qu'on se forme une première idée de la nature divine et de sa sublime essence.

Quelle est de plus l'époque de la vie où l'on se livre avec franchise, avec enthousiasme, à l'admiration, au sentiment du beau? N'est-ce pas la jeunesse? On marche alors en avant,

et l'on ne connoît pas l'attiédissement qui naît de l'habitude. On n'est pas fait encore aux merveilles du monde, et l'on peut à leur aspect s'élever avec ardeur vers la cause première de tant de phénomènes et de magnificences. Ah! qu'une indifférence philosophique, cette présomption de notre siècle, sied mal aux jeunes gens! Ils auront du temps assez pour se laisser faner et dessécher par d'arides raisonnemens. Qu'ils sentent, qu'ils s'émeuvent à l'âge où l'âme est dans son printemps, où le bonheur la vivifie, et que leur premier essor soit dirigé vers la reconnoissance.

Quoi! parmi ces momens où tout se marque, où tout s'imprime en vous avec des traits de flamme, n'y en auroit-il aucun, jeunesse fortunée, n'y en auroit-il aucun pour l'auteur et le dispensateur de tous les biens? Méconnoîtriez-vous le Maître de la nature, dans l'âge où les qualités brillantes qui forment votre apanage sont une sorte d'instinct et semblent relever immédiatement de la puissance divine? Et les plus remarquables entre ces qualités, la générosité, le courage, le dévouement à la gloire et à l'amitié, n'ont-elles pas un caractère d'élévation qui semble en rapport avec une grandeur inconnue? L'aban-

don de soi-même n'est pas un sentiment terrestre : son impulsion secrète est le signe d'une autre relation, d'une autre espérance, le signe d'un vaste système où notre intérêt du moment n'est qu'un point dans l'ordre universel. Ainsi, qu'un égoïste, replié sur lui-même et par son caractère et par une longue habitude, ne soit jamais ramené vers une méditation religieuse, on peut le concevoir; mais le jeune homme, qui est jeté sans cesse hors de lui-même, qui répand son âme sur tous les objets sensibles, qui vit d'émotions, oublieroit-il de rendre un culte au Dieu de la nature, au souverain ordonnateur du magnifique univers? Nous lui adresserions les belles paroles de Salomon : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

Ah! qu'elle est touchante, la piété, au milieu de nos belles années! Elle n'est pas, comme dans la vieillesse, le résultat d'un repentir, ou le rachat d'une vie entièrement dévouée aux erreurs et aux vanités du monde. La piété du jeune homme semble inspirée par l'amour pur de la Divinité; mais en la supposant due à une méditation prématurée,

les sacrifices dont elle seroit le modèle auroient plus de mérite que les nôtres.

En effet, lorsqu'un jeune homme est libéral, généreux, charitable, lorsqu'il donne avec abondance, c'est à de longues privations qu'il se soumet; et s'il est fidèle à ses engagemens, s'il l'est envers une épouse, envers un frère, envers un ami, ce n'est pas qu'il ne puisse commencer encore de nouvelles relations; ce n'est pas qu'il ne puisse nouer avec d'autres un échange d'affections et de services; enfin, s'il a du courage pour le bien, s'il immole ses goûts et son repos à l'accomplissement de ses devoirs, ce n'est pas, comme l'homme âgé, des jours éteints à demi qu'il dévoue au culte de la morale; c'est à des plaisirs sans fin, c'est à une plénitude d'espérances ou de séductions que son imagination croit renoncer.

Ah! qu'il sied à la jeunesse, toute rayonnante encore de vie et de bonheur, de rendre des actions de grâces à l'Auteur de la nature; qu'il lui sied, avec son front superbe et ses regards animés, de paroître aux premiers rangs parmi les adorateurs de l'Éternel! qu'il lui sied, au temps où elle est encore la reine de la terre, de s'agenouiller devant le Maître

du monde; et qu'il seroit imprudent à elle de différer cet hommage jusqu'à l'âge où, disgrâciée à son tour par la succession des années, et rebutée des nouveaux venus, elle se retirera de force vers les promesses de la religion et les perspectives de la piété!

Vous dites : Les préceptes de la religion sont pénibles, ils condamnent à des privations, et nous voulons avoir notre part des plaisirs de la jeunesse.

Votre part! eh! qui pourroit avec autorité vous en demander le sacrifice? Notre religion est un hommage à l'Éternel, au Dieu qui a multiplié les biens sur la terre et qui les a destinés pour nous, et pour nous, chacun selon notre âge, selon nos facultés, nos soins et notre travail. Cette religion vous inviteroit donc à en jouir, si, par une fausse interprétation de son esprit, ou par une austérité fanatique, vous vouliez fuir les hommes, habiter un antre sauvage, et déserter le beau théâtre où la faveur du ciel vous a placés. Soyez heureux de mes bienfaits; voilà ce que vous dit l'Auteur de la nature; mais, pour atteindre à ce but, n'abusez de rien, soyez sages, soyez tempérans, et surtout soyez justes, afin de prévenir les désordres qui sont l'effet iné-

vitable des rivalités hostiles. Vous demandez votre part des plaisirs de la jeunesse : la morale religieuse veut aussi que vous l'ayiez, cette part; mais elle en marque les limites : elle vous enseigne vos droits et les droits de vos compagnons, afin que rien ne se perde, afin que chacun recueille en paix ce qui lui appartient, ce qui lui est dévolu par l'ordre social; elle avertit les jeunes gens qu'ils ont plusieurs âges à parcourir, et qu'ils doivent joindre la prévoyance à l'aveugle ardeur de leur âge. Ah ! sans doute, elle n'est point leur ennemie, cette morale religieuse dont ils craignent d'entendre les leçons; elle n'enlève pas de la terre un seul fruit, un seul épi, un seul beau jour, un seul moyen de félicité; mais elle règle les partages, elle prévient les usurpations; elle dirige, pour ainsi dire, la marche des vœux, des souhaits et des convoitises; afin qu'au milieu du système social, près des bornes fixées par la nature elle-même, chacun atteigne au degré de liberté compatible avec l'harmonie générale. Elle fait plus encore; et, considérant l'homme d'une manière isolée, elle le défend de lui-même; elle lui prête des forces contre ses aveugles emportemens, contre ses passions déréglées;

elle est son conseil, son ami, son excellent ami.

Oui, jeunes gens, vous n'aurez jamais un meilleur guide que la morale, et la morale animée et sanctifiée par la religion; vous n'en aurez jamais un meilleur, quand vous borneriez vos recherches au bonheur de la terre.

Ne fuyez donc pas nos temples, et venez avec nous y bénir l'Éternel. C'est nous qui aurions tort si nous ne vous faisions pas aimer ses commandemens. Ah! si nos paroles pouvoient jamais vous inspirer de l'éloignement pour la morale religieuse, quittez-nous, quittez-nous; mais que ce soit pour aller lire et relire l'Évangile de Christ, ce livre parfait, ce livre adorable où une si grande douceur est employée au soutien de la raison; où les vertus sociales nous sont prêchées avec tant d'amour, et où vous trouverez partout l'esprit des paroles de notre texte : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

C'est dans tous les momens, c'est dans tous les états, que vous pouvez vous souvenir de l'Éternel. Vous le ferez, vous vous en souviendrez, si, courant après la fortune, après le

crédit, après le pouvoir, après l'opinion même, vous n'employez, pour atteindre à votre but, que des moyens légitimes. Vous le ferez, vous vous en souviendrez, si, loin de vous enorgueillir dans le succès, si, loin de dire : C'est mon génie, c'est mon talent qui seuls m'ont servi de secours, et c'est *la force de mon bras qui m'a acquis toutes ces choses;* si, loin de tenir ce langage, vous élevez votre pensée vers l'Être suprême, vous vous pénétrez de sa providence, et rapportez à la bonté céleste vos prospérités et vos triomphes; enfin, vous vous souviendrez de l'Éternel, si vous êtes généreux dans les combats, intègres dans l'administration, consciencieux dans le commerce, fidèles dans vos engagemens, et vrais dans toutes vos paroles.

Il n'est sur la terre aucune autre image, aucune autre empreinte des perfections divines, que la vertu parfaite et la morale dans sa plus grande beauté. Oui, la magnificence de l'ordre; voilà le signal éternel de la majesté suprême. Hâtez-vous donc, jeunes gens, de vous unir aux principes qui n'ont point de fin. Vous faites un moment l'ornement du monde, et vous vous glorifiez de votre prééminence; mais ne vous fiez pas à cet éclat personnel

dont vous êtes épris; à cet éclat que nous avons vu naître, et que d'autres verront se flétrir. N'attendez pas que vos traits s'affaissent, que vos pas chancèlent, et que le temps sillonne votre front, pour rendre hommage à la seule grandeur réelle, et pour obéir aux lois morales et religieuses qui furent avant vous, et qui vous suivront.

Et vous, les premières entre les créatures mortelles; les premières par les grâces et par une autorité qui semble au-dessus de la force, et qui la domine; vous qui êtes l'ambition, la gloire du jeune homme et le prix auquel il aspire; vous enfin, les brillantes compagnes de sa destinée, et qui l'obligez à fléchir sous votre empire, tandis que son ardeur altière ne connoît aucun maître; guidez ses inclinations, décidez ses heureux penchans, et rendez-le digne d'aimer et d'être aimé. Oui, c'est à vous, sexe doux et timide, et pourtant si capable de passions; c'est à vous qu'il sied, c'est à vous qu'il appartient d'inspirer aux jeunes gens des goûts généreux et des sentimens élevés. Ils sont appelés à devenir vos alliés et vos défenseurs; et si, de bonne heure, ils ont respecté dans l'Être suprême le type mystérieux et l'image sublime de toutes les vertus, ils ap-

porteront un cœur fidèle à l'épouse qui aura reçu leurs sermens. Oui, vous le saurez un jour, âmes innocentes et pures, qui voudriez tout soumettre à l'empire du sentiment; vous saurez un jour que la morale donne aux liaisons les plus intimes un salutaire appui : elle ne forme pas les goûts, mais elle les replace dans leur tendance naturelle, lorsque des contradictions passagères ou des momens d'humeur les dérangent; et l'imagination la plus troublée retrouve la route de la sagesse, lorsque les idées de devoir mettent le remords à sa suite.

Ainsi, jeunes épouses, préparez le cœur de votre ami au culte de la morale et au respect de la religion, et donnez un si beau soutien au sentiment dont vous êtes jalouses; au sentiment dont la longue durée est presque, en ce moment, l'unique objet de vos vœux.

Associez-vous de plus à une réflexion générale : les lois n'appellent point les femmes au maniement des affaires, et leur éducation les y rend étrangères; il leur importe donc de maintenir entre elles et leurs époux un intérêt commun, et toujours subsistant; un intérêt, le premier de tous, le désir de plaire à l'Être suprême; car, pour le ménagement de

cet intérêt, pour l'étude et le choix des moyens que ce ménagement exige, les femmes sont égales aux hommes en facultés : elles connoissent, comme eux, ce qui est juste, honnête, délicat et moral; et à l'aide d'une ardente et sensible imagination, elles saisissent mieux et plus promptement les idées sublimes qui forment l'essence de la religion, et qui tracent une route à nos espérances.

Nous devons le dire; c'est l'affoiblissement de la piété, l'affoiblissemeut du plus grand des intérêts communs entre deux époux, qui rend de nos jours leur union si relâchée, et leur amitié si mobile. Tous leurs rapports tiennent aux choses du monde, à des goûts versatiles, à des passions éphémères.

Vous donc, nous le redirons encore, vous qui, parées dans votre jeunesse des plus beaux dons de la nature, exercez sur les hommes un si puissant empire, et qui le conservez par vos soins dans un âge plus avancé; vous à qui cette espèce orgueilleuse ouvre son cœur et ses pensées, tandis qu'elle s'observe et se cache devant ses pareils et ses rivaux, connoissez votre autorité, mais n'en faites jamais qu'un estimable usage. Vous trouverez des périls au milieu même des triomphes qui vous atten-

dent. Demandez à Dieu la sagesse dont vous avez besoin, et souvenez-vous de l'Éternel, afin qu'il vous protége et afin qu'il vous aide. Jeunes *Esthers!* on aura besoin de vous : oui, les mœurs et les vices du siècle vous donneront des oppresseurs à combattre, et plus d'un *Assuérus* à fléchir ou à détromper. Ayez le courage de la vertu, et que l'imposante simplicité de vos paroles, la candeur de vos témoignages confondent la calomnie, et soient un bouclier à l'innocence contre les artifices des méchans.

Enfin, et c'est notre dernier conseil, qu'une noble décence, une sainte pudeur, ce premier ornement de votre sexe, annoncent la pureté de vos pensées, et leur servent comme d'auréole. Que votre empire, votre mystérieux empire, ignoré de vous-même, paroisse un don du ciel, et qu'une impression de respect se mêle à tous les sentimens dont on vous apportera l'hommage. Ne vous permettez aucune lecture, aucune conversation, aucune rêverie solitaire qui puisse jamais altérer l'innocence de votre âme et la chasteté de votre imagination. C'est un cœur tout neuf pour aimer, c'est un cœur sans aucune tache, que vous devez un jour offrir comme échange à un époux dont

le dévoûment, l'estime et la fidélité feront le sort de votre vie; à un ami qui jurera d'être votre défenseur et votre appui; à un ami dont le nom sera le vôtre, et l'honneur votre honneur, la gloire votre gloire. Cultivez de bonne heure les sentimens qui vous donneront des droits à sa confiance, et qui vous autoriseront à le guider dans la route de la morale et dans les voies de la piété. O délices pour vous! si en l'aimant vous le perfectionnez, si en l'aimant vous le rendez heureux. O délices pour vous! *si, vous étant souvenues de votre créateur aux jours de votre jeunesse*, il vous donne en partage dans un âge avancé les douces jouissances de l'amour maternel. O délices! ô délices pour vous! si vous voyez à votre suite, en entrant dans ce temple, une famille bénie du Seigneur; si vous la voyez croître en vertus et en prospérités, et si, dans les temps d'alarme, vous êtes pour elle et pour un époux chéri la colombe de l'arche, qui rapporta la première la branche d'olivier et le signe de paix.

Qu'il est donc salutaire, qu'il est utile pour tous, le conseil de Salomon, le précepte du sage: *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse;* et après il est dit: *Avant que les*

jours mauvais viennent, et que les ans arrivent desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.

Examinons avec respect le sens et l'application de ces dernières.

L'écrivain sacré ne croyoit pas, ne vouloit pas nous dire qu'en aucun temps on pût songer à Dieu sans contentement : mais lorsque les sentimens religieux sont le fruit tardif d'un âge avancé, lorsqu'ils commencent avec la vieillesse, ils sont, le plus souvent, accompagnés d'une sombre inquiétude; ils n'ont pas du moins ce caractère de confiance et de paix que donne une douce habitude de la piété, et qui naît aussi d'un accord entre nos dernières pensées et nos premières inclinations.

La dévotion des mondains, au moment où l'âge les enlève aux plaisirs et aux intérêts de la terre, au moment où le découragement les abat, où l'ennui les poursuit, cette dévotion n'est pour eux qu'une dernière ressource. Ils jouent à l'avenir, à la vie nouvelle, quand ils ont épuisé toutes les chances du présent. *Leurs mauvais ans* sont arrivés, et ils essaient de se prendre à ces mêmes idées religieuses qu'ils ont négligées dans leurs beaux jours, qu'ils ont repoussées pendant leur jeunesse. Mais pourront-ils aimer Dieu comme il doit

être aimé, s'ils ne destinent au plus sublime de tous les sentimens que les débris de leur être ou les facultés languissantes de la vieillesse? Nous l'avons déjà dit, c'est à l'âge des plus ardentes émotions qu'il faut rendre un culte à l'Éternel; car on atteint à lui par inspiration, bien plus que par la science. Il se laisse chercher par l'esprit; mais il semble n'entrer lui-même en communication qu'avec les âmes tendres et les cœurs passionnés.

Nous reprocherions encore à la piété tardive d'être rarement dégagée des liens de la superstition. On n'a point de sûreté dans un sentiment nouveau, et l'on s'attache aux petites pratiques extérieures de la dévotion; on les suit avec exactitude, on les exagère, on les multiplie, dans l'espoir spéculatif de racheter ainsi le temps qu'on a perdu; et, par un aveuglement singulier, ce sont des gênes inutiles aux autres, des puérilités de l'imagination, qu'on ose offrir en hommage au Dieu de l'univers, au maître de la terre et des cieux. Ah! sans doute, si la piété se composoit d'observances minutieuses, de devoirs étrangers à nos sentimens et à nos pensées, on pourroit la commencer à tout âge, on pourroit presque y donner une date, comme on le fait pour les

actes ou les obligations de la vie civile; mais la véritable piété, qui n'imite rien, ne peut point être imitée; à peine même pourroit-on la définir avec précision, tant elle se termine par nuances, et se confond dans l'essence d'une âme sensible. La véritable piété est en nous une disposition constante à aimer, à honorer la Divinité; elle est un souvenir continuel de l'auteur de nos jours, et un souvenir inséparable d'une respectueuse obéissance à ses volontés et à ses lois. On la reconnoît encore à une douce confiance dans la bonté de l'Être suprême, et à une sorte de calme et d'affermissement qui nous permet de résister aux coups de la fortune, et d'opposer aux événemens du monde, aux injustices des hommes, le courage de l'espérance et les consolations sublimes de la religion.

Voyez donc, jeunes gens, si cette piété, si pure dans son esprit, si noble dans son but; si cette piété, qui élève l'âme sans aucun effort, n'est pas en accord parfait avec les qualités brillantes et généreuses auxquelles vous aspirez; voyez si, dans l'âge du bonheur, vous devez rejeter la reconnoissance, ce caractère essentiel de la piété; ou s'il vous paraît mieux d'attendre que les *jours mauvais vien-*

nent, pour vous souvenir de l'Éternel. Qu'est-ce donc qui vous arrête ou qui vous tient en suspens? Auriez-vous peur du sourire dédaigneux des esprits forts, ou des propos moqueurs de quelques libertins? Vous prétendez à tous les courages; reculeriez-vous devant les impies, ou redouteriez-vous leur censure? Vous étiez, avant de les avoir entendus, les adorateurs d'un Être suprême; vous déclareriez-vous, sur leur parole, les enfans du hasard, et les esclaves de la nécessité? Le monde et sa magnificence, le monde et ses merveilles, fera-t-il moins d'effet sur vous que le vain sifflement d'un étourdi, ou le langage sérieux des instituteurs qui ne croient ni à leur raison, ni à l'existence de la pensée? Ah! laissez-vous instruire par la nature, vous qui dans vos heureuses années avez tant de rapports avec ses bienfaits. Elle vous parle au lever de l'aurore; elle vous parle à l'éclatante apparition des majestueux rayons du soleil; elle vous parle dans cet épanouissement des fleurs qui charment vos regards; elle vous parle dans ces richesses innombrables qui s'élèvent du sein de la terre, qui croissent d'un commun accord pour assurer votre subsistance et pour répondre à vos goûts; elle vous parle enfin

dans tous les plaisirs dont elle vous invite à jouir avec innocence et avec une sage modération. La piété ne les décolorera pas, ces plaisirs; et, rappelant, comme elle le fait, leur céleste origine, elle en double le prix pour les âmes sensibles.

Écoutez-nous encore, jeunes gens, écoutez un dernier avertissement de celui qui vous parle au nom du Seigneur; nous vous le devons, cet avertissement, au risque de vous montrer quelques ombres dans le riant tableau dont votre imagination est frappée. Vous ne voyez en vous que force et puissance, mais, vous l'éprouverez, les divers objets d'ambition n'ont qu'un éclat passager; leur couleur brillante s'efface; la faculté d'en jouir s'éteint ou s'affoiblit; votre règne superbe n'aura qu'un moment; et déjà vous pourriez apercevoir sur vos traces les couriers précurseurs de la génération qui s'approche, nouveaux arrivans qui vous passeront comme vous nous avez passés; impérieux successeurs à qui vous céderez à votre tour la gloire et les plaisirs du monde. Cultivez donc à l'avance le seul bien qu'aucune révolution ne peut détruire; cultivez à l'avance la piété, ce souvenir de l'Éternel, et la source intarissable des plus douces

consolations. Ah! s'il est dans votre cœur, ce sentiment, s'il y existe avec force, et s'il s'y mêle de bonne heure à vos intérêts et à vos pensées, vous vous trouverez les mêmes dans un âge avancé; vous vous trouverez jeunes encore aux portes du trépas.

Enfin, je ne dois pas écarter une réflexion, et c'est l'expérience du vieillard qui l'adresse aux jeunes gens. Il est un âge où les idées ne se renouvellent plus, où l'imagination est sans mouvement, où la mémoire fait des pertes journalières. Il faut vivre alors à part soi des sentimens qu'on a recueillis dans sa route, et si le respect pour la religion n'est pas du nombre, la pitié qu'on cherche, la pitié qu'on acquiert tardivement, n'a pas assez d'énergie pour être notre consolatrice; elle se trouve confondue en nous avec les idées toutes mondaines qui nous sont restées d'une longue pratique de la vie; idées dont l'impression subsiste après que notre intérêt a cessé.

La jeunesse a sans doute des distractions plus vives à combattre; mais ces distractions n'ont pas eu le temps de se transformer en habitudes: ce n'est pas d'un être usé qu'elles ont pris possession; et la jeunesse peut aisément en triompher; elle le peut, avec du cou-

rage et de la volonté; elle le peut, elle a toutes ses forces. Ah! combien de jouissances lui vaudront un jour ses premières victoires! Oui, c'est à vous, adorateurs de l'Éternel dès vos jeunes années, c'est à vous qu'il sera donné de pouvoir chercher dans un âge avancé l'ami que vous aurez servi toute votre vie. C'est à vous qu'il sera doux, au milieu des peines, au milieu des traverses dont nul mortel n'est affranchi, c'est à vous qu'il sera doux d'invoquer l'Être suprême; car vous ne serez pas un étranger dans son temple, et vous pourrez lui dire : Seigneur, je me suis approché de vous de bonne heure, et je ne vous ai point quitté; daignez me reconnoître, c'est un de vos enfans; daignez le rassurer dans ses alarmes; daignez le secourir dans son infortune. Et lorsque les premières ombres de l'éternelle nuit seront à votre vue, lorsqu'elles vous environneront, il vous sera doux de pouvoir dire, en élevant votre âme au Dieu créateur : Ma voix n'a plus assez de force pour célébrer vos bienfaits; mais tant qu'elle put se faire entendre, elle se joignit au chœur des fidèles : mes regards n'aperçoivent plus qu'avec peine les merveilles de l'univers; mais, dans la vigueur de mes sens, dans leur puissance passée, je

contemplois avec admiration vos œuvres magnifiques ; mon cœur s'enflammoit de reconnoissance, et je n'ai pas attendu que *les jours mauvais* arrivassent pour me souvenir de l'Éternel.

Oui, c'est ainsi que les premières années de l'homme peuvent adoucir l'hiver de sa vie ; mais, par un triste aveuglement, on suit une marche contraire ; et c'est l'âge avancé qu'on destine au rachat des égaremens de sa jeunesse. Ah ! combien nous souhaiterions pouvoir vous détourner de cette fausse combinaison, de ce calcul dangereux. Hélas ! nous avons été jeunes aussi, et nous fûmes un jour ce que vous êtes : nous avons parcouru les divers âges de la vie, et nous assistons au dernier : nous avons vu des deux côtés cet avenir que vous considérez en face, et dont vous ne connoissez pas le revers. Écoutez-nous donc, lorsque après avoir traversé le monde et ses illusions, nous osons vous en parler avec autorité.

Mais si nous la prenons, cette autorité, si notre expérience, si notre ministère surtout nous inspire de la confiance au moment où nous donnons aux jeunes gens des avertissemens sévères ; nous ne sommes pas moins disposés à rendre hommage aux qualités

brillantes dont nous les voyons ornés. Ah! qu'ils viennent avec nous adorer l'Éternel, et nous leur céderons le pas. Qu'ils viennent consacrer au Dieu fort l'ardeur qui les anime, et nous nous rangerons derrière eux; qu'ils viennent offrir au Dieu de bonté les prémices de leur reconnoissance, et nous paroîtrons les derniers, nous qui n'avons plus à présenter que des sacrifices d'expiation; qu'ils entrent dans le sanctuaire, avec une âme encore pure et le regard rempli d'espérance, et nous nous tiendrons à l'écart, intimidés par nos souvenirs et par nos regrets; qu'ils viennent enfin se déclarer les amis et les défenseurs de la morale et de la religion, et nous les suivrons de nos vœux, et nous les honorerons, et nous prierons le Seigneur de seconder leurs efforts et de soutenir leur courage. Oui, la palme leur sera due, et nous le reconnoîtrons; ils auront combattu mieux que nous le *bon combat*, et le Dieu de miséricorde recevra peut-être leurs efforts et leurs triomphes, en réparation de notre indolence et de nos défaites. Ah! qu'une seule des générations qui passent sur la terre soit digne, par ses vertus, de la faveur du ciel, et la cause de la race humaine ne sera point perdue. O Dieu! nous

voudrions racheter, ou par nos enfans, ou par les enfans de nos enfans, le temps que nous avons perdu; ne repoussez pas nos souhaits. Ah! si nous nous étions souvenus de l'Éternel *aux jours de notre jeunesse;* si nous nous en étions souvenus, durant ces jours qui ne reviendront plus, toutes nos pensées en ce moment seroient douces, toutes seroient à la joie et à l'espérance. Vous qui voyez nos regrets; vous, les témoins de notre repentir; jeunes gens, profitez des leçons que vous donne la religion; une religion pleine de sagesse, une religion affectueuse, dont tous les préceptes tendent au bonheur. Ce sont nos vœux, nos tendres vœux pour vous: veuille le Dieu tout-puissant les entendre et les exaucer!

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TREIZIÈME.

COURS DE MORALE RELIGIEUSE.

Réflexions préliminaires ..... Page 3
Exposition de l'ouvrage 36

SECTION PREMIÈRE.

BASES DE LA RELIGION NATURELLE ET DE LA MORALE.

Discours I. De l'existence d'un Être suprême 43
Discours II. Union de la morale aux perfections divines 72
Discours III. Sur la Providence 96
Discours IV. De l'immortalité de l'âme 121

SECTION DEUXIÈME.

DEVOIRS CONNUS A TOUS LES HOMMES.

Discours I. Du meurtre, de la violence et de l'indifférence à la vie des hommes 149
Discours II. De la Justice 178
Discours III. De la Charité 207
Discours IV. De l'Indulgence 233

Discours V. Sur l'Orgueil et l'Ingratitude... *Page* 257
Discours VI. De la Vérité..... 283

SECTION TROISIÈME.

DEVOIRS RELATIFS AUX DIVERS AGES DE LA VIE, OU A DES SITUATIONS PARTICULIÈRES DANS L'ORDRE SOCIAL.

Discours I. De l'Union conjugale..... 311
Discours II. Devoir envers l'enfance..... 347
Discours III. Obligations des enfans envers leurs pères..... 369
Discours IV. Des sentimens de respect dus à la vieillesse..... 387
Discours V. Conseils à la jeunesse..... 409

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.